



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

SOUNDARAKANDA,

ou

LE TOME CHARMANT.

*La reproduction et la traduction même de cette
Traduction sont interdites en France et dans les
pays étrangers.*

Meaux. — Imprimerie A. Carro.

RAMAYANA

POÈME SANSKRIT,

TRADUIT EN FRANÇAIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE.

SOUNDARAKANDA,

V^e TOME DU POÈME,

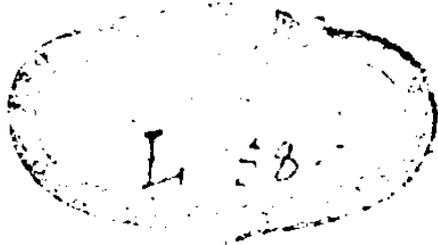
VI^e DE LA TRADUCTION.

PARIS,

Chez A. FRANK, Libraire, rue de Richelieu, 67,

En face de la Bibliothèque impériale.

1856.



ÉTUDE SOMMAIRE

DU

SIXIÈME VOLUME.

Nous avons promis ce volume pour les jours, qui devaient s'écouler du 1^{er} au 15 août, et nous en avons écrit le dernier mot le 6 septembre : nous sommes donc, aujourd'hui 20, en retard d'un mois entier.

Faut-il en confesser la cause aux lecteurs, qui sympathisent avec nos études?

Les difficultés extrinsèques de l'œuvre nous avaient donné, à la suite du cinquième volume, une espèce de langueur, semblable à cette envie de sommeil, qui fatigue le voyageur au milieu des neiges et qui ferme ses

yeux pour l'éternité, s'il ne résiste à son assoupissement.

Quoiqu'il en soit et malgré tous les soins, que doit à son œuvre un auteur, qui se respecte, nous avons peut-être à nous féliciter encore d'une laborieuse célérité, car nous avons devancé, dès le 30 juin, la traduction italienne ; et ce volume est, si non pour le tout, du moins pour ses deux tiers environ, la seule traduction, qui existe, à l'instant où je parle, dans aucune langue de l'Europe (1).

Cela dit, nous allons poursuivre l'analyse du *Râmâyana*, en sautant néanmoins par-dessus les deux précédents volumes, dont l'analyse devient inutile à côté du résumé beaucoup meilleur, que nos lecteurs ont dû s'en esquisser eux-mêmes dans l'esprit.

Râma, dans la pénitence et sous l'habit des hermites, a passé dix années au milieu des forêts. Au seul récit, qui vint à ses oreilles des charmes de la belle Sîtâ, le mo-

(1) Au reste, le iv^e volume de la traduction italienne ne doit pas tarder long-temps à voir le jour ; car on nous écrit de Paris qu'il touche à la fin de son impression.

narque aux dix têtes, Râvana, s'est enflammé d'amour. Il engage un Démon à revêtir les formes d'une gazelle au pelage d'or, aux pieds de corail, aux cornes de pierreries, à venir devant la porte de l'hermitage, à paître là insoucieusement, à s'y jouer même pour exciter l'envie de la ravissante solitaire.

En effet, émerveillée à sa vue, la jeune femme pousse un cri : si l'on ne peut lui donner cette jolie bête vivante, elle veut du moins en posséder l'incomparable fourrure, afin de parer avec cette merveilleuse dépouille son rustique siège de gazon !

Râma soudain prend son arc, il sort ; et, tandis que la gazelle trompeuse attire le pieux chasseur loin de son hermitage, Râvana s'y introduit sous les apparences d'un religieux mendiant ; il flatte, menace, enlève et transporte Sîtâ dans le gynécée de son palais outre-mer.

A son retour, l'époux de la femme ravie, trouvant son hermitage désert, appelle, cherche, redemande son épouse aux lieux, qu'elle aimait à visiter le plus souvent ; mais tout est muet, tout est vide autour de

lui. Alors, il éclate en gémissements, il fond en larmes, il va s'enquérant d'elle çà et là de pays en pays et contracte une alliance avec Sougrîva, le roi proscrit des singes, qui, renversé du trône et chassé par son frère majeur, avait douloureusement appris dans la fuite et l'exil à connaître les différentes parties du monde.

Râma tue Bâli, remet le sceptre dans les mains de Sougrîva; et, plein de reconnaissance, le nouveau roi des simiens envoie des singes par centaines de mille dans tous les points de l'espace étendu à la recherche de l'épouse enlevée.

Les envoyés pour visiter le septentrion, l'orient et l'occident reviennent au temps prescrit; mais ceux, qui ont exploré les contrées du midi, n'arrivent pas au terme fixé. Égarés dans les ténébreux détours d'une caverne enchantée, ils ont perdu un mois au-delà : néanmoins, ils ont su par le vautour Sampâti que le ravisseur tient Sîtâ captive dans son palais de Lankâ.

Guidés par ce renseignement, ils se dirigent vers la mer du midi : mais comment traverser le détroit? Qui peut fran-

chir les cent yodjanas, c'est-à-dire, les quatre-vingts myriamètres de cette mer dans une natation aérienne? Djâmbavat, le Nestor des singes, dit que jadis il eut cette force; mais la vieillesse a rompu sa vigueur: il indique le sage Hanoûmat, qui est fils de Mârouté ou du Vent, et qui paraît jouer dans Vâlmiki le rôle du prudent Ulysse dans Homère.

Le grand singe accepte la proposition de franchir le détroit; il s'élançe de la cîme d'une haute montagne, et le voilà qui nage au milieu des airs. Les trois aventures, qui incidentent sa fougueuse traversée, ont ce caractère naïvement gigantesque, merveilleux et crédule, attaché aux fables des âges primitifs.

Hanoûmat, aussi rapide que le vent, son père, aborde vite et prend pied sur la rive méridionale.

Caché au fond d'un bois, il attend la nuit pour se glisser inaperçu dans la grande cité: il réduit ses formes colossales à la grosseur d'un chat, il saute sur le rempart d'or et contemple cette ville, merveille des merveilles, où l'on eût dit que son archi-

tecte Viçvakarna, le Vulcain du Panthéon indien, « eût concentré dans un seul et même lieu toute la crème la plus fine, extraite du monde entier. » Il entre, il visite les riches palais des grands, nulle part il ne découvre Sitâ. Enfin, de l'un à l'autre, il arrive au palais du monarque aux dix têtes.

Mais, dans ce pays de féeries, tout est merveilleux : ce palais est une ville et cette ville est un char long de quatre kilomètres, aussi large que long et doué d'un mouvement spontanée.

La splendeur de ses murs en diamants illumine d'un jour continu ce palais aux lambris d'ivoire, où le diamant sur les parquets se marie en mozaïque au lapis-lazuli. On s'y promène en des jardins aux arbres de corail, d'argent, d'or et de pierreries ; mais les gemmes, l'or, l'argent et le corail y sont végétales, et les fleurs, quoique d'or, exhalent de suaves parfums. L'odeur a même une voix, et, « parente, elle dit çà et là au singe magnanime, son parent, comme si elle était Mâroute lui-même revêtu d'un corps sensible : « Approche ! approche-toi ! »

On s'y baigne en des lacs artificiels, pa-

vés de crystal, aux ondes transparentes, où l'on descend par des escaliers de pierreries sur un sable de perles ; et des montagnes artificielles d'or massif encadrent ces rives délicieuses. Les écuries de marbre hébergent par milliers des chevaux, rapides comme le vent ou comme la pensée, avec la tête du perroquet, avec les ailes du héron, avec les yeux pareils au jasmin d'Arabie ; et ce qui n'est pas le trait le moins original de cette brillante fantaisie : « Vêtus en habits de femme, avec des manières de femme, on voit courir çà et là des animaux charmants, le corps et le sein radieux. »

Un concert de voix et d'instruments, derniers sons d'une orgie expirante, conduit les pas du singe vers une salle immense, royalement décorée, où vient s'offrir à ses yeux Râvana lui-même endormi sur un trône de crystal, autour duquel sommeillent, vaincues par l'ivresse ou fatiguées des jeux, du chant et de la danse, mille charmantes femmes, épouses ou concubines du monarque. Telle est l'éclatante beauté de ces reines, qu'il lui semble voir un lac de nélumbos ; et cette illusion inspire un distique

gracieux, qui rappelle une délicieuse épigramme de *l'Anthologie* grecque, diamant, tombé peut-être de la couronne du *Râmâyana* et ramassé quelque part dans sa route par un voyageur de Smyrne, de Lesbos ou d'Athènes :

« Sans doute, le désir amène autour des lotus de ces visages les abeilles éprises d'amour en tel nombre, qu'on les voit aller et venir sur les nymphæas des étangs ! »

» Ce fut là sa pensée : car la ressemblance des qualités lui fit prendre ces dames pour des fleurs de lotus. »

Mais si la fine petite vignette, que fournit cette spirituelle idée, fut calquée plus d'une fois par la main de nos poètes, le distique en madrigal, qui la suit, n'eut pas d'imitateur : aucune pensée ne s'est rencontrée là, ce nous semble, avec celle du *Râmâyana* ; l'idée originale est encore vierge, neuve et fraîche, quoique le phénomène des étoiles filantes ait dû frapper souvent les yeux des poètes dans l'immense intervalle des temps et des lieux :

« Tout resplendissant de ces femmes, le palais de Râvana étincelait comme on

voit dans l'automne un ciel pur tout scintillant d'étoiles : « Voilà, se dit le singe, voilà sans doute les étoiles, qu'on voit tomber de temps en temps rejetées du ciel, et qui sont venues toutes se rassembler ici ! »

Vâlmiki peint dans ces deux chapitres, en masse d'abord et dans les détails ensuite, l'aspect, que présente aux yeux cette magnifique salle du trône et son appendice la salle à manger, avec une richesse dans les images, une variété dans les attitudes, une élégance dans le style, qui n'en font pas seulement un modèle à citer pour le genre descriptif, mais un des sujets, qui doit le plus tenter le crayon indiscret et le pinceau voluptueux du lithographe et du peintre un de ces jours à venir, où l'art sera mis en pleine possession du *Râmâyana*, comme il est depuis longtemps souverain maître de *l'Iliade* et de *l'Énéide*, du *Roland furieux* et de *la Jérusalem délivrée*.

« Les unes gisaient brisées de lassitude et d'ivresse, la pensée éteinte par le sommeil, la tête renversée, les robes et les parures çà et là répandues, le tilaka effacé. Le nouppoura des autres est sorti du pied :

quelques-unes ont leurs fils de perles égarés à leurs côtés.... Celle-ci dort sur l'estomac d'une autre, celle-là sur un sein de la première: elles ont comme oreillers les cuisses, les flancs, les hanches et le dos les unes des autres... On regarde bien longtemps et l'on ne peut encore bien nettement distinguer de leurs parures ces femmes aux guirlandes de lotus.... Celles-ci à la taille de liane, aux yeux de lotus, aux seins pareils au fruit du priyangou, dorment, tenant leurs tambourins embrassés... Là, dort une favorite aux yeux noirs, une lyre engagée sous l'aisselle, comme une tendre mère tient son jeune enfant.... Ailleurs, sommeillait une noble dame, pressant une aiguière sur le sein : on eût pensé voir s'enrouler autour du vase une guirlande, où le printemps a semé des fleurs. »

Idée vraiment digne de l'art grec dans sa plus grande pureté !

A ces peintures gracieuses, délicates, suaves, galantes, le poète du *Râmâyana* oppose un tableau d'une touche vigoureuse : c'est le grand, le fort, le terrible, le surhumain, le monstrueux dans la pompe et la

majesté du trône ; c'est le portrait vivement colorié de Râvana, le Démon aux dix têtes. L'auteur y conduit sa période avec cet art tant loué du rhéteur académique Laharpe ; cet art, qui consiste à mettre d'abord ce qui peut exciter l'intérêt du lecteur, à captiver l'attention par le déroulement des qualités ou des circonstances, à satisfaire la curiosité par le dernier mot de la phrase, celui de l'énigme, le nom même du personnage :

« Hanoûmat vit, tel que l'astre des nuits, monarque des étoiles, un parasol blanc, orné de tous les côtés par les plus belles guirlandes, suspendues à des rubans.

» Là, semblable à un nuage et revêtu d'une longue robe en argent, avec des bracelets d'or bruni, ses yeux rouges, ses vastes bras, tous ses membres oints d'un santal rouge à l'exquise odeur, tel enfin que la nuée, grosse de foudres, qui rougit le ciel au crépuscule du soir et du matin ; là, couvert de superbes joyaux, plein d'orgueil, capable de revêtir à son gré toutes les formes, et pareil au Mandara endormi avec ses riches forêts d'arbres et d'arbustes ; là, *dis-je*, éventé par de nobles dames, le

chasse-mousse et l'éventail en main, orné des plus belles parures, embaumé de parfums divers et dans les vapeurs du plus suave encens, mais se reposant alors des liqueurs bues et des jeux prolongés dans la nuit, apparut aux yeux du grand singe ce héros, l'amour des filles nées des Naïrritas et la joie des jeunes Rakshasis, ce monarque souverain des Rakshasas, endormi sur un lit éclatant de lumière.

» Environné de tous les côtés par un millier de femmes bien parées, qui savaient tenir un langage convenable et mêler à propos les chants aux discours, habiles qu'elles étaient dans l'art de converser et n'ignorant pas les règles du temps et du lieu, Râvana, l'Indra à la grande puissance des Rakshasas, avait cessé dans le sommeil de savourer la volupté et ronflait d'un bruit semblable aux sifflements du boa, quand le noble quadrumane s'approcha de lui rapidement avec la plus vive émotion, mais sans crainte....

» Il vit les bras de ce magnanime roi jetés de côté et d'autre, comme les drapeaux d'Indra ; ces bras, ornés de leurs bracelets en or et sur lesquels Airâvata laissa la

pointe de ses défenses imprimée en de profondes cicatrices. Il vit ses grasses épaules, sillonnées par le tonnerre et labourées par toutes les sortes d'armes.

» A ces épaules élevées, unies, épaisses, compactes, se rattachaient, aussi grands que des serpents, vingt bras d'une immense vigueur, oints avec art d'un santal précieux, frais, bien odorant et rouge comme le sang du lièvre. A chacun de ces bras du monarque aux longs bras étendus sur l'éclatante et vaste couche, tels que des reptiles à cinq têtes, on eût pensé voir le corps entier du roi des serpents.

» Le singe admira ses pendeloques et ses girandoles, qui tenaient enchâssés dans l'or aux bouts des oreilles le lapis-lazuli et le diamant.... Ses épouses, versées dans la musique et la danse, parées des plus riches colliers, ornées d'atours et de guirlandes inflétrissables, avec des visages resplendissants comme la face de la lune, étaient couchées auprès de lui et portées, celles-là sur le sein, celles-ci dans les bras de ce roi, voué à l'amour de ses femmes. »

Les hommes de goût, qui aiment les rap-

prochements littéraires, mettront sans doute ce tableau si riche de poésie en parallèle avec le portrait de Satan dessiné par Milton. Ce qui domine dans l'un, c'est l'orgueil ; dans l'autre, c'est la volupté : Satan porte comme Râvana les cicatrices de la foudre ; mais il y a dans les traits de celui-ci plus d'abondance, de variété, de richesse, autant de force et non moins de grandeur.

A ces grandes scènes de pompe, de luxe, de grâce et d'élégance raffinée, l'art des contrastes en fait succéder une autre, où le laid, le difforme, le hideux et l'horrible sont prodigués avec une variété, dont l'imagination semble défier aux plus bizarres fantaisies le pinceau d'un Callot dans un pendant à cette Tentation de Saint Antoine, pour laquelle sans doute, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, la tentation de Bouddha préparait l'idée, le théâtre, les décorations, le fond même et les accessoires du sujet.

« Entré dans ce radieux bocage d'açokas, l'optimate singe aux longs bras y vit des Rakshasés difformes.

» Les unes avaient trois oreilles, les

autres avaient des oreilles comme le fer d'un épieu; celle-ci avait d'amples oreilles et celle-là n'avait point d'oreilles : certaines n'avaient qu'un œil et certaines qu'une oreille. Telle aurait pu s'envelopper de ses oreilles comme d'une coiffe; telle, sur un cou long et grêle, soutenait sa tête d'une grosseur énorme...

» Elles avaient la face rébarbative et le teint noir ou tanné : irascibles, amies des rixes, elles tenaient à la main des marteaux, des maillets d'armes et de grandes piques en fer.

» Telle avait une gueule de crocodile, telle avait une hure de sanglier; telle cachait une âme sinistre sous un visage heureux; les unes étaient courtes, les autres longues, bossues, naines ou déhanchées.

» Certaines avaient les pieds d'un éléphant, d'un âne ou d'un chameau; celles-ci avaient le muffle soit d'un tigre, soit d'un buffle; celles-là une tête de serpent, d'âne, de cheval ou d'éléphant; d'autres avaient le nez campé sur le sommet du crâne.

» Il y en avait de bipèdes, de tripèdes et de quadrupèdes.... En voici avec une

bouche et des yeux d'une grandeur immense; en voilà avec une langue et des ongles excessivement longs; telle avait le facies d'une chèvre; telle autre, le facies d'une cavale; telle est vache par sa tête et telle autre a son cou emmanché avec le chef d'une truie. Certaine a le muffle d'une hyène et sa compagne celui d'une bourrique. Toutes ces Rakshasis ont une force épouvantable. Le nez de celle-ci est court et le nez de celle-là prodigieusement long: telle a son nez de travers; le nez manque à telle autre.....

» Avides de graisse, de sang et de viande, elles boivent et mangent continuellement; elles font aliment de tout; mais, quoiqu'elles mangent toujours, elles ne sont jamais rassasiées. »

Ces furies harcèlent Sîtâ et la pressent de céder aux vœux de Râvana: « Il est impossible, répond-elle avec une candeur sublime, que je renie mon époux; n'est-il pas une divinité pour moi? »

Comme pendant à cette déification de l'époux dans la morale indienne, qui fait du mariage une religion, de l'inconstance une

impiété même, de l'infidélité un sacrilège, signalons une pensée charmante, qui rappelle ce mot si fameux de Cornélie, mais transporté du cœur de la mère dans celui de l'épouse avec une poésie d'expression, qui en ferait un des mots les plus fréquemment cités en tout lieu, si le çloka sanscrit était un distique latin :

« Une femme sans parure trouve dans son mari la plus belle de ses parures ; et, fût-elle sans bijoux, elle brille de l'amour, qu'elle porte à son époux. »

Maintenant va se dérouler une scène, où le poème épique gagne plutôt qu'il ne perd à descendre jusqu'à l'intérêt naïf d'un conte de fées ; mais ici nous avons dû traduire même les noms propres, car nous avons pensé qu'à leur signification se trouvait liée une partie de l'effet dramatique. Remettez en scène les mêmes noms dans leur costume sanscrit, le surprenant disparaît et l'originalité s'efface.

« Les Rakshasis irritées se penchent de tous les côtés sur la tremblante Vidéhaine, léchent avidement Sîtâ avec ces hideuses langues, dont leur grande bouche est couverte ; et, saisissant leurs épées, empoignant

leurs bipennes , lui disent , enflammées de courroux :

« Si tu ne veux pas de Râvana pour ton époux, tu vas périr : n'en doute pas ! »

» A ces menaces, elle de s'enfuir et de se réfugier , baignée de larmes , au tronc du çinçapâ.... Ensuite, une Rakshasî à l'aspect épouvantable,.... Vinatâ ou *la Courbée*, c'est ainsi qu'elle était nommée , lui dit :

« Il suffit de cette preuve , Sitâ , que tu aimes ton époux. En tous lieux, ce qui passe la mesure est un mal. Je suis contente de toi, noble dame: ce qu'on peut faire humainement, tu l'as fait ! Mais écoute la parole de vérité , que je vais dire , Mithilienne..... Abandonne Râma , un malheureux , un homme ! et que ton cœur incline vers Daçagrîva. Embaumée d'un onguent céleste et parée de célestes atours , sois désormais la souveraine de tous les mondes , comme Swâhâ est l'épouse du Feu et Çatchî l'épouse de l'auguste Indra.... Si tu ne suis pas ce conseil, nous allons toutes , à cette heure même, te manger ! »

» Une autre furie , horrible à la vue et nommée *la Déhanchée*, dit en vociférant,

les formes toutes courroucées et levant son poing : « C'est trop de paroles inconvenantes, que notre douceur et notre bienveillance nous ont fait écouter patiemment ! A cause de toi, ma jeune enfant, nous sommes accablées de peines et de soins : à quoi bon tarder, Sîtâ ? Aime Râvana, ou meurs !... »

» Ensuite *Tête-de-cheval*, rôdeuse épouvantable des nuits, la bouche en feu et les yeux enflammés, dit, la tête penchée sur la poitrine, ces mots avec colère à l'épouse de Râma :

« Long-temps nous avons mêlé nos caresses aux avis, que nous t'avons donnés, Mithilienne, et cependant tu n'as pas encore suivi nos paroles salutaires et dites à propos... C'est assez verser de larmes ! abandonne cet inutile chagrin ! Le Dieu même, qui brisa les cités volantes, ne pourrait te délivrer, enfermée dans le sérail de Râvana et bien gardée ici par nous toutes... Cultive le plaisir et la joie, dépouille ce chagrin continuel et joue autant qu'il te plaira, belle timide, avec le roi des Rakshasas. Tu ne sais pas, toi ! Sîtâ, com-

bien la jeunesse d'une femme est incertaine : savoure donc le plaisir, tandis que tu la tiens encore !... Ou bien, ... nous allons t'arracher le cœur et nous le mangerons ! »

» Après elle, une Rakshasî d'un horrible aspect et nommée *Ventre-de-tonnerre* jeta ces mots, brandissant une grande pique : « Alors que je vis cette femme devenue la proie de Râvana, ... il me vint une grande envie de la manger. Quel régal, pensais-je, de savourer son foie, sa croupe, sa poitrine, ses entrailles, sa tête et son cœur tout dégouttant de sang liquide !

» La Rakshasî, nommée *la Déhanchée* prit de nouveau la parole : « Étranglons Sitâ, fit-elle, et nous irons annoncer qu'elle est morte de soi-même. En effet, quand il aura vu cette femme sans respiration et passée dans l'empire d'Yama : « Eh bien ! mangez-la !... nous dira le maître ; je n'en doute pas. »

— « Partageons-la donc entre nous toutes, car je n'aime pas les disputes ; » lui répondit une Rakshasî, qui avait nom *Tête-de-chèvre*.

— « J'approuve ce que vient de nous dire ici

Tête-de-chèvre. Qu'on apporte vite, reprit Çourpanakhâ, la furie aux ongles, dont chaque aurait pu faire un vañ (1) ; qu'on apporte ici des liqueurs enivrantes et beaucoup de guirlandes variées. Quand nous aurons bien dîné avec la chair humaine, nous danserons sur la place, où l'on brûle les victimes !.... »

» A de telles menaces, la fermeté échappe à Sitâ ; et cette femme, semblable à une fille des Dieux, se met à pleurer. Accablée par tant d'invectives effrayantes, la fille du roi Djanaka versait des larmes, baignant ses larges seins avec l'eau, dont ses yeux répandaient les torrents ; et, plongée dans sa triste rêverie, elle ne pouvait aborder nulle part à la fin de cette douleur. »

Quel peintre égal au poète en génie exprimera sur la toile une scène aussi neuve et, pour ainsi dire, toute shakespearienne, où la hideur des figures contraste, d'une part, avec les milles suavités d'un jardin « semblable au Paradis, » de l'autre, avec ce rayonnement céleste de l'anguste captive,

(1) C'est la traduction du nom propre, Çourpanakhâ.

ce type de la beauté en larmes ; elle, que le poète compare à une statue d'or pur souillée de poussière, à la flamme du feu enveloppé de fumée, à la nuit privée des magnifiques clartés de la lune ?

Râvana vient à son lever, impatient de revoir celle qu'il aime : un cortège de cent femmes l'accompagne ; il est vêtu d'une robe au tissu aérien, que l'auteur, dans son style plein d'images, compare à l'écume de l'ambrosie. Le discours habile, que le Démon adresse à la reine captive, est plein d'artifice ; il est pur dans ses formes, il est correct dans ses proportions : on peut le mettre sans doute à côté de tout ce que nous a laissé de plus parfait en ce genre l'antiquité grecque et latine.

L'exorde est tiré de la circonstance :

« A mon aspect, te cachant çà et là dans ta crainte, tu voudrais, belle aux cuisses rondes comme la trompe d'un éléphant, tu voudrais te plonger au sein de l'invisibilité. »

Mais ce mouvement d'aversion, sa vanité se le déguise avec art et feint de l'attribuer à l'instinct spontanée de la pudeur.

« Il n'est ici, noble dame, ni hommes quelconques, ni Rakshasas mêmes : bannis donc la terreur, Sîtâ, que t'inspire ma présence. »

Puis, vient la proposition, sorte d'excuse éhontée du rapt, qu'il s'arroge comme un droit de sa nature :

« Prendre les femmes de force et les ravir avec violence, ce fut de toutes manières et dans tous les temps notre métier, dame craintive, à nous autres Démons Rakshasas. Je t'aime, femme aux grands yeux ! Sache enfin m'apprécier, ma bien-aimée, ô toi, en qui sont réunies toutes les perfections du corps et qui es l'enchantement de tous les mondes ! »

Il cherche, dans la confirmation, à réveiller au cœur de la femme le goût des plaisirs et des parures ; il étale sa puissance et ses richesses en contraste avec l'indigence et l'isolement de Râma ; il sème çà et là dans ses moyens une urbanité pleine d'élégance :

« Que je voie, femme bien faite, la parure orner tes jolies formes, et ta grâce polie orner la parure même ; »

Une galanterie stillante de grâces :

« Viçvakarma, l'artiste en belles choses, après qu'il t'eût faite, n'en a plus fait d'autre, je pense ; car il n'existe pas, Mithilienne, une seconde femme, qui te soit égale en beauté. »

Dans les grandes compositions de l'Inde, on admire toujours le génie ; mais souvent on le rencontre seul : il se montre ici, accompagné du goût. On peut le dire en général du Soundarakânda, ce n'est point la pagode indienne, où l'intelligence divine est exprimée dans une multiplicité de têtes et la force suprême dans une superfétation de bras : c'est la statue grecque, où la force est accusée par la vigueur des muscles et l'intelligence par l'âme elle-même, qui transpire dans tous les pores de la face.

Caché dans le feuillage, « comme un oiseau, » Hanoûmat, réduit à la taille d'un empan, fut le témoin de ces différentes scènes ; rien n'est échappé à ses yeux, ni à ses oreilles ; mais, sitôt qu'il voit sorti de ces lieux charmants le monarque aux dix têtes et plongées dans le sommeil toutes les furies, lasses de leurs vaines menaces, il se découvre lui-même à l'infortunée captive.

Celle-ci doute, elle soupçonne un piège : Suis-je le jouet d'un songe? Est-ce un effet de mirage? Mais il parle, ce singe! Est-ce un Démon travesti sous les formes d'une bête? L'envoyé quadrumane la rassure et lui montre l'anneau du héros anachorète. Alors, Sîtâ, ramenée à la confiance, de s'épancher avec une éloquence de cœur et de larmes en des paroles toutes pleines de tristesse, de ressouvenance mélancolique, d'amertume, de pudeur et d'amour conjugal. Hanoûmat la console, pleure avec elle, satisfait à ses questions et lui demande un gage, qui puisse ramener l'espérance au cœur de son royal époux.

« Prends cette perle, répond-elle, et dis-lui : « J'avais soigneusement conservé ce joyau... Sa vue me consolait dans le malheur même, qui me sépare de toi : je te rends cette perle fortunée, qui eut son berceau dans les ondes. »

Mais, avant de s'en aller vers ses compagnons, le singe veut signaler sa force dans une prouesse, qui fasse juger aux Démons par le bras de son envoyé ce que doit être le bras même du héros, qui envoie un

tel messenger. Il bouleverse tout le bocage d'açokas, tue les gardiens, détruit le palais, brise les arbres, dévaste les bassins, renverse les montagnes, met en fuite çà et là tous les quadrupèdes et les volatiles d'agrément.

A cette nouvelle, Râvana envoie contre lui un héros à la vigueur épouvantable, Djamboumâli : Hanoûmat l'anéantit. Quarante-vingt mille sombres Génies succèdent au Rakshasa tué : mais que fait le nombre au fils du Vent ? Il arrache du palais une colonne incrustée d'or et broie sous les coups de cette horrible massue les puissantes légions des noctivagues Démons !

Cinq nouvelles armées viennent de consoler lui présenter la bataille : cinq nouveaux triomphes, qu'il remporte du même coup !

Le monarque, de qui la colère s'est enflammée jusqu'à la fureur, envoie son fils même, Aksha, le roi de la jeunesse : Hanoûmat le tue à regret et taille en pièces son armée.

Enfin, Râvana commande pour le combat Indrajit, le plus vaillant de ses fils, et le grand singe tombe, incapable de tout mou-

vement, lié par la flèche appelée celle de Brahma.

Après ces combats surhumains, en regard desquels ceux même inventés par Milton ne sont guère plus qu'une esquisse un peu faible de coloris et de vigueur, le singe est traîné devant le trône du monarque aux dix têtes. Il s'abrite sous le caractère de l'ambassadeur, il s'annonce comme l'envoyé de Sougriva, l'empereur des simiens ; et, dans un discours habile, ferme, digne, menaçant, il rappelle au devoir le terrible despote et lui conseille de ne pas trop se confier à sa grande puissance ; « car, la justice elle-même n'est pas invincible, quand elle est associée au fruit de l'injustice ! » noble pensée, une de celles, dont le poète souvent légitime les plus bizarres fantaisies de son imagination, puisqu'alors celles-ci deviennent comme le miel, dont la morale enduit les bords de son vase, douces fictions, qui inspiraient ces vers mélodieux au génie du Tasse :

« *Succhi amari Ingannato intanto ei beve,
» E da l'inganno suo vita riceve. »*

Le Démon aux dix têtes, irrité de ce lan-

gage, ordonne qu'on mette le singe à mort; mais le prince Vibhishana, son frère, lui rappelle que la vie des ambassadeurs est sacrée. « Eh bien! qu'on lui attache, dit Râvana, des flammes à la queue! »

Ici, ce qu'il y a de grotesque dans la situation, de trivial peut-être, ou qui tient du moins à quelque chose d'un rire vulgaire, est sauvé par le sérieux des paroles, la gravité des comparaisons, la noblesse des images, l'importance mythique du personnage et la prière ingénue de Sîtâ, qui s'adresse au feu et le conjure dans une incantation naïve : « Feu, sois bon pour Hanoûmat! »

» A ces mots, un feu pur de toute fumée et d'une lumière suave flamboya dans un pradakshina autour de cette femme aux yeux doux comme ceux du faon de la gazelle, et sa flamme semblait ainsi lui dire : « Je suis bon pour Hanoûmat! »

Cependant les Démons entraînent violemment et promènent le fils du Vent, la flamme au bout de sa queue, par toute la royale cité, qu'ils remplissent de bruit avec de grands cris, mêlés aux sons des conques et des tambourins.

Mais, arrivés à la porte de la ville, le singe énorme et tel qu'une montagne aperçoit une massue de fer, appendue sur la haute arcade : il se rappetisse tout-à-coup, s'amincit, glisse de ses liens, reprend au même instant ses proportions colossales, empoigne la massue, assomme les Rakshasas et s'élanche sur les combles des palais, où il sème l'incendie avec le feu, « vomi autour de sa queue comme par la bouche de la mort. »

Le vent, père du singe, et le feu, naturel ami du vent, se prêtent de tout leur pouvoir à la vengeance de l'intelligent quadrupède, étendent de château en château le réseau des flammes ; et la ville n'est bientôt plus qu'un brasier dévorant, qu'un foyer de flammes, qu'un immense bûcher, où le singe offre, quoi qu'elle fasse, Lankâ au feu comme un pieux holocauste.

Satisfait alors et fier de son triomphe, il s'élanche dans les routes de son père, franchit de nouveau l'Océan, aborde à la rive septentrionale, et là, sur la montagne même, d'où il est parti, Hanoûmat, assis au milieu de ses compagnons joyeux, com-

mence, poursuit et termine le récit de son intéressante expédition.

C'est là, sous le cinquante-sixième chapitre, à la fin de son discours, que nous avons cru devoir nous-mêmes fixer les bornes de cette première livraison d'un volume, qui nous semble, non usurper, loin de là ! mériter avec un juste droit son joli titre de *SOUNDARA, beau, agréable ou charmant.*

Mais ce que l'on y trouve, ce n'est pas seulement du charme, des beautés et de l'agrément : l'instruction s'y mêle aussi à chaque pas du kânda.

Par des témoignages que l'on peut recueillir à tous les feuillets, pour ainsi dire, il est manifeste que les instruments de luxe étaient parvenus au degré le plus avancé.

Les arts ne peuvent se développer dans une société sans que les mœurs ne s'en trouvent éminemment adoucies, et la plus haute marque d'une civilisation avancée, c'est la douceur des lois : aussi pouvons-nous inférer d'un mot de Râvana que, chez les peuples de l'antiquité indienne, la loi, respectant même la vie d'une femme criminelle, dérobait sa tête à la peine capitale ;

et, d'une parole de Sitâ, que les institutions compâtissantes prescrivaient un intervalle, un délai, un sursis entre le prononcé d'une sentence à mort et l'exécution du coupable sur l'échafaud ; mesure digne d'un peuple, qui adressait au supplicié des consolations d'une nature si élevée :

« Les hommes, entachés de crimes, sont lavés de leurs souillures dans le châtement ; et l'échafaud même leur sert à monter dans le *Swarga* ou le *Paradis*, comme les gens de bien y montent, portés sur des bonnes œuvres ; »

D'un peuple, qui déjà, par une espèce de réfraction des rayons chrétiens, dont le soleil encore sous l'horizon n'apparaîtrait qu'un si grand nombre de siècles plus tard, élevait le repentir au niveau de l'innocence ou même de la sainteté, comme on le voit dans ce langage de Râma vainqueur à Bâli mourant :

« Cesse de t'affliger ! ma flèche t'a rendu pur en même temps qu'elle t'a frappé : va dans le ciel et pardonne-moi ! en effet, devenu ce que tu es, ô le meilleur des singes, n'est-ce pas à toi maintenant que sont dûs mes hommages ? »

D'un peuple enfin, qui avait enseigné à la triste Mithilienne par la bouche de Râma cette grande leçon, qu'elle renvoyait à son époux absent par le singe Hanoûmat :

« Le premier devoir, t'ai-je ouï dire, c'est l'humanité ! »

Voilà, certes ! une pensée aussi juste que belle ; mais ce devoir, qui est le premier dans la morale indienne, n'est que le deuxième dans le code Mosaïque : « Voici le premier : tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses ; et voici le second, qui est égal au premier : tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Il est facile de s'expliquer cette différence de vue par la différence des positions.

Moïse dit : « Tu aimeras Dieu, » c'est-à-dire, le Dieu un ; en d'autres mots : tu professeras l'unité de Dieu, et ce dogme conservera, petit peuple, ton unité politique au milieu des grands peuples attachés servilement, par la grossièreté des sens et matériellement au culte des fétiches, des idoles ou des emblèmes superstitieux.

Mais, dans l'Inde tolérante, unité de Dieu et polythéisme ne sont pas deux idées, qui s'excluent mutuellement.

« Cette variété de cultes plaît à Dieu ; autrement, c'est Indra, qui parle ici dans le Maha-Bharata, il n'eût pas souffert tant de religions différentes. »

L'unité de Dieu, chez les brahmes de la haute théogonie, est le couronnement de tout polythéisme ; les Dieux multiples remontent, se sublimisent, s'absorbent dans le Dieu un ; et cette majestueuse trinité même, Brahma, Vishnou et Çiva, le Dieu créateur ou le tout-puissant, le Dieu conservateur ou l'amour, et le Dieu animateur, qui détruit et reproduit, ou l'esprit, ne sont qu'une émanation, une épiphanie à triple face, une révélation du *Summum numen*, Brahma neutre, c'est-à-dire, l'Être irrévélé.

Une comparaison, que renferme la sixième stance du chapitre xxviii, présente elle-même un trait, qui n'est pas un des moins curieux. Il prouve que, dès cet âge reculé, on savait distinguer entre deux professions, qui se trouvent confondues, au temps où vivait Homère, dans un même individu, Podalire ou Mæchaon : le médecin, appelé VAIDYA, parce qu'il acquiert la science,

vidyâ, par l'habitude, le soin, le talent d'observer, *vid*, le *videre* des Latins ; mais chez eux il exprime une cause, tandis que le mot sanscrit marque un effet : « *J'ai vu ; donc, JE SAIS, vaidmi* ; et le chirurgien, nommé ÇALYAHARTRI, *sagittarum evulsor*, parce que son art tient plus à l'habileté de la main : aussi dans ses attributions était rangée naturellement, comme ce texte en fournit une preuve, l'opération manuelle des accouchements.

Les cartes géographiques, ou, si l'on veut, les idées premières de cet art, n'étaient pas même une connaissance ignorée de ces jours anté-homériques ; et les mots du poète sont tels, qu'on ne saurait guère en choisir de plus nets, de moins douteux, de plus expressifs :

« Le palais était couvert d'un immense tapis, au sein duquel étaient brodées les différentes configurations de la terre : on eût dit la terre elle-même étendue avec ses guirlandes de villes et de royaumes. »

On a souvent débattu cette question : si l'on savait écrire au temps d'Homère ; car il n'apparaît dans ses deux poèmes aucun

vestige, d'où l'on puisse inférer que l'invention de l'écriture y fût déjà connue. Le sentiment contraire objecte avec raison que les trente mille vers, dont se composent l'Iliade et l'Odyssée, n'auraient guère pu se conserver dans la mémoire avec une telle fidélité sans un auxiliaire aussi puissant que l'écriture.

Est-il sûr que Vâlmiki fût le contemporain de Râma? Si le synchronisme était aussi prouvé que l'existence de Râma, dans la première moitié du quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, l'opinion affirmative de l'invention pourrait s'appuyer solidement sur le témoignage du *Râmâyana* dans ce livre même, où l'on trouve un fait positif, qui atteste l'antériorité de l'écriture au siècle d'Homère.

Ici, en effet, on voit le héros du poème remettre à son envoyé un gage, qui doit l'accréditer près de son épouse captive : c'est l'anneau, qu'il porte à son doigt et sur lequel est marqué, *ankita*, le nom même de Râma, avec trois mots, gravés de sa main :

« Râma sur cet anneau d'or, auguste reine, dit le singe messenger, a gravé lui-

même ces mots : « D'or, d'or, d'or (1) ! »

Ne semble-t-il pas que l'on sente je ne sais quel goût d'antiquité sous la simplicité enfantine d'un trait si naïf, où se décèle en quelque sorte le germe d'une conception originale et primitive dans cette expression, qui touche de si près la nature ?

Avant de clore ce préambule, nous devons quelques explications, si ce n'est quelques excuses, au public assez restreint mais d'autant plus choisi, que nous invitons à lire ce nouveau produit sans doute imparfait de nos études.

On trouvera dans ce volume deux ou trois mots, que n'ont pas légitimés les Dictionnaires.

C'est d'abord le mot *encoléré*, que les

(1) Pourquoi ce mot trois fois répété ? et que signifie ce triplement ? Il nous semble que c'est une sorte de contrôle, que le héros avait buriné sur l'anneau, et que ces mots : « d'or, d'or, d'or, » espèce de superlatif à la manière des Hébreux, équivalaient à ceux-ci : « de l'or le plus fin ou de l'or sans alliage. » On sait que la langue hébraïque manquait d'une forme pour le superlatif et qu'elle y suppléait en répétant trois fois son adjectif : *sanctus, sanctus, sanctus*, disait-elle pour dire *sanctissimus*. Notre superlatif même TRÈS-SAINT est formé au moyen d'une particule dérivée de cet usage dans un adverbe latin, TER, ou plutôt dans l'adverbe grec TRIS, c'est-à-dire trois fois.

journaux du temps ont mis à la mode, et que nous avons emprunté aux romans actuels, parce que les *formes irritées* n'exprimaient pas la nuance d'emportement vulgaire et sans dignité, que nous trouvions, ce nous a semblé, dans les *formes encolérées* des femmes Rakshasis.

C'est ensuite l'adjectif *introuvable*. Plusieurs fois nous avons rayé ce barbarisme et, lui substituant le seul mot, que nous offrit l'Académie, nous avons dit *inaltérable comme la mer*. Néanmoins le phénomène, auquel pensait notre poète dans cette comparaison, c'est une mer, où le calme règne au fond, tandis que la tempête est à la surface; une mer, où la vase n'est pas soulevée dans son lit profond et partant ne vient pas ternir la pureté des flots dans les couches de la surface, agitées par les vents d'orage. Est-ce là ce que signifie l'adjectif *inaltérable*? Non, sans doute! Nous avons donc repris le mot rejeté, espérant bien qu'on nous pardonnerait volontiers cet emploi d'un terme nouveau, mais nécessaire et dont le sens, comme la lumière, frappe les yeux sans qu'on y pense.

Le nom adjectif ou substantif *décacé-*

phale, c'est-à-dire, *qui a dix têtes*, n'est pas un mot, qui soit français : je l'avais cru tel au premier coup-d'œil, tant il se présente naturellement à l'esprit; mais, après l'avoir inutilement cherché dans l'Académie, dans Boiste et dans Bescherelle, je n'ai point hésité à le conserver ici, parce qu'il m'était commode pour l'expression du mot sanscrit *daçagrīva*, DECEM HABENS COLLA, et, par une métonymie de la chose supportante au lieu de la chose supportée, DECEM HABENS CAPITA; adjectif et substantif d'un fréquent usage dans le poème, soit comme épithète, soit comme surnom de Râvana, le Démon aux dix têtes. Si mon utile composé *décacéphale* n'existe pas en français, ses parties composantes y sont du moins très-vivantes; et d'ailleurs le mot *bicéphale* ne semblait-il point appeler à ses côtés dans notre langue et dans nos Dictionnaires, où il est partout bien reçu, l'analogie, le congénère et l'homogène *décacéphale*?

Dans l'énumération des armées simiennes, qui se rassemblent par millions pour aller reprendre Sîtâ au Démon, qui l'a ravie et transportée dans son gynécée outre-mer, nous avons hasardé, en le soulignant comme

un mot, qui n'est pas employé sans quelque réserve, celui de *croisé*, tourné là dans sa face métaphorique. Ce terme néanmoins était passé déjà bien des fois du sens primitif au sens dérivatif ou figuré. Tous nos Journaux disaient l'an dernier que telle ou telle puissance allait joindre son drapeau à ceux de la *croisade* soulevée par l'ambition de la Russie ; et voici deux ou trois lignes, où, sans la chercher, nous trouvons cette métaphore employée dans une lettre envoyée à Bourrienne : c'est une mince autorité, nous l'avouons ; mais nous pourrions au besoin en citer de plus considérables : « La lettre du 20 mars 1812 m'a appris l'accession de la Turquie à la croisade universelle (1). »

Le mot *Démon* n'a pas de féminin en français ; on s'est permis une ou deux fois de lui en prêter un dans ce volume ; liberté, que nos lecteurs excuseront facilement, s'ils veulent bien considérer que nous rencontrons à chaque instant le féminin du nom *Rakshasa*, et que souvent ce mot est répété dans le cours du même çloka, s'il ne l'est dans

(1) Lettre du marquis de Bonnáy à M. de Bourrienne, tome X de ses *Mémoires*, page 375.

l'un et l'autre hémistiche du même vers.

Bitaubé se plaint, non sans quelque raison, de la phraséologie française, dont l'étiquette dédaigneuse, comme celle du sonnet, ne permet pas *qu'un mot, déjà mis* dans la phrase de l'orateur ou du poète, ose *s'y remontrer*; scrupule, que n'avait pas Homère et qui donne plus d'une peine à son pâle traducteur.

Mais Vâlmiki s'inquiète beaucoup moins encore d'écarter le mot déjà mis; et, malgré son admirable unité, cette épopée, où partout Râma est présent de nom, quand Râma n'y est pas de sa personne et là où Râma n'agit pas, comme dans notre sixième volume, l'acteur agit pour l'action de Râma et prépare son action prochaine; cette épopée, dis-je, plus que nul autre poème de l'antiquité, semble écrite ou plutôt chantée d'improvisation, comme une eau vive coule de son rocher, avec ce dégagé de manières, ce naturel de mise, ce laisser-aller des rhapsodes improvisateurs, de qui les vers faciles naissent sans travail, afin d'être écoutés, et non toujours afin d'être lus.

JUILLY, 20 septembre 1856.

RAMAYANA

POÈME SANSCRIT,

DE

VALMIKI.

I.

Quand le roi des vautours eut fini son discours, les singes bondirent, et, le poil hérissé de joie, tous à la fois de pousser un rugissement de lion. 1.

Ils s'acheminent vers la montagne assise au septentrion pour la mer du midi, et là ils voient cet épouvantable Océan, infesté de crocodiles et de cétacées. 2.

Les singes à l'effrayante vigueur contemplent cette mer étendue comme un *vaste miroir*, où

vient se réfléchir toute l'image de l'immense univers ; ces plaines liquides, couvertes de vagues, où folâtaient au milieu des ondes leurs grands, nombreux, difformes animaux à la gueule béante, au corps démesuré ; cette mer, qui semble ici dormir, là se jouer, et qui soulève autre part à la hauteur des montagnes ses masses d'eau troublées par les chefs Dânavas, *noirs* habitants des régions infernales.

Telle, horrible, indéplaçable (1), s'offrit alors cette mer aux yeux des singes, arrivés sur la côte boréale de l'Océan, qui roule au midi.

Ensuite s'assirent tous les généraux des armées simiennes.

A la vue de cette mer sans rivage ultérieur comme le ciel, ceux-ci parmi les singes tombèrent dans l'abattement, ceux-là tressaillirent de joie. 3—4—5—6—7—8.

Dans le but de ranimer leur courage, le fils de Târâ, voyant le visage consterné de quelques singes, *Angada* leur tint ce langage, après qu'il eut salué les grands et sollicité d'un mot l'attention des autres :

« Aujourd'hui que nous avons déjà bien réussi dans notre mission, ne retombez donc pas dans le découragement ! leur dit-il.

(1) Littéralement : *inconquassabilem*.

» Que tous campent ici, dégagés des soucis, tant que va durer la nuit ! Demain, au point du jour, nous ferons ce qu'il est de mieux pour nous à faire. » 11.

Aussitôt que la nuit fut écoulée, le prince des tribus simiennes, Angada s'assit avec tous les quadrumanes sur le plateau de la montagne. 12.

L'armée des singes environnait Angada et ressemblait alors à l'armée des Vents, qui forme le cercle autour du roi des Immortels. 13.

En serait-il un autre que lui, ou Dwivida, ou Maïnda, ou le *sage* Hanoûmat, qui fût capable de relever le courage de l'armée simienne ?

Angada, l'intelligent fils de Bâli, tint ce discours aux singes, plongés dans un grand et subit abattement : 14—15.

« Quadrumanes à l'héroïque vigueur, il ne faut pas vous abandonner au découragement ; car l'homme découragé ne peut mettre à fin son affaire. 16.

» L'homme, qui, s'armant d'énergie en face d'un obstacle, résiste à son découragement, ne laisse jamais derrière lui son œuvre imparfaite. 17.

» On ne doit pas livrer son âme au découragement : le découragement est un poison subtil, qui tue, comme un reptile en fureur, l'ignorant et l'insensé. 18.

» Singes, qui de vous peut ici franchir cent

yodjanas bien comptés et sauver des chaînes de la mort tous les singes, que voici là ? 19.

» Il pourrait nous apporter ici l'ambrosie, enlevée par un subit élan de son courage aux mains d'Indra, qui tient la foudre, ou de Brahma, l'être-existant-par-lui-même; il pourrait sans doute ravir sa beauté à la lune et sa lumière au globe du soleil, celui, qui, sans autre moyen que sa vigueur, pourrait aller maintenant d'ici même à Lankâ : tel est mon sentiment ! 20—21.

» Qui pourrait donc aller d'ici à Lankâ et revenir en deux bonds vigoureux ? Qu'il réfléchisse mûrement et qu'il parle, celui, qui possède en lui-même ce don merveilleux de franchir une distance ! celui, grâce auquel, revenus un jour d'ici, heureux et couronnés du succès, nous reverrons nos fortunes, nos épouses et nos fils ! 22—23.

» A qui devons-nous la joie de pouvoir nous présenter sous les yeux de Râma, de Lakshmana à la grande vigueur et de Sougrîva, le monarque des singes ? 24.

» Si, parmi vous, il est quelque simien capable de franchir la mer, qu'il fasse donc à ce peuple le doux présent de la sécurité ! » 25.

A ces paroles d'Angada, qui que ce fût parmi les singes ne répondit un seul mot, et les chefs du peuple restèrent là tous immobiles. 26.

A la vue de ces héros, qui demeuraient sans mouvement et le corps tout perlé de sueur, le tigre des singes, Angada leur adressa de nouveau ces paroles : 27.

« Singes, qui de vous maintenant va traverser la mer ? Qui va rendre à l'auguste (1) Râma cet éminent service ? 28.

» Tous ces singes, tombés dans le péril de leur vie, qui va donc les arracher à la colère de Sougrîva, telle que la gueule de la mort ? 29.

» Qui va faire ici que Sougrîva soit vrai dans ses promesses ? Qui va mettre sa parole hors de soupçon ? Quel singe va donc faire ce plaisir infini à Râma ? 30.

» Tous, vous êtes les plus nobles des singes, vous avez tous une valeur célèbre, vous êtes renommés dans le conseil, et vous avez reçu maintes fois des témoignages d'honneur. 31.

» Il n'est rien, soit dans les temps, soit dans les lieux, soit dans les êtres, qui puisse arrêter notre marche : toutes vos grandeurs sont illustres et d'une vitesse égale à celle de Garouda ou même du Vent. 32.

» Si, parmi vous, il est un singe capable de franchir la mer, *qu'il vienne*, ce plus agile

(1) Littéralement : *NAIPA, hominum rex.*

des singes, et qu'il nous parle ici de sa puissante vigueur ! 33.

» Qui d'entre vous est ici le plus excellent des singes, ou sur qui d'entre vous l'emporte (1) tel ou tel quadrumane à la grande vigueur, soit que vous l'ayez déjà vu dans le monde, soit que vous en ayez déjà ouï parler quelque part ? 34.

» Une fois que j'aurai vu sa vigueur, il est certain, ô les plus nobles des singes, que moi et vous avec moi, nous aurons tous bientôt lieu d'être satisfaits.

» Ainsi, dites-moi tous promptement qui d'entre vous est capable de soutenir une marche supérieure à celle des autres. »

A ces mots d'Angada, les chefs joyeux des simiens se lèvent du milieu des armées, et, portant les mains réunies en coupe à leurs tempes, lui répondent ces mots, qui remplissent de joie tous les singes. 35—36—37.

Gaya, Gavâksha, Gavaya, Çarabha et Gandhamâdana, Maînda, Dwivida, Hanoûmat, Nala, Djâmbavat, Nîla, Târa et Rambha, Rishabha, Krathana, Sânouprastha, Panasa et le singe Dadhimoukha, ces magnanimes, ayant ouï les grandes paroles, qu'avait prononcées Angada, se tinrent

(1) *Kimvâ prakramatai*, oublié dans la traduction italienne.

debout, les mains jointes, désireux tous de parler. 38—39—40.

Gaya dit ces mots le premier : « Je puis nager dix yodjanas. » — « Et moi, dit Gavâksha, j'irai plus loin, jusqu'à vingt yodjanas ! » 41.

« Quant à moi, dit Gavaya, je peux franchir dans un seul jour trente yodjanas ! » Ainsi parla dans cette assemblée des singes ce quadrumane vigoureux et cher à la fortune. 42.

Après lui, Çarabha, le singe d'une valeur incomparable, d'une bien grande vigueur et d'un aspect semblable au sommet d'une montagne, répondit ces mots aux paroles d'Angada :

» Je puis aller quarante yodjanas dans un même jour ! »

» Parcourir cinquante yodjanas, ce m'est chose facile, nobles singes ! dit ensuite Gandhamâdana, le fortuné singe à la couleur d'or.

Puis, Maînda, pareil au mont Himâlaya, tint ce langage : 43—44—45.

« Ma force est capable de soutenir une marche de soixante yodjanas ! » — « Et moi, j'irai, sans doute, jusqu'à soixante-dix ; » répondit au bel Angada Dwivida à la grande splendeur.

Après celui-ci : « Singes, fit le sage Nîla, fils d'Agni, je puis nager quatre-vingt yodjanas ! »

« Je pourrais bien fournir quatre-vingt-dix yodjanas complets ! » dit avec assurance le for-

tuné Nala, ce noble singe, de qui Viçvakarma fut le père.

« Et moi, quatre-vingt-douze ! » répond à son tour le vigoureux Târa, d'une force et d'un courage immenses.

Profond comme l'Océan et rapide comme le vent, semblable au Mandara par sa taille et d'une splendeur égale à celle du soleil ou du feu, le singe Djâmbavat, saluant tous les chefs des quadrumanes, dit avec un sourire en présence des plus nobles simiens :

« Certes ! ni pour le saut, ni même pour la marche, ma force, ma vigueur et mon courage ne sont plus ce qu'ils étaient dans les jours de ma jeunesse ! Veuillez donc écouter ce que je fis au temps de mes jeunes années ! (*Du 46° au 54° çloka.*)

» Trois et trois fois, Djatâyou et moi, nous décrivîmes un pradakshina autour de l'éternel Vishnou dans le sacrifice de Bali et pendant qu'il opérât ses trois pas célèbres. 54.

» Je possédais alors, dans mon état de jeune singe, une force immense, incomparable ; mais aujourd'hui je suis vieux, et l'âge m'a retiré cette vigueur. 55.

» Je calcule où peut aller maintenant ma puissance de marcher : ce doit être, sans doute, jusqu'à cent yodjanas, moins neuf ou dix. 56.

» Et cette force ne paraît pas suffisante pour atteindre le but proposé. »

Tandis que Djâmbavat parlait en ces termes pleins de sens et de raison, le fils du Vent, Hanoûmat, semblable à une montagne, ne dit rien alors de sa force et de son courage. 57—58.

Mais, ayant salué ce grand singe, le magnanime Djâmbavat, Angada lui répondit ces belles et magnifiques paroles : 59.

« Je pourrais bien marcher cent yodjanas, il n'est aucun doute, singes ; mais je ne pourrais supporter la fatigue d'un prompt retour. 60.

» A cause de mon jeune âge et par son attention à tenir mon existence éloignée de la douleur, mon père, sans considérer mes défauts ou mes qualités, m'a toujours élevé dans les délices, et sa tendresse ne m'a jamais accoutumé à la fatigue. » 61.

Djâmbavat à la grande sagesse lui dit ces mots en souriant : « Il ne convient pas à toi, héros, de parler ainsi dans l'assemblée des singes. 62.

» Nous savons tous, roi de la jeunesse, quelle est ta vigueur ; tu peux revenir, ayant passé et repassé cent fois le grand Océan. 63.

» Ta force, noble singe, le cède peu à celle de Bâli, et ta grandeur est capable de traverser un millier d'yodjanas. 64.

» Tel qu'était ce tigre des singes, Bâli d'une vigueur si renommée; tel qu'est aujourd'hui Sougrîva aux longs bras, tel es-tu, puissant roi des quadrumanes. 65.

» En effet, tu es le maître de nous tous; tu es le dispensateur des châtimens et des récompenses: nous cherchons la Mithilienne, parce que notre plaisir à tous est d'obéir à tes ordres.

» Si tu n'étais pas notre chef, seigneur des singes, nous réuserions tous à l'envi d'écouter rien de qui que ce fût. 66—67.

» Un maître n'a point d'ordre à recevoir d'un serviteur, et nous sommes tous ici les tiens, ô le plus grand des singes! 68.

» Ta grandeur se tient ici de tous les côtés dans la condition du maître à nous tous: oui! tu es le maître de l'armée; c'est la sainte opinion de tous les singes de bien! 69.

» Héros aux longs bras, dompteur *invincible* des ennemis, ton excellence est la racine de nous tous: aussi, devons-nous, ami, veiller sur toi comme sur une épouse *adorée*. 70.

» Il faut, certes! noble singe, défendre avec soin la racine d'un arbre: en effet, mon ami, c'est dans le salut de la racine que reposent les vertus, d'où naissent les fleurs et les fruits.

» Ta grandeur, que ne trompe jamais son

courage (1), est la racine de cette armée ; et nous sommes, nous ! guerrier aux longs bras, comme tes feuilles, tes fleurs et tes fruits.

71—72.

» Tu es notre maître et le fils de notre maître, ô le plus grand des singes : réunis autour de ta grandeur, elle nous inspire dans la discussion des affaires. 73.

» Il est donc impossible à toi de nous quitter pour t'en aller quelque part, comme il ne convient pas à nous-mêmes de te laisser aller seul, prince héroïque des simiens. » 74.

A ces paroles du noble pasteur des singes, Djâmbavat à l'éminente sagesse, Angada fit cette réponse d'un visage, que la joie se partageait avec la tristesse : 75.

« Si je ne vais pas moi-même, ou si un autre chef ne va pas vite à Lankâ, nous courons tous un affreux danger ! 76.

» Certes ! il nous faudra nous asseoir une seconde fois dans le jeûne de la mort ; car, si

(1) Le texte dit : « *Ta grandeur, ô toi, que ne trompe jamais ton courage.* » Nous avons tourné ici le mot composé *satyaparâkrama* du vocatif au nominatif par une licence bien permise au traducteur.

nous revenons dans nos patries, sans avoir effectué l'ordre, que nous a donné le prudent monarque des singes, je n'y vois pas un moyen de sauver notre vie !

» Quand le plus grand des simiens nous verra, passé le temps prescrit; quand il me verra, moi, dont il se défie, il nous enverra certainement à la mort.

» C'est principalement sur ma tête, que le roi des singes fera tomber un cruel châtement pour m'arracher la vie. Ne paraît-il pas hors de doute que Sougriva ne doive m'infliger la mort ?

77—78—79—80.

» Mais, si je vais à *Lankâ*, mon retour n'est qu'incertain. « Or, dit-on, un trépas douteux vaut mieux qu'une mort assurée. » Tel est l'ordre des choses enseigné dans les Traités.

» Le monarque est pour nous le maître absolu des récompenses et du châtement. 81—82.

» L'inexécution de sa parole nous mène infailliblement à la mort : par conséquent, nul doute ! je vais passer à la rive ultérieure du grand Océan. 83.

» Et je reviendrai, quand j'aurai vu la fille du roi Djanaka.

» Examinez donc, hommes-des-bois, examinez tous mon dessein dans votre pensée et veuillez

dire, sans tarder, ce qui est bon pour les singes et le plus expédient à faire.

» Veuillez donc, vous, qui possédez la science des Traités avec l'intelligence, veuillez donc penser à cette question; car la chose ne peut aller ici d'une autre manière (1). »

Alors que le roi de la jeunesse, Angada eut prononcé de telles paroles, tous les singes, portant les mains en coupe à leurs têtes, de s'écrier aussitôt :

« Il est impossible que ta grandeur s'en aille d'ici nulle part à la distance d'un seul pas !

84—85—86—87.

» A ta vue, nous croyons tous posséder Bâli même de nos yeux ! Nous souffrirons tous avec toi ce qui peut t'arriver de Sougrîva, le bien ou le mal, le plaisir ou la douleur ! »

A ces belles paroles, que les chefs des simiens adressaient au prince héréditaire, Djâmbavat aux longs bras passe les quadrumanes en revue dans sa pensée (2) et répond, orateur disert, au fils

(1) La traduction italienne dit : « Pensate a fare in modo che questa impresa non riesca altramente da quel che fu ordinato ».

(2) *Vânardn*, *simios*, dit le texte; mais la traduction italienne, oubliant ce mot, tourne ainsi : « 'Gâmbavat, dopo aver quivi considerato fra sè stesso, rispose.... »

de Bâli, en ce magnifique langage, qui porte la joie au cœur de tous les singes :

« L'objet de notre mission sera, pour sûr, accompli, et l'on n'omettra point, héros, la moindre chose. 88—89—90—91.

» Je vais susciter parmi vous un guerrier, qui peut mener l'entreprise à bonne fin. Veuillez donc me prêter silence, nobles singes, l'intervalle d'un instant : car je vais dire en quelques paroles ce qu'il y a de mieux ici pour nous. »

Quand Djâmbavat eut jeté ces mots dans l'assemblée des singes, toute l'armée des quadrumanes se tint debout auprès de lui dans un profond silence.

Alors ce noble chef des troupeaux simiens, Djâmbavat aux longs bras, la face tournée vis-à-vis d'Angada et le poil hérissé d'émotion, reprit la parole en ces termes :

« Princes des singes, je connais le héros quadrumane, qui peut franchir cent yodjanas et revenir, couronné du succès.

» On ne voit pas de bien près un fétu, qui s'est glissé dans l'œil; mais les yeux à quelque distance le saisissent manifeste et sans voile. »

92—93—94—95—96.

Ensuite Djâmbavat, ce vieillard, le plus chargé d'années parmi les singes, Djâmbavat, s'appro-

chant d'Hanoûmat tranquille et solitaire, adressa la parole à ce héros illustre, doucement assis à l'écart et gardant le silence. 97.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le premier chapitre,
Intitulé :
DÉLIBÉRATION POUR CONNAITRE QUEL SINGE
EST CAPABLE DE PASSER LA MER.

II.

Quand il eut parcouru de ses regards cette armée abattue des singes, qui formait plusieurs centaines de milliers, Djâmbavat s'avança vers Hanoûmat, couché à part, sans mot dire, lui, habile dans toutes les matières des Çâstras et l'un des principaux de l'armée quadrumane :

« Pourquoi, lui dit-il, pourquoi ne parles-tu pas, Hanoûmat? 1—2.

« Le singe, qui joint l'intelligence à la science, la renommée à l'héroïsme, et qui sait trouver des ressources dans les difficultés, n'est-ce pas celui-là même, qu'il faut atteler au timon de cette affaire? » 3.

Ensuite le fils de Târâ, le singe à la grande splendeur, Angada reprit :

« Quant à moi, singes, je pense que ces qualités et même plusieurs autres qualités supérieures sont réunies dans le bel Hanoûmat, le plus excellent des singes.

» Il est l'égal du vent pour la force : sa marche est rapide comme l'impétuosité de son père : il faut confier cette affaire entre les mains d'Hanoûmat. Il est fils du Vent, il est plein de renommée et même de splendeur, il est dévoué à Râma comme à Sougrîva. 4—5—6.

» Ces deux héros de l'univers ont fait amitié avec lui : il accomplira sans aucun doute cette mission glorieuse, chère au devoir, souhaitée par le monde, agréable au roi des simiens. »

Il dit ; et les singes, approuvant ce langage de leur chef, adressent ces paroles au noble Hanoûmat :

« Hanoûmat, tu es certainement l'égal, pour le courage et la force, de Sougrîva, le roi des singes, de Lakshmana et de Râma lui-même.

» Garouda à la vigueur immense est le frère d'Arishthanémin (1). 7—8—9—10.

» Ton pas et ta vitesse ne cèdent nullement aux siens ; ta vigueur, ton intelligence, ton cou-

(1) Nommé plus ordinairement Arouna, le cocher du soleil. Voyez la note suivante.

rage et ton âme, noble singe, occupent le plus haut rang parmi tous les êtres. Pourquoi ne te réveilles-tu pas ?

« Une Apsara, la plus belle des nymphes, une Apsara, nommée Poundjikasthalâ, devint par l'effet d'une malédiction, mon ami, un singe, qui avait le don, *comme nous*, de revêtir à son gré toutes les formes. Elle naquit donc fille du magnanime Koundjara, le chef des singes : elle eut nom Andjanâ et fut l'épouse du singe Kéçarin (1).

» Au terme de la malédiction, elle passa dans une nouvelle renaissance et fut une habitante du ciel. 11—12—13—14.

» Mais un jour, dans sa condition de singe, elle, qui, charmante en toute sa personne, pouvait à sa fantaisie prendre toutes les formes, elle se fit un corps humain et parut aux yeux comme un être de la classe des Immortels, qui se révèle dans une incarnation. 15.

» Parée de bijoux divers et de guirlandes admirables, vêtue avec une robe de lin du plus haut prix, la voilà qui se promène sur la cîme d'un mont. Tandis qu'elle se tenait debout sur le sommet, pareil au nuage dans la saison des

(1) Prononcez la finale comme dans *Racine, épine, Joséphine*.

pluies, le Vent peu à peu d'enlever à cette belle aux grands yeux sa magnifique robe à la couleur d'opale. 16—17.

» Il vit alors ses deux cuisses, si rondes, si joliment assemblées ; ses deux seins potelés, radieux, d'une forme gracieuse, d'un aspect ravissant ! 18.

» A la vue de sa grande et large chôte de reins (1), à la vue de sa taille enchanteresse, à la vue de tous ses membres d'une beauté parfaite, le Vent devint fou d'amour. 19.

» Et, l'âme enflammée soudain par le désir, il étreignit dans ses longs bras cette femme charmante, qui fut ta noble mère. 20.

» Cette *nymphe déchu*e aux beaux yeux lui dit alors toute rouge de colère : « Qui veut ici forcer une épouse fidèle à son époux d'enfreindre son vœu de chasteté ? » 21.

» A ces paroles d'Andjanâ, Mârouté lui répondit : « Je n'ai pas l'intention de t'offenser, noble dame ; je suis le vent, femme au joli visage. 22.

» Je m'unis à toi de pensée, moi, qui t'ai serrée dans mes bras. De toi, dame illustre, il doit

(1) GRAUNI, *cluncs*. Nous rappelons que la fidélité est le premier devoir du traducteur ; car, où la fidélité manque, il n'y a plus de traduction.

naître un fils, plein de vigueur et d'intelligence. » 23.

» C'est toi, héros à la vigueur sans mesure, qui fus alors conçu dans l'épouse de Kéçarin ; tu es le propre fils du Vent, tu es l'égal même de ton père, quant à la force. 24.

» Un jour, tout jeune enfant, à la vue du soleil, qui se levait sur une grande montagne, toi, désireux de t'en saisir, comme d'un jouet (1), tu pris ton essor dans le ciel. 25.

» Tu élevas ton vol à la hauteur de trois cents yodjanas, et, malgré que ton *sang* bouillonnât sous les ardeurs du soleil, ton *courage* alors ne tomba point en défaillance ; mais, quand ton excellence, grand singe, eut porté rapidement son essor jusqu'à l'éther, le prudent Indra, enflammé de fureur, lança contre toi son tonnerre.

26—27.

» Précipité en bas des célestes plages éthérées sur le sommet du roi des monts, ta mâchoire gauche y fut brisée dans ta chute. 28.

» De là te vint, mon ami, ce nom célèbre d'Hanoûmat : tu es donc le fils du Vent, tu es plein de vigueur et *comme* un éléphant parmi les singes. 29.

(1) La traduction italienne dit : « Preso da vaghezza d'afferrarlo ti slanciasti per ischerzo.... »

» Notre vie est maintenant *quasi* toute écou-
lée ; notre vigueur s'est enfuie : mais jadis nous
avons décrit un pradakshina, autour de Vishnou
aux trois pas célèbres, Vishnou, plein de force et
de splendeur ; lui, de qui le pas est égal au vol de
Garouda, le roi des oiseaux ; et quand nous l'eû-
mes honoré de cette manière vingt-et-une fois,
nous avons mené de nouveau un pradakshina au-
tour de la terre (1). 30—31.

» C'est nous, qui, sur l'ordre même des
Dieux, avons recueilli ces plantes médicinales,
d'où naquit l'ambrosie : car notre force, elle
était grande en ces temps-là ! 32.

» Mais je suis vieux aujourd'hui, *continua*
Djâmbavat, ma vigueur s'est évanouie ; la saison,
où me voici maintenant est celle de la mort ; tous
les dons au contraire accompagnent l'âge, dont
jouit ta grandeur. 33.

» Déploie donc, héros, déploie donc tes
moyens ! N'es-tu pas en effet le plus excellent des
singes ? De même que tous les êtres suivent le
Dieu, qui dispense la pluie ; de même la vie du
monde tend vers ce magnanime, qui toujours,

(1) On lit dans la traduction italienne : « Fu da noi
circuita la terra ben trenta volte. » Le sens presque entier
de ces deux çlokas nous est propre.

dans une difficulté survenue, attaque l'obstacle avec énergie ; car la chose de l'homme, n'est-ce pas l'exercice du courage ? 34—35.

» Celui, de qui la vaillance abrite ses parents, ses alliés, ses amis, comme la main d'Indra même couvre les Dieux, celui-là recueille du fruit aux branches de sa vie ! 36.

» Enfin, le singe, qu'il nous faut atteler au timon de cette affaire, n'est-ce pas ce héros, fameux par son courage et qui, doué non moins de science que d'intelligence, sait trouver les ressources mêmes, que demandent les circonstances ? » 37.

Quand ils eurent ouï complètement et dans son exactitude ce discours si profond : « Rends-toi à Lankâ ! » dirent les singes au *grand* Hanoûmat. Fais admirer au monde ton éclatante vigueur, car tu es plus grand que le monde ; et passe, toi qui es immense, au rivage ultérieur de l'immense Océan ! 38—39.

» Frappe d'étonnement l'univers entier ; lance-toi dans le ciel, noble singe, et tente la route, où fut entraînée Sîtâ, *trop* long-temps perdue ! 40.

» Singe aux sublimes exploits, fais raconter dans les trois mondes cette nouvelle prouesse de toi, cette œuvre plus qu'humaine, cette audacieuse traversée de la mer aux ondes salées. 41.

» Donne à toi-même de la gloire, à tes parents la vie, à Râma des nouvelles, à ton maître le plaisir de voir son ordre accompli ! 42.

» Toute cette armée des singes désire contempler ta vigueur : lève-toi donc, tigre des quadrumanes, et traverse la grande mer ! 43.

» Le vent même ne possède pas cette marche, de laquelle ta grandeur est douée : pourquoi donc ce dédain, que tu montres, Hanoûmat, pour tous les simiens consternés ? 44.

» Marche, singe aux longs bras, marche, comme Vishnou, quand il étendit ses trois pas *célèbres*; car tu es capable d'accompagner le vent lui-même dans sa route si difficile à suivre. »

De cette manière, excité par le plus vénérable des singes, le fils du Vent, ce guerrier d'une vitesse renommée, se fit soudain une forme allongée, propre à naviguer dans les airs, spectacle, qui ravit alors toute l'armée des simiens.

45—46.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le deuxième chapitre,
Intitulé :
DJAMBAVAT ET LES SINGES EXCITENT HANOUMAT A FRANCHIR L'Océan.

III.

Au milieu des louanges, que lui donnaient ainsi tous ses compagnons, le grand singe Hanoûmat se développait, et, tel que la Mort, il agitait ses pieds et balançait sa queue. 1.

Cette forme du Mâroutide, elle était admirable à voir, tandis que, célébré à *l'envi* par les grands et les chefs des singes, il se remplissait de vigueur. 2.

Telle que la mer augmente la masse de ses eaux pendant la croissance de la lune, telle augmentait la vigueur d'Hanoûmat pendant les éloges, *que lui prodiguait l'assemblée*. 3.

De même qu'un grand lion atteint au milieu des forêts tout son développement, de même le propre fils du Vent dilata ses proportions naturelles. 4.

Tandis que l'intelligent quadrumane se gonflait, son visage enflammé brillait, semblable au soleil, roi du ciel, ou tel qu'un feu sans fumée.

Il se leva du milieu des singes, et, le poil hérissé, il s'inclina devant les grands et leur tint ce langage : 5—6.

« Qu'il en soit ainsi ! Je passerai la mer, en déployant ma vigueur, et je reviendrai, la mission accomplie : ayez, singes, ayez foi tous en moi ! 7.

» S'il faut aller encore cent yodjanas, après que je les aurai même parcourus cent fois (1), je porterai cette fatigue : que les *singes*, habitants des forêts, soient contents ! 8.

» Veuillez écouter quel est mon courage, quelle est ma force, quel fut mon auguste père, et *prêter de nouveau l'oreille* à toute cette aventure de ma mère. 9.

» Si je vous entretiens de ma race, c'est pour vous inspirer de la confiance en mon héroïque vigueur : ce n'est pas l'envie d'exciter l'admiration, ni l'orgueil, ni le penchant naturel à parler (2), qui m'ouvre la bouche. 10.

(1) « Se io pur dovessi rifar cento volte questo cammino di cento yojani, sì il farei. » (*Traduction italienne.*)

(2) *Bhāvāt*. Ce mot est oublié dans la même traduction.

» Kéçarin, mon père, m'a raconté suivant la vérité cette merveilleuse naissance, que j'ai reçue du Vent au sein de ma mère. 11.

» Il est un limpide tîrtha de la mer occidentale, piscine renommée, où les saints anachorètes viennent se baigner avec recueillement : il est nommé Prabhâsa. 12.

» Là, vivait un éléphant des plages célestes, appelé Dhavala : intrépide, méchant, doué d'une force épouvantable, il donnait sans pitié la mort à tous les solitaires. 13.

» Ce monstre fondit un jour sur le saint anachorète Bharadwâdja, vénéré de tous les rishis et qui s'en allait dévotement se baigner dans les eaux du tîrtha. 14.

» Mon père, tel que la cîme d'une montagne, Kéçarin à la force immense vit alors ce magnanime, que poursuivait le *fougueux* éléphant.

» Il se fit à la hâte une forme d'une affreuse épouvante et s'élança tout-à-coup sur l'impétueux pachyderme. 15—16.

» Le terrible monarque des singes aussitôt de lui déchirer avec acharnement les yeux de ses dents et de ses ongles aux pointes finement acérées. 17.

» Puis, fondant sur lui d'un bond rapide, mon père, le roi vigoureux des peuples simiens, lui arracha de la bouche, quoi qu'il fit, ses deux

longues défenses, et, lui en assénant deux coups rapides, le tua avec ses propres armes. Le *monstrueux* éléphant tomba sans vie sur la montagne (1), comme une autre montagne, qui s'écroule. 18—19.

» Quand il vit tué ce terrible animal, l'anachorète prit mon père avec lui et s'en fut annoncer aux solitaires que le monstre n'était plus :

« Cet éléphant, dont la rage dévasta entièrement le saint tirtha, il est tombé, *leur dit-il*, sous les coups de ce roi des singes aux prouesses infatigables! » 20—21.

» A cette nouvelle, la société joyeuse des anachorètes de se rassembler tous les uns avec les autres et de résoudre : « Qu'il faut accorder à l'héroïque singe la grâce, qu'il désire. » 22.

» Tous ces hermites, les plus savants des hommes instruits dans les Védas, laissèrent donc à mon bien magnanime père de choisir lui-même cette faveur. 23.

» Je voudrais obtenir, fit-il, déclarant son choix, je voudrais obtenir, s'il plaît à la bienveillance des brahmes, un fils immortel, d'une beauté, comme on peut la souhaiter, et d'une force, qui fût celle de Mârouté (2) même! » 24.

(1) Littéralement : sur la terre.

(2) Le Génie des vents.

« Certainement, grand singe ! lui répondirent les anachorètes satisfaits, il te naîtra un fils tel que tu le demandes ! » 25.

» Ils dirent ; et, joyeux de cette grâce obtenue, mon père, à la force héroïque, vécut à sa fantaisie dans les bois aux senteurs de miel. 26.

» Ensuite de cette aventure, il arriva qu'Andjanâ, ma mère, se promenait un jour au temps de sa jeunesse, comme vous l'a raconté Djâmbavat. 27.

» Cette beauté charmante, que le Malaya vit croître sous les ombrages de sa montagne céleste, était la fille du magnanime Koundjara, le monarque des singes. 28.

» Parée de santal rouge, elle venait de baigner sa tête dans la mer, et, laissant flotter ses cheveux humides, elle se tenait alors sur la cîme du Malaya. 29.

» Mârouté la vit en ce moment toute florissante de jeunesse et de beauté, l'étreignit dans ses bras, et, joignant ses mains en coupe, lui dit :

« Belle aux grands yeux, je suis Mârouté, le souffle de toutes les âmes : blessé par une flèche de l'Amour, mon cœur est tombé dans l'esclavage. 30—31.

» Mon union, *toute mystique avec toi*, femme au charmant visage, ne peut te souiller d'une faute : il naîtra de toi un fils, qui sera d'une

force immense et le monarque des singes. 32.

» Beauté, splendeur, force, courage : tels que ces dons mêmes sont en moi, tels on les verra bientôt réunis dans ton fils. » 33.

» Il dit; et c'est ainsi que ma mère a jadis reçu la chaste faveur du beau Mârouté, ce vent, l'ami du feu, ce souffle rapide, impossible à mesurer, qui habite dans la région des airs et qui prête la respiration à tous les animaux.

» Je suis le propre fils de ce Mârouté à la course rapide, de ce magnanime à la terrifiante vélocité : je n'ai pas d'égal, qui me le dispute à franchir une distance. Je peux même sans aucune aide faire mille fois le tour du Mêrou, ce mont si vaste, dont la cime va lécher, pour ainsi dire, le ciel.

» La mer, humide séjour de Varouna, la mer, tout-à-l'heure battue par l'impétuosité de mes bras et de mes cuisses, verra ses requins énormes troublés d'épouvante.

» Avec la mer, que la vigueur de mes bras *nageants* repousse devant moi, je puis inonder tout Lankâ, les plus grands arbres de ses forêts et même ses montagnes.

» D'une vélocité, qui dépasse Garouda (1),

(1) Littéralement : *Serpentium edacem*, le mangeur de serpents.

volant au milieu des airs, habités par les oiseaux, j'atteins Lankâ, sans aucun doute, et, la terre une fois touchée, je puis encore supporter la fatigue même du retour ! (*Du 34° au 41° çloka.*)

» Partant avec le soleil dans le moment qu'il se lève au point oriental, je peux devancer même, avant qu'il n'arrive à son couchant, l'astre, que sa lumière enguirlande de rayons. 41.

» Je puis envelopper toutes les régions éthérées dans le mouvement de mes jambes, au ressort impétueux, épouvantable, entraînant tout à la ronde. 42.

» *L'air agité par le battement fougueux de mes cuisses, en traversant la grande mer, arrachera de tous côtés les fleurs diverses et des arbres et des lianes.* 43.

» Telle qu'est la route du Swarga dans les cieux, tel sera mon chemin, grâce à cette jonchée de fleurs variées aux parfums suaves. 44.

» Que sur le flanc de ce Malaya, que sous *les ombrages de la jolie montagne Prasravana*, les singes dépouillent donc leur chagrin, comme les serpents quittent leur vieille peau. 45.

» Ma force, je pense, est bien suffisante pour la traversée ; je vais, singes, vous en dire la raison ; veuillez me prêter une oreille attentive. » 46.

A ces mots, un profond silence régna dans

l'assemblée de ses parcs et le fortuné fils du Vent, Hanoûmat, reprit la parole en ces termes :

« Un jour, dans mon enfance, couché sur le sein de ma mère, je vis le soleil nouveau-né, avec son disque rouge et semblable à un bouquet de fleurs. 47—48.

« Alors s'élève en moi une grande envie de toucher l'astre, qui fait le jour ; et cette légèreté, défaut inhérent à la nature du singe, me pousse à suivre le soleil. 49.

« Soudain, je m'élançai hors du sein de ma mère, haut et vaste comme une montagne ; et, m'étant fait un corps épouvantable, je fendis rapidement les airs. 50.

« Je m'avançai vers l'astre du jour aux rayons de flamme, à la splendeur toute flamboyante ; mais, brûlé par sa chaleur, je retombai sur la montagne même, d'où j'avais pris mon essor (1).

« Par la chute de mon corps fut broyée en poussière la cime de cette montagne, ses rochers et ses blocs d'arsenic rouge. 51—52.

« Voyez sur mon visage, à l'endroit où est la mâchoire ; voyez ce membre, que sa fracture a

(1) Valeur implicite du pronom démonstratif : *TASMIN*, *ille*.

déformé : c'est pour cette raison que je suis appelé Hanoûmat (1). 53.

» Tous les singes, auxquels Angada commande, je suffirai seul, en traversant moi-même la grande mer, à les délivrer de la crainte, *qui les tourmente*, comme à repousser d'eux la colère de Sougrîva. 54.

» Oui, singes ! toutes les créatures me verront dans un instant m'élançer au milieu des airs et descendre à *ma volonté* de ces hauteurs effrayantes et pures. 55.

» Les habitants du séjour éthéré me verront, pareil au sombre nuage, couvrir le ciel de mes bras et dévorer en quelque sorte le firmament.

» Nageant avec ardeur au sein des airs, je vais repousser devant moi les nuages, secouer les montagnes, bouleverser la mer ! 56—57.

» Je ferai goûter à ces deux fils de roi aux grands membres, aux corps géants, qui habitent le mont Rishyamoûka ; je ferai goûter à ces deux héros, pleins de sagesse et dévoués au devoir, le doux plaisir de recouvrer la Vidéhaine perdue. Oui ! je ramènerai son épouse bien-aimée au vaillant Râma ! 58—59.

(1) *Hanoû* veut dire *une mâchoire* ; la particule *mat* est un suffixe, qui indique toujours la possession.

» Tel que Garouda, les ailes déployées, enlève un long serpent ; tel je vais d'un vol rapide m'emparer du ciel, séjour des oiseaux. 60.

» Vous, nobles singes, attendez-moi tous dans ces lieux ; je vais franchir en courant les cent yodjanas. 61.

» Garouda, Mârouté et moi, nous sommes les seuls, à qui fut donnée la puissance de parcourir l'espace, où circulent le soleil et la lune ; ces lieux, qu'habitent les planètes et les étoiles. 62.

» Excepté Souparna (1), le roi des oiseaux, et le Vent à la grande vitesse, je ne vois pas un être capable de suivre ma course. 63.

» Le ciel, dont la voûte est soutenue sans appui sur l'espace, je vais le traverser dans l'intervalle d'un clin-d'œil seulement, comme on voit dans le ciel un éclair tomber du nuage ! 64.

» Tel que jadis l'aspect de Vishnou marchant pour la guerre allumée entre les Démons et les Dieux ; aussi terrible sera mon aspect dans l'instant que j'exécuterai ma traversée de la mer ! 65.

» Réjouissez-vous donc, singes ! je verrai la Vidéhaine : mes pressentiments me le disent et je la vois déjà même avec les yeux de ma pensée.

(1) Autre nom de Garouda, l'oiseau, à face humaine, qui porte Vishnou.

» Je suis l'égal de Mârouté en vitesse, je suis l'égal de Garouda en vigueur ; je n'hésiterais certes ! pas devant la tâche de parcourir dix mille yodjanas ! 66—67.

» Fondant sur lui soudain, je peux ravir à la main d'Indra, qui tient le tonnerre, ou de Brabma, l'être-existant-par-lui-même, le nectar, *au moment qu'il approche la grande coupe de ses lèvres !* 68.

» Tel, j'enlèverais à la lune sa beauté ; tel, j'enlèverais au soleil sa lumière ! je ferai sauter Lankâ même et je ramènerai la Vidéhaine à son époux ! » 69.

A ce plus héroïque des singes, à ce fils du Vent, qui proclamait si haut sa puissance, l'habile Angada répondit en ces belles paroles : 70.

« Héros, singe rempli de vigueur, issu de Mârouté et fils de Kéçarin, tu viens d'étouffer dans le sein de tes pareils un chagrin bien cuisant. 71.

» Les principaux des singes, réunis de concert, ces grands, qui tous aspirent au triomphe de ta mission (1), adresseront ici des vœux au ciel pour le succès de ton voyage. 72.

(1) Littéralement : *Tuæ felicitatis appetentes*. La traduction italienne dit : « I principali scimi avventurosi... »

» Affronte la grande mer, soutenu par l'estime des singes, la faveur des gouravas et la protection des saints parmi les brahmes. 73.

» Nous resterons ici, tant que va durer ton voyage, notre pied *comme* enraciné dans le même vestige : en effet, c'est de toi, *noble* singe, que dépendent les existences de nous tous. • 74.

A peine eut-il recueilli ce langage, que lui tenaient Angada et l'assemblée (1) des quadrumanes, le grand singe, ayant salué ceux à qui cet hommage était dû, se mit à dilater ses proportions naturelles. 75.

Plein de joie, il promena ses regards de tous les côtés sur les principaux des simiens, et, commençant à s'élever, le singe leur dit à la hâte ces paroles : 76.

« La terre ne pourrait supporter mon pas ni mon développement : oui ! je ne trouverais pas en elle un point d'appui, qui pût soutenir mon élan. 77.

» Voyez (2) cette grande, large, haute et bien solide cime de la montagne : allons-y ! elle est capable de porter la fougue de mon essor. 78.

» A côté du Malaya, voici la montagne char-

(1) « Angada suo compagno. » (*Traduction italienne.*)

(2) « Colà siate voi spetta'ori... (*Ibidem.*)

mante de Prasavana : montons sur le faite ; c'est de là que je m'élancerai sur la mer, souveraine des rivières et des fleuves. » 79.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le troisième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT ACCEPTE LA PROPOSITION DE TRA-
VERSER LA MER.

IV.

Les chefs joyeux des singes à l'instant de se courber sous la tête devant Hanoûmat, qui perlait ainsi, comme la troupe des Vents s'incline devant le drapeau même. 1.

Angada et les autres nobles singes se tressaillent pour voir magnanime l'une guirlande bocagère admirable avec des santals fleuris. 2.

Ce fortuné prince, de qui la main terrassa toujours ses ennemis, Hanoûmat, environné des singes, monte sur le Mahéndra, une des plus hautes montagnes. 3.

Plantée d'arbres en toutes les espèces, hantée par les gazelles, tapissée de frais gazons, elle était revêtue par le rézeau des lianes, et les

fleurs avec les fruits se partageaient en toute saison les branches de ses arbres. 4.

Parcourue des tigres et des lions, habitée par des éléphants toujours dans la fièvre du rut, couvertes de sources écumeuses, elle résonnait sans cesse aux gazouillements des oiseaux ivres d'amour. 5.

Montagne fortunée, asile de tous les animaux, s'étageant partout en magnifiques plateaux, elle s'en allait baiser, pour ainsi dire, le ciel avec ses grandes et hautes cimes. 6.

Sur le sommet du Mahéndra, le géant quadrumane, chéri de la fortune, brillait avec son éclatante splendeur comme une seconde montagne, élevée sur la première. 7.

Quand le singe pressa de ses deux pieds la noble montagne, elle rendit un mugissement : tel, dans sa colère, un grand éléphant, qu'un lion a blessé. 8.

Les hauteurs brisées du sommet vomirent des ruisseaux pleins d'écume, les éléphants et les singes tremblèrent, la tige des grands arbres fut ébranlée. 9.

Écrasés, dans le creux des rochers, où ils repairent, les serpents au venin mortel jettent de leur gueule un feu mêlé de fumée et une flamme épouvantable. 10.

Les troupes mêmes des Vidyâdharas, les

oiseaux effarouchés, les couples amoureux des Nâgas et des Gandharvas, de qui l'enivrement des honneurs a rendu les esprits altiers, désertent le plateau spacieux, et les grands boas se cachent. La haute montagne subit alors un vaste éboulement de ses roches ou de ses larges cîmes; et, délaissée par ses rishis émus de terreur, on la vit telle que le voyageur sans appui dans l'immense forêt, où il s'affaisse, épuisé de fatigue. 11-12-13.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quatrième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT, POUR SON ÉLAN, MONTE SUR LA
CIME DU MAHÉNDRA.

V.

Le singe, fléau des ennemis, voulut chercher par le chemin fréquenté des Tchâranas ce lieu, où le Démon avait conduit Sîtâ enlevée. 1.

Il contempla cette mer, où s'étend une vaste épouvante, ce brillant domaine de Varouna, habité par de longs reptiles et, pour ainsi dire, sans rivage ultérieur. 2.

Le noble singe, debout sur le sommet de la montagne, brillait alors, tel que Vishnou sur le point de franchir les mondes en trois pas. 3.

Là, désireux de voir cette merveille et conduits par une vive curiosité, se rassemblent de tous côtés les Dieux, les Gandharvas, les Siddhas et les saints du plus haut rang, les animaux, qui vivent sur la terre, ceux qui habitent au sein des

mers, ceux qui nichent sur le tronc des arbres et ceux qui repairent dans le creux des rochers.

4—5.

Pour obtenir une bonne traversée de la grande mer, le singe aux longs bras de s'incliner avec recueillement, ses mains réunies aux tempes, en l'honneur des Immortels, du soleil et de la lune, de Mahéndra, du Vent, de Çiva, de Swayambhou, de Skanda, *le Dieu qui préside à la guerre*, d'Yama et de Varouna, de Râma, de Lakshmana, de Sîtâ même et du magnanime Sougrîva, des Bhoûtas, des Rishis, des Mânes et de *Kouvêra*, le sage monarque des Yakshas. Puis, il embrassa les siens, et, les ayant salués d'un pradakshina, il s'élança dans la route pure et sans écueil, habitée par le vent. 6—7—8—9.

« Au retour » ! s'écrièrent tous les singes. A cet adieu, il étendit ses longs bras et se tint la face tournée vers Lankâ. 10.

Il affermit ses pieds sur le sol rocheux (1) et le grand mont vacilla. Au moment qu'il appuya son pas sur la montagne, une liqueur rouge comme le santal stilla des arbres embaumés de fleurs et parsemés de jeunes pousses.

Couverts par les plantes de ses pieds, tout-à-

(1) Littéralement : *Occupavit rupem, magnusque mons vacillavit.*

coup se fendent les blocs d'arsenic rouge et les rochers aux veines d'or et d'antimoine.

Cachés dans les cavités de la montagne, les serpents aux subtils poisons, à la grande vigueur, vomissent, écrasés par sa masse, une flamme, que brunit la fumée.

L'eau suinte en bulles de mousse blanche par tous les côtés du grand mont, pressé sous le talon du singe vigoureux.

Aussitôt qu'il assura le pied sur sa base, on vit chanceler soudain les belles cimes, aimées des Siddhas et des Tchâranas, ces promenades chéries des Kinnaras. Toutes les fleurs tombèrent, secouées de la tête fleurie des arbres. (*Du 11° au 17° çloka.*)

A cette jonchée de fleurs aux suaves odeurs et qui, tombées de chaque arbre, couvraient le sol de tous côtés, on eût dit que la montagne était faite de fleurs. 17.

Quand il eut appuyé ferme ses pieds et baissé les deux oreilles, le noble singe, Hanoûmat de s'élancer avec toute sa grande vigueur. 18.

Secoués par la rapide vitesse de ses cuisses, les shorées, les dalbergies et les santals aux branches émaillées de fleurs bondirent eux-mêmes avec le singe au moment qu'il s'enleva d'un seul bond. 19.

De tous côtés sautaient brisés avec les jeunes

rameaux et les troncs mêmes les plus grands arbres, vieillards de la forêt, agités d'une fougue causée par la fougue de son essor. 20.

Couvert des fleurs arrachées par son impétuosité, le corps du singe brillait comme le firmament aux heures, où la nuit y sème les étoiles d'or (1). 21.

Ses deux bras, allongés dans les champs du ciel, resplendissaient pareils à deux cimenterres sans tache ou semblables à deux serpents vêtus d'une peau nouvelle. 22.

Sur la face de ce prince des troupeaux à la prunelle jaune nuancée de noir, ses grands yeux ronds luisaient tels qu'on eût dit les deux planètes de Çanaïçtchara et de Boudha (2). 23.

Tandis que ce lion des quadrumanes planait sur la mer, le vent de s'engouffrer sous ses vastes aisselles avec le bruit d'un nuage, où mugit le tonnerre. 24.

La queue de ce fils du Vent, balancée avec majesté, brillait dans le ciel comme le drapeau arboré de Çakra (3) lui-même. 25.

A la place rouge-enflammé de sa croupe, le

(1) Littéralement : *stellis orientibus extra modum cuprinis.*

(2) Saturne et Mercure.

(3) Un des noms d'Indra.

grand (1) singe resplendissait tel qu'une montagne, rompue dans un grand (2) filon d'or. 26.

Volant au milieu du vol des oiseaux, le simien brillait au loin paré de cette *guirlande ailée*, comme un grand éléphant du licou d'or, qui flotte noué *autour de son cou*. 27.

En quelque lieu de la mer, que passe le grand singe, on voit les ondes entrer comme en furie, soulevées par l'air, que déplace son corps. 28.

A la vue de ce tigre-simien, qui nage en plein ciel, les reptiles, qui ont leurs habitations dans la mer, pensent que c'est Garouda lui-même.

Les poissons de tomber dans la stupeur, en voyant l'ombre de ce roi des singes couvrir dix yodjanas de sa largeur et trois fois plus avec sa longueur. 29—30.

La grande ombre, en suivant le fils du Vent, se dessinait sur les ondes salées, comme une file de nuages dans un ciel blanc, ou comme le fils de Vinatâ (3), quand il courut enlever l'ambrosie. 31.

Ici finit le cinquième chapitre,

Intitulé :

HANOUMAT TRAVERSE LA MER.

(1—2) *Mahākōpis mahatā*.....

(3) Épouse de Kācyapa et mère de Garouda.

VI.

Hanoûmat, lancé dans les airs avec la vitesse de Garouda, coupait donc par le milieu et traversait la mer insurmontable, où Varouna mit son habitation. 1.

Dans ce moment les Dieux, les Gandharvas, les Siddhas et les saints du plus haut rang dirent ces mots à Sourasâ la mère des Nâgas, resplendissante comme le soleil : 2.

« Ce fils du Vent, chéri de la fortune, Hanoûmat, le nomme-t-on, va sûrement traverser la mer : fais-lui donc obstacle un instant ! 3.

« Prends la forme d'une Rakshasî, bien épouvantable, pareille à une montagne, avec les dents longues et saillantes, les yeux d'un jaune, qui

se déteint sur le noir, une gueule ouverte jusqu'à toucher le ciel. 4.

» Nous désirons connaître ce que sont et la vigueur et le courage de ce magnanime : quel expédient va-t-il imaginer ? ou va-t-il s'abandonner à la terreur ? » 5.

A ces mots, la Déesse, honorée par les Dieux, revêtit soudain au milieu de la mer un corps de Rakshasî ; et, quand elle se fut donné un aspect difforme, hideux, glaçant d'épouvante, elle coupa la route au vol d'Hanoûmat et lui tint ce langage : 6—7.

« Les chœurs des Immortels avec Indra, singe, te donnent à moi pour aliment : *tu ne peux m'échapper, car je saisis les êtres par leur ombre même ;* entre donc ici dans ma bouche ! » 8.

A ces paroles de Sourasâ, le noble et fortuné singe porta ses mains réunies aux tempes et lui répondit en ces termes, le visage consterné : 9.

« Le beau Daçarathide Râma s'était relégué dans la forêt Dandaka, suivi de Lakshmana, son frère, et de Sîtâ, son épouse. 10.

» A l'occasion d'une guerre, allumée dans le Djanasthâna par la haine des Rakshasas, leur monarque Râvana lui a ravi sa femme, la princesse du Vidéha. 11.

» Je me rends devant elle, messenger envoyé par les ordres mêmes de Râma : veuille bien

regarder ce prince avec amitié, ô toi, qui habites cette région ! 12.

» Une fois que j'aurai vu sa Mithilienne et rendu compte à Râma, ce héros infatigable en ses travaux, je reviendrai ici pour entrer dans ta bouche ; je te promets cela en toute vérité ! »

A ces mots d'Hanoûmat, Sourasâ, qui pouvait changer de forme à son gré : « Qui que ce soit, dit-elle, ne passe devant ma bouche, *sans y entrer.* » 13—14.

A ce langage de Sourasâ, l'optimate singe répondit avec colère : « Fais-toi donc une bouche, qui puisse me dévorer ! » 15.

A peine eut-il parlé, qu'il se donna soudain, ce fils irrité du Vent, trente yodjanas de longueur et dix yodjanas de largeur ! 16.

Aussitôt qu'elle vit cette forme si vaste, la Rakshasî à l'aspect épouvantable, Sourasâ d'élargir sa bouche jusqu'à dix yodjanas. 17.

Mais, à la vue de cette gueule assez large pour engouffrer dix yodjanas, lui de se faire au même instant vingt yodjanas de largeur ; et, quand elle vit sa proie large de vingt, elle se distendit elle-même jusqu'à trente. 18.

Alors qu'Hanoûmat la vit passée à trente yodjanas, il en prit lestement quarante : et celle-ci, dès qu'elle vit au singe quarante yodjanas en

largeur, étala une bouche à contenir cinquante yodjanas entiers. 19.

A peine avait-il vu la furie devenue large de cinquante yodjanas, qu'il s'en était donné sur le champ deux fois trente. Aussitôt qu'il eut pris les soixante, elle en prit à son tour soixante-dix. 20.

Aux septante yodjanas de la Rakshasî, le singe répond avec quatre-vingts : et celle-ci riposte à sa proie élargie en s'élargissant elle-même jusqu'à nonante yodjanas. 21.

Alors qu'il vit la bouche de la Rakshasî large de quatre-vingt-dix yodjanas, il se donna vite cent yodjanas d'ampleur à lui-même ; et, quand Sonrasâ vit Hanoûmat distendu en cette immense largeur, la Rakshasî d'élargir aussitôt sa gueule de manière à pouvoir engloutir cent yodjanas. 22.

« C'est maintenant assez, lui dit-elle, et même déjà trop de fatigue ! Allons ! entre vite dans mon ventre ! » 23.

A l'aspect de cette caverne semblable aux enfers, avec une langue enflammée, le Mâroutide, élastique comme un nuage (1), de comprimer tout-à-coup son corps. 24.

Dans un instant, Hanoûmat se fait aussi petit

(1) « Il figlio del Vento, benchè pari ad un monte, rimpiccolito ad un tratto il suo corpo.... » (*Trad. ital.*)

que le pouce *d'un homme* ; puis, soudain, il entre dans la grande bouche et ressort avec une extrême vitesse. 25.

Alors des airs, où il se tenait : « Fille de Daksha, je suis entré dans ta bouche ; adieu ! lui dit l'heureux singe. 26.

» Je vais où gémit la Vidéhaine : que ta parole soit une vérité ! »

Quand Sourasâ la déesse vit Hanoûmat sauvé de sa bouche, tel que la lune échappée à la gueule de Râhou, elle reprit sa forme naturelle et dit :

« Va, bon singe ! va donc, ô le meilleur des quadrumanes ! va comme il te plaît dans la réussite de ta mission ! 27—28.

» Réunis la Vidéhaine à Râma, le *digne* fils du roi Daçaratha ! »

En voyant cet exploit sans pareil du singe ; en voyant cette prouesse d'une exécution tant périlleuse, tous les êtres d'applaudir au fils du Vent et de s'écrier à l'envi : « Bien !... Bien ! » 29.

Ici, dans le Soundarakânda,

Quatrième volume du saint Râmâyana,

Finit le sixième chapitre,

Intitulé :

HANOUMAT ENTRE DANS LA BOUCHE DE SOURASA.

VII.

Tandis que le singe-tigre Hanoûmat nageait ainsi dans l'espace, la mer, qui voulait honorer la famille d'Ikshwâkou, se mit à rouler cette pensée en elle-même : 1.

« Si je n'offre pas mon aide au noble singe Hanoûmat dans sa traversée, je m'expose au blâme du monde. 2.

» Car c'est à Sagara, le chef de la maison d'Ikshwâkou, que j'ai dû l'accroissement de mes eaux (1) : ce ministre d'un prince Ikshwâkide ne mérite donc point ici mes dédains. 3.

» Je dois agir de telle sorte que le singe

(1) Voyez tome 1^{er}, page 257 et suivantes.

trouve chez moi un lieu de repos : une fois délassé, il pourra facilement achever le reste du voyage. » 4.

Elle dit ; et, sous l'impulsion de cette bonne pensée, elle parle ainsi au Maïnâka, montagne à l'ombilic d'or, qui s'élève sous les eaux de la mer : 5.

« Le roi des Dieux t'a placée ici, Maïnâka, comme une barrière devant les troupes des Asouras, qui habitent au fond des enfers. 6.

« Ta *grande alpe* se tient ici, fermant la porte du Pâtâla sans borne à ces Génies d'une vigueur inouïe et qui, *sans toi*, s'échapperaient encore de leurs cachots. 7.

« Montagne, il te fut donné la puissance de monter en haut, descendre en bas, aller même obliquement : aussi, te sollicite-je ; lève-toi d'ici, ô le plus noble des monts ! 8.

« Ce prince vigoureux des singes, qui vole au-dessus de moi, ambitieux d'accomplir sa mission, Hanoûmat, comme on l'appelle, s'est élancé dans le ciel pour teuter une chose effrayante. 9.

« Mon dévouement au bien des Ikshwâkides m'oblige à lui prêter mon assistance ; car les princes d'Ikshwâkou ont droit à mes hommages, mais encore plus aux tiens, montagne. 10.

« Fais donc alliance avec nous ; tu ne peux

agir d'une autre manière : il te faut à ma voix servir les intérêts de mes amis. 11.

» Élève-toi de mes ondes au sein des airs : que le singe puisse arrêter son pied sur toi ! Ce quadrumane le plus noble est notre hôte et mérite que nous lui rendions nos bons offices. 12.

» Montagne au grand ombilic d'or, habitée par les Nâgas et les Gandharvas, Hanoûmat, reposé sur ta cîme, franchira ce qui reste de ma largeur. 13.

» Regarde avec pitié cet exil de la Mithilienne et du bon Kakoutsthide, *séparés l'une de l'autre* ; considère la fatigue de ce noble singe et veuille bien t'élever *dans les airs*. » 14.

A peine la montagne au nombril d'or eut-elle entendu ces mots des ondes salées, qu'elle sortit des eaux avec ses flancs couverts de lianes et de grands arbres. 15.

Le mont à la splendeur éclatante, flamboyant et semblable au soleil, s'élança donc hors des flots azurés de la mer. 16.

Perçant la surface de l'Océan, tel que l'astre du jour aux rayons enflammés perce le nuage, il émergea non loin avec ses belles cîmes d'or, séjour des grands serpents et des Kinnaras ; ses belles cîmes, pareilles au lever du soleil et qui rasaient le ciel, pour ainsi dire. 17—18.

Illuminée par les hauts sommets d'or massif

de cette montagne, l'atmosphère devint semblable aux pierreries et se revêtit d'un éclat d'or. 19.

Par ses pitons d'or, aigrettes lumineuses et qui tiraient d'elles-mêmes toute leur vive splendeur, la superbe montagne se colorait de la teinte du soleil. 20.

Quand Hanoûmat la vit se lever toute seule et se tenir devant lui au milieu des ondes salées, cette pensée lui vint à l'esprit : « C'est encore un obstacle ! » 21.

Soudain le grand singe à la grande vitesse (1), ce fils du Vent couvrit comme un nuage le mont, qui atteignait une hauteur démesurée. 22.

Aussitôt que la sourcilleuse montagne, ombragée par le singe, eut senti sa vitesse, elle tressaillit de plaisir et poussa un cri.

Elle se revêtit d'une forme humaine et, debout sur sa propre cime, elle adressa ce discours affectueux au singe, qui se tenait sur elle, planant au sein des airs et profond comme le ciel :

« Parce que tu es dévoué au service de Râma, la mer veut te faire une politesse, car les ancêtres de ce noble Raghouide ont jadis augmenté

(1) *Mahāvaiṅau mahākapis.*

la masse de ses eaux. En effet, rendre un bon office pour le bon office reçu, c'est le devoir éternel. 23—24—25—26.

» Elle désire faire une chose, qui te soit agréable : ainsi, veuille bien te reposer ici. Elle m'a sollicité pour toi avec révérence : 27.

« Élève-toi, m'a-t-elle dit, ô la plus noble des montagnes ! Après une halte sur tes plateaux, que ce dévoué singe achève le reste de son voyage. Il franchira les cent yodjanas complets, grâces au repos, *qu'il va trouver ici.* »

» Tu as déjà, seigneur des singes, exécuté une difficile entreprise. 28—29.

» Descendu sur mes cîmes et reposé à ton aise, quand tu auras savouré ces racines et ces fruits abondants, purs, exquis, parfumés, tu continueras ta route, ô le meilleur des singes, avec une force nouvelle.

» Il existe de nous à toi un grand lien d'amitié, ô le plus excellent des quadrumanes.

30 —31.

» Le faisceau de tes hautes qualités est célèbre dans les trois mondes. Tu l'emportes, à mon sentiment, fils de Mârouté, sur les singes, qui se distinguent ou par le saut ou par la vitesse.

» On doit sans doute un bon accueil à l'hôte, qui se présente, fût-il même un homme vulgaire : combien plus, s'il est, comme ta gran-

deur, ô le meilleur des singes, un être, qui sait *pratiquer* le devoir.

» Tu es le fils de Mârouté le magnanime, très-grand parmi les Dieux; tu es même, noble singe, son égal pour la vitesse. Te rendre l'honneur, que tu mérites, c'est honorer en toi Mârouté lui-même. 32—33—34—35.

« Écoute donc, ô toi, à qui l'honneur est dû, je vais dire ici la raison, *qui m'oblige envers lui.* »

À ces paroles du magnanime, le fortuné fils de Mârouté, Hanoûmat, continuant à planer dans les airs et fixant les yeux sur le mont céleste au riche ombilic, à la grande vigueur, aux parures d'or, aux mines de perles et de pierres, lui tint ce langage :

« Pourquoi, belle montagne, pourquoi as-tu donc été plongée au fond des eaux de l'immense Océan, infesté par les énormes requins? Dis-m'en la raison. »

Interrogée en ces termes polis, la sourcilleuse montagne, habile à manier la parole, fit cette réponse au quadrumane, versé dans l'art de parler :

« Jadis les montagnes ont porté des ailes : douées d'un vol rapide, elles parcouraient tous les points du ciel avec la vitesse du vent ou de Garouda. Ces pérégrinations aériennes glaçaient

de terreur les chœurs des Dieux par milliers et toutes les créatures, qui vivaient dans une appréhension continuelle, de leur chute. Alors, enflammé de courroux, Indra, le Dieu aux mille regards, de couper avec son tonnerre les ailes à des milliers de ces montagnes. Le roi des Immortels fondit sur moi dans une ardente colère et sa foudre levée. (*Du 36° au 44° çloka.*)

» Mais soudain, noble singe, le magnanime Vent me jette *hors du coup* et me dérobe à sa fureur sous les flots de cette onde salée.

» Ainsi, je fus sauvée par ton père : c'est à lui que je dois le salut de mes ailes et de ma puissance.

» Quand je vis les ailes coupées à toutes les montagnes par le magnanime Indra, je m'enfonçai vite dans la grande mer. C'est donc la crainte d'Indra, qui m'a fait entrer, ami, dans le séjour de Varouna. Depuis lors j'habite dans l'abyme épouvantable des eaux, comme un reptile, qui trouve là sa nourriture (1). Je porte le surnom d'Hiranyanâbha et je suis l'une des plus grandes montagnes d'or. 45—46—47.

» N'aie pas de crainte, repose-toi ici ; je me suis élevée dans les airs à cause de toi : je t'ho-

(1) La traduction italienne dit : « come un serpente incapperucciato. »

nore enfin, parce que tu es le fils d'un être, que je dois honorer. 48.

» Tel est ce nœud de grande vertu, qui me lie à toi, noble singe.

» Puisque nous sommes tant redevables, la mer à l'aïeul de Râma et moi à ton père (1), veuille bien faire ce plaisir, grand singe, à qui est plein d'affection pour toi. Débarrasse-toi ici de ta fatigue, seigneur des singes ; accepte l'eau pour laver tes pieds et la corbeille de l'hospitalité (2). 49—50.

» Ne dédaigne pas mon amitié ; j'ai vraiment du plaisir à te voir. »

A ces paroles du roi des monts, Hanoûmat, le fils du Vent, répondit : « Tu m'as comblé ; je suis délassé, mont sublime ; je suis content : tu as pratiqué envers moi l'hospitalité et tu m'as fait voir ton amitié. 51—52.

» J'ai besoin de me hâter à cause de cette affaire ; le temps s'écoule, et voici ce que j'ai promis avant de partir dans le cercle de mes pareils : 53.

(1) Littéralement : *Puisque la chose est arrivée ainsi pour la mer et pour moi.*

(2) Mot à mot : « *è fatigatione liberationis causâ, pedum aquam, simiorum domine, et arghyæ canistrum accipe.* »

« Je ne m'arrêterai pas au milieu de ma course, que je n'aie franchi les cent yodjanaa. » C'est pour cela que je ne fais point ici une halte sur toi, ô la plus excellente des montagnes. 54.

» Mais je vais toucher ta *cime* de mon doigt : que cela suffise pour honorer ta grandeur. »

A ces mots, le noble singe mit sa main sur la montagne, et, parcourant les chemins de son père, il s'éloigna en souriant.

Contemplé par la montagne et la mer avec des yeux pleins de respect et comblé par elles des *plus affectueuses* bénédictions, Hanoûmat à la grande splendeur, au grand corps, à la grande vigueur, Hanoûmat, le fils du Vent, brillait comme une montagne ailée dans les voies de son père ; ces routes, suspendues sans appui, fréquentées des nuages, habitées par les oiseaux ; ces voies, où cheminent *Çoukra et Vrihaspati* (1), les instituteurs de Mahéन्द्रa, où erre l'éléphant Aîrâvana, où cinglent divers chars, que traînent des serpents, des chevaux, des tigres, des éléphants et des lions volants.

Il s'avançait comme le roi des volatiles dans ces chemins, où vaguent les troupes des oiseaux, où circulent les planètes, le soleil, la lune, les constellations et les bataillons des étoiles, où se

(1) Vénus et Jupiter.

promènent les grands rishis, les Dieux, les Gandharvas, les Yakshas et les Rakshasas ; cette voie, ornée d'éminents personnages, qui ont pratiqué les vertus et qui possèdent le ciel *en récompense* ; ces routes habitées par le feu, véhicule des offrandes en nombre infini. (Du 55^e au 63^e çloka.)

Les grands nuages, labourés par les bras du singe, éclataient de couleur pourpre, blanche, rouge et noire dans l'espace illuminé de foudres, enflammé d'éclairs et que la chute des tonnerres festonnait avec des guirlandes de feu (1).

63—64.

On le voit à différentes fois entrer dans la masse des nuages ou sortir, et tantôt se montrer aux yeux, tantôt se dérober, comme la lune. 65.

Les Dieux et tous les saints, ayant vu cet exploit d'Hanoûmat d'une exécution si difficile, épouvantable même, en ressentirent un *vi* sentiment de plaisir. 66.

(1) On trouve ici dans les vers une tautologie, qui serait désagréable et choquante au milieu d'une traduction française ; mais que l'on peut du moins tourner en latin, pour satisfaire dans une note, si ce n'est dans le texte, aux scrupules de l'exactitude :

In aere fulminibus atque tonitribus, ex tonitruum fulminumque lapsu, insignito illâque tonitruum et fulminum ruina ignibus ornato.

Cette action de la montagne d'or au splendide ombilic satisfit les Nâgas, les Gandharvas, les Daïtyas et le fils de Vasou, qu'elle avait eus pour témoins. 67.

Le monarque des Immortels, Indra, qui se tenait là dans les airs avec les Dieux, adressa lui-même ces paroles à l'excellente montagne au riche ombilic : 68.

« Hiranyanâbha, je suis pleinement satisfait de toi : tu n'as plus rien à craindre *de ma foudre*, mon ami, je t'accorde ce don : reste désormais *hors de l'eau*, roi des montagnes, autant qu'il te plaira. 69.

» Tu as offert ton aide au bien grand Hanoûmat dans cette heure, où ce vaillant singe traverse les cent yodjanas sans trembler en face du péril même. Il entreprend ce voyage en vérité pour un message de Râma, le fils du roi Daçaratha : nous sommes très-contents que tu aies pratiqué l'hospitalité envers lui, selon que tu as pu le faire. » 70—71.

A ces mots, la vertueuse montagne de sentir une joie sans égale en voyant la satisfaction, qu'elle avait donnée à Çatakratou (1), l'auguste roi des Dieux. 72.

(1) *Le Dieu aux cent sacrifices*, un des noms, que porte le plus souvent Indra, qui obtint, dit-on, le trône du ciel par le sacrifice de l'açva-médha, célébré cent fois.

Depuis lors, ayant reçu d'eux cette faveur, le mont se tint dressé au milieu des airs ; et les Dieux, les Siddhas, les Gandharvas de le saluer avec ces acclamations répétées : « Bien ! c'est bien ! » 73.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le septième chapitre,
Intitulé :
LE MONT HIRANYANABHA S'ÉLÈVE DU FOND DE
L'OCÉAN AU MILIEU DES AIRS.

VIII.

Tandis que le singe nageait ainsi dans l'espace, cette pensée vint à l'esprit d'une vieille Rakshasi, nommée Sindhikâ, qui pouvait se revêtir à son gré de toutes les formes : 1.

« Aujourd'hui, après un long temps, je vais apaiser ma faim ; car je vois-là dans les airs un bien grand animal, qui tombe enfin sous ma puissance ! » 2.

Quand elle eut roulé dans son esprit cette pensée, elle saisit l'ombre comme un vêtement ; et le singe, voyant qu'elle arrêtait son ombre, de songer en lui-même : 3.

« Oh ! oh ! me voilà secoué vivement, tel qu'une montagne dans un tremblement de

terre (1), ou comme un grand navire, battu dans l'océan par un vent contraire ! » 4.

Alors, jetant les yeux en bas, en haut, de côté, le fils de Mârouté vit ce grand être, qui s'élevait hors des ondes salées. 5.

« C'est là, on n'en peut douter, *se dit-il*, cette créature, qu'on voit dans la grande mer happer l'ombre, ainsi que je l'ai ouï dire au monarque des singes. » 6.

A peine eut-il conjecturé de cette manière avec justesse que c'était Sinbikâ, le quadrumane ingénieux de gonfler soudain son corps, tel que le nuage dans la saison des pluies. 7.

Aussitôt qu'elle vit s'augmenter les proportions du grand singe, elle ouvrit démesurément une bouche pareille aux enfers. L'officieux et rusé quadrumane observe alors cette furie, ses membres énormes et sa vaste gueule toute grande ouverte.

8—9.

Le singe à l'immense vigueur se ramasse peu à peu, et, le corps devenu comme la foudre (2), il se plonge dans cette gueule béante ; puis, il déchire avec ses ongles acérés les entrailles de la Rakshasî et s'échappe rapidement, lui, qui

(1) Littéralement : *concussus veluti mons*.

(2) « Quel fortissimo scinnio di corpo adamantino, » dit la traduction italienne.

Le singe alors diminua extrêmement son corps, et, pour se mettre à couvert *de la curiosité*, il revint à son état naturel, comme Vishnou, quand il eut opéré ses trois pas (1). 22-23-24-25.

Ensuite, le magnanime descendit au mont Souvéla sur la haute cime, pareille au faite d'un grand nuage et dont les sommités désertes étaient couvertes de cocotiers, de cordias myxas et des pandanes les plus odorantes. 26.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le huitième chapitre,

Intitulé :

HANOUMAT ACHÈVE DE TRAVERSER LA MER.

(1) Ou lit dans la traduction italienne : « Egli... prese una forma nana, si come Vishnu allor che fece i suoi tre passi. » *Voyez le texte.*

IX.

Dès que le vigoureux Hanoûmat eut franchi la mer, habitation des requins, il abattit son vol sur la rive ultérieure et s'y reposa un moment.

Descendu sur le bord de cette mer, le singe robuste et doué d'une extrême vigueur aperçut la ville de Lankâ debout sur le sommet du Tri-koûta. 2.

Le singe respira là ; mais il n'avait pas subi de fatigue : « Je peux franchir plusieurs milliers d'yodjanas, se dit-il ; combien plus atteindre à l'autre bord d'une mer, que sépare un nombre si limité d'yodjanas ! »

Quand il eut fait cette réflexion et repris haleine, le robuste fils du Vent, le plus excellent des êtres, qui ont reçu la force en partage, se

remit en chemin pour Lankâ. Il contemplait dans sa route le sol tapissé de jeune gazon d'un vert azuré, les forêts diverses, embaumées du parfum des arbres en fleurs, les montagnes couvertes de grands végétaux, les bois fleuris de pins à longues feuilles, de dattiers, de pterospermes à feuilles d'érable, de manguiers, de chironjias sapides, du bucharanias, de naclés, d'alstones, d'açokas, d'ébéniers montagnards et de lauriers-rose odorants : tous cachés sous leur faix de fleurs épanouies et même encore demicloses. (Du 3^e au 9^e çloka.)

Il voyait des arbres, la tête balancée par le vent et les branches pleines d'oiseaux, des étangs remplis de canards et de cygnes, couverts de lotus rouges et de bleus nélumbos. 9.

Quand le noble singe, aimé de la fortune, eut admiré de charmantes promenades, des rivières aux limpides ondes et parées de beaux arbres, divers et délicieux jardins publics, maints lacs, ombragés d'arbres variés aux branches pleines de fruits et de fleurs en toutes les saisons, il s'approcha de Lankâ, soumise aux lois de Râvana ; cette ville, que protège une mur, séjour des Asouras et des Nâgas, riche en mines variées de pierreries, jonchée aux phases de la lune par des amas de conques et d'huitres à perles ; une mer, qui prête ses demeures aux Kinnaras ; elle,

de qui les grands flots viennent se jouer sur les rivages ; elle, de qui les ondes agitées par le vent et les eaux soulevées dans une immense hauteur s'en vont dévorer le ciel, pour ainsi dire. (Du 10^e au 15^e çloka.)

Il s'avança vers Lankâ, ceinte de tous les côtés, *en haut*, par des remparts semblables à des masses blanches ; en bas, par des fossés remplis d'eaux intarissables et bien profondes ; cette ville, qu'entourait un grand retranchement fait d'or ; cette ville, dont l'imagination ne peut se créer une idée ; elle, jadis la résidence accoutumée de Kouvéra ; elle, dont jadis le séjour était la récompense des bonnes œuvres. 15—16.

Pavoisée d'étendards et de drapeaux, ornée de balcons, les uns de crystal, les autres d'or, elle se couronnait avec des centaines de belvédères (1), surélevant le faite de ses maisons. 17.

Fondées sur le sol même du retranchement, on voyait des colonnes d'émeraude et de lapis-lazuli, si brillantes qu'elles semblaient aux yeux des centaines de lunes et de soleils, élever sur leurs chapiteaux de *magnifiques* arcades. 18.

Ville opulente et belle, ses portes, défendues

(1) *Attâlaka*, avec deux r cérébrales : « a room on the top of a house. » (*Dictionnaire de Wilson.*)

par des Rakshasas dévotés avec des machines de guerre et des amas d'armes, étaient ornées par des battants de crystal, qui s'emboîtaient en des cadres d'or. Cette ville aux védikas lumineux de perles, aux chars surmontés de baldaquins ou de panaches d'or; cette ville, qui ressemblait à Çrî même ouvrant les yeux (1) par ses banderoles, ses drapeaux, ses clochettes, et qui poussait comme un rire de joie par le bruit divers des instruments de musique, le hennissement des chevaux, le harrit des éléphants, le son des roues de ses nombreuses voitures, le bruissement de la mer et les cris de guerre épouvantables de ses orgueilleux Rakshasas; cette ville céleste, bâtie par Viçvakarma et pareille à la cité des Dieux, elle se tenait debout sur le front d'une montagne et semblait nager dans le firmament.

Quand il se fut approché de la porte septentrionale, haute comme la cîme du Kêlâsa et qui rasait le ciel, pour ainsi dire; quand il eut considéré la formidable défense établie dans Lankâ, l'océan répandu autour d'elle et que Râvana était son roi, le noble singe roula ces pensées en lui-même :

« Assurément, les singes, qui viendront ici,

(1) La traduction italienne dit : « Espandentesi a guisa della felicità co' suoi lucidi carri... »

n'y peuvent espérer de succès. (Du 19^e au 27^e çloka.)

» Ici, rien n'est possible, ni par le combat, ni par le conseil ! Arrivé devant cette Lankâ inabordable, si hérissée d'obstacles et défendue par la main de Râvana, que fera, tout fort qu'il est, ce Râma, fils du roi Daçaratha ?

» On ne voit pas un moyen de faire agir chez les Rakshasas, ni les flatteries, ni les présents, ni les divisions : on ne voit pas un moyen de livrer même une bataille. En effet, il fut donné seulement à quatre singes magnanimes assez de force pour soutenir la traversée jusqu'ici : 27-28-29.

» Au fils de Bâli, à Nîla, au sage roi des simiens et à moi !

» Mais ce dont j'ai maintenant à m'enquérir, c'est de savoir si la Vidéhaine vit encore ou non. Quand j'aurai vu la fille du roi Djanaka, il sera temps alors de penser aux moyens de la délivrer (1).

» Il m'est impossible d'entrer avec cette forme dans la ville des Rakshasas, défendue par ces fiers Démons, doués tous d'une extrême vigueur. Les Rakshasas possèdent une terrible énergie ; ils sont pleins de force, ils sont remplis d'un grand courage. 30—31—32.

(1) Littéralement : à cela même.

» Il me faut donc user de ruse envers tous dans ma recherche de la Djanakide ; et d'abord le temps opportun de pénétrer dans cette ville, sous une forme invisible ou visible, pour accomplir ma grande affaire, c'est la nuit. »

Hanoûmat, le fils du Vent, roula encore ces nouvelles pensées en lui-même : 33—34.

« Par quel moyen verrai-je la Mithilienne, *auguste* fille du roi Djanaka, sans être vu de Râvana, ce cruel monarque des Rakshasas ? 35.

» Comment éviterai-je l'écueil, où viendraient échouer les affaires du sage Râma ? Comment pourrai-je voir sans témoins et dans un lieu solitaire la fille du roi Djanaka ? 36.

» Confiées aux mains d'un messager sans prudence, les affaires succombent sous les difficultés des lieux et des temps, comme les ténèbres s'évanouissent au lever du soleil. 37.

» Son intelligence ne brille pas dans sa décision même entre ce qui est avantageux ou nuisible : les envoyés gâtent nécessairement les affaires, quand ils mêlent de la présomption à la science (1). 38.

(1) On lit dans la traduction italienne : « La mente eziandio deliberata che sta fra il danno e l'utile, non fa bella mostra di sè, e i messaggieri ignoranti rovinano le imprese. »

» Comment sauver de l'écueil cette affaire ? comment éviter le trouble, *qui obscurcit la pensée* ? Comment faire que ma traversée de la mer ne devienne pas une entreprise avortée ?

» Car, si je tombe sous les yeux des Rakshasas, la cause de Râma est perdue ; ce Râma, qui possède la science de son âme et qui veut porter l'infortune à Râvana ! 39—40.

» Comment puis-je rester ici tout à fait ignoré de ces Démons ! Il m'y serait impossible même de circuler inconnu sous une forme de Rakshasa !

» Ici le vent, je pense, ici le vent lui-même ne pourrait aller incognito ; car il n'est rien, qui puisse échapper à la connaissance de ces indomptables Rakshasas ! 41—42.

» Si je me tiens ici, revêtu de la forme, qui m'est propre, je cours vite à ma perte et l'affaire de mon seigneur échoue. 43.

» Aussi, vais-je me réduire à des proportions minimales dans cette forme elle-même et courir cette nuit à Lankâ pour exécuter les commissions de Râma. 44.

» Quand j'aurai pénétré au milieu des ténèbres dans la ville inabordable de Râvana, je fouillerai ses palais et j'arriverai bientôt à voir la fille du roi Djanaka. » 45.

Aussitôt faites ces réflexions, Hanoûmat de

gagner un bois vers le coucher du soleil et de s'y tenir caché dans l'attente du moment, où il puisse tromper l'œil des Rakshasas. 46.

Ensuite, quand le jour a disparu, le vigoureux fils du Vent, qui doit pénétrer la nuit dans Lankâ, se réduit à la grosseur d'un chat, et, sautant sur le boulevard, il se met à contempler cette ville entière, fondée sur la cîme d'un mont, qui semblait tenir *en elle son épouse*, couchée dans son sein. 47—48.

Cette ville, séjour de la mer et des vents, où murmurait un bruit pareil au bruit de l'océan ; cette ville, fortement défendue par le monarque des Rakshasas, comme Amarâvatî par Indra ; 49.

Cette ville, longue de plusieurs yodjanas, aux grandes rues bien distribuées ; cette ville, embellie de cours et de places, ornée de jardins publics et de bosquets, pleine de Rakshasas en liesse, regorgeante de toutes les choses, où peuvent aspirer les désirs, munie d'instruments et de machines de guerre toujours prêtes au combat, avec des chars et des armées nombreuses. 50—51.

Tel que le ciel brille de ses constellations, elle étincelait de magnifiques palais, hauts comme la cîme du Kêlâsa, blancs comme les nuages d'automne ; palais de corail, de marbre, d'argent, d'or, de perles et de lapis-lazuli, aux védikas de

lapis et de perles, aux portes d'or, au sol pavé de corail, aux étages desservis par des escaliers de pierreries. Elle s'en allait, pour ainsi dire, espionner les *secrets du ciel* par ses hautes maisons, élancées dans les airs ; 52—53—54.

Cette ville, gardée par des héros vigoureux, l'arc en main, armés de lances et de javelots, Rakshasas épouvantables, comme Bhogavati est gardée par les Nâgas ! 55.

Telle qu'une caverne est remplie de serpents, Lankâ, toujours pleine de robustes et terribles Rakshasas, oints d'essences, ruisselants de myrrhe, passant leurs jours dans les festins; Lankâ, séjour des vents et de la lune, comme Amarâvati, la cité d'Indra; Lankâ, ceinte par les flammes de la foudre; Lankâ, cachant sa tête dans les groupes des nuages et des étoiles, couronnait de magnifiques arcades ses issues closes par des huis et des portes blanches. Elle regorgeait en grands disques de bataille, en longues piques de fer, en traits barbelés, en javelots, et résonnait de tous les côtés aux chants des karandavas et des cygnes, aux cris des grues indiennes et des ardées, aux cliquetis des bracelets, au son des instruments de musique, au babil harmonieux des ceintures à clochettes.

Le fils de Mârout, Hanoûmat contemplant dans tous les sens avec les yeux épanouis de

l'admiration la brillante cité de Râvana, cette ville au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer, telle qu'un prodige et semblable enfin à la ville capitale du roi des Immortels. (*Du 56° au 62° çloka.*)

Il était à la fois triste et joyeux dans son désir impatient de voir la Vidéhaine.

Quand il eut observé la superbe cité du monarque des Rakshasas, cette Lankâ, si grande et si riche : « Il n'est pas d'ennemi, pensa le singe en lui-même, qui puisse enlever d'assaut cette ville, défendue, les armes levées à la main, par les forces de Râvana.

» Que Sougrîva, Angada et le quadrumane Soushéna, que Maînda et Dwivida même, que Nîla, Koumouda, le singe Vrishaparvan et l'ours Kétoumâla fassent la conquête de ce pays, *s'ils peuvent* ; j'aurai du moins l'honneur, moi ! d'être venu ici (1) !

» Mais, quand je considère l'héroïque valeur

(1) La traduction italienne dit : « Ben potrebbe da Sugriva ed Angada, dallo scimio Susena, da Dwivida e da Meinda esser distrutta questa terra ; ma il penetrar qua entro non fia *possibile* che a Kumuda, allo scimio Nila, a Vrisaparvan, all' orso Kctumala ed a me *soli*. » Nous lui préférons notre sens ; car elle se met ici en pleine contradiction avec les çlokas 29 et 30. Voyez ci-dessus et comparez au texte les deux traductions.

du Raghouide aux longs bras et celle de Lakshmana, je renais à l'espérance. »

Ensuite, revenu à la confiance, l'intelligent et sage fils du Vent s'élança d'un bond rapide à l'heure où le soir étend ses voiles, et pénétra dans la ville de Lankâ aux grandes rues bien distribuées. (*Du 62° au 68° et dernier çloka.*)

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le neuvième chapitre,
Intitulé :
ENTRÉE DU SINGE HANOUMAT DANS LA VILLE DE
LANKA.

X.

A son entrée dans la capitale du monarque des Rakshasas, cette ville bien assise, regorgeant de richesses, belle ainsi qu'une noble dame ; cette Lankâ, revêtue de pierres fines, parée de ses hôtels à trésors comme de pendeloques et qui repoussait les ténèbres de la nuit par ses grandes maisons resplendissantes, illuminées, flamboyantes, le singe éprouva un sentiment de plaisir (1). 1—2.

Alors, dans les demeures des Rakshasas, les rires, les cris et les causeries, sur lesquels dominait le son des instruments de musique ; alors,

(1) « Lo scimio era tutto irradiato di luce. » (*Traduction italienne.*)

dis-je, tous ces bruits se mêlaient ensemble pour former en quelque sorte la seule voix de Lankâ. 3.

Tel que le ciel brille de ses nuages blancs, telle brillait encore la ville par la blancheur nuageuse de ses maisons admirables, qui se prolongeaient dans les différents corps de bâtiments, qui se prolongeaient dans les cours, qui se dressaient comme des temples de lotus avec des fenêtres d'or, avec des murs, où le diamant se mariait en mosaïque au lapis-lazuli, avec des faîtes, où semblaient rire les drapeaux arborés.

4—5.

Arrivé dans la grande rue, embaumée du parfum, que l'éléphant amoureux distille de ses tempes, il vint cette pensée à l'esprit du singe intelligent, qui promenait ses regards de tous les côtés : 6.

« Je vais inspecter l'une après l'autre toutes les entrées (1) de ces maisons princières, qui ont l'éclat des constellations ou des planètes, et qui montent, pour ainsi dire, jusqu'au ciel. » 7.

Ensuite, le fortuné simien d'examiner ces

(1) *Anoupaçyâmi* : c'est un hypallage du présent au lieu du futur, comme on l'a déjà vu tant de fois. La traduction italienne dit : « Or qui discerno l'ordine di quelle case nobilissime. »

grands, ces admirables hôtels, embellis de maints ornements, et cette vue le réjouit. 8.

Le singe vit différentes guirlandes de palais, beaux comme la cité des Gandharvas, et soutenus sur des colonnes d'or ou d'argent, avec des fenêtres d'or. Là, ils semblaient pavés de gemmes et de lapis-lazuli; ici, de cristal; ou le sol était d'argent varié avec les perles d'une manière admirable.

Il voit çà et là des terrasses, les unes polygones, les autres à sept angles (1).

Son oreille est frappée d'un chant mélodieux, accompagné avec le son des lyres et le battement des mains frappées en cadences; ce sont des femmes, que l'ivresse inspire, comme les Apsaras dans le ciel. Ailleurs, c'est le gazouillement des ceintures, qui s'unit au ramage des noupouras (2).

9—10—11—12.

Le grand singe entendit aussi dans ces nobles maisons la récitation des prières, et les enfants, qui dansaient, battant la mesure avec la main sur les bras, et les entretiens des Rakshasas,

(1) Dans l'insuffisance de nos Dictionnaires, je n'ose dire que j'ai mieux saisi le sens de ces deux mots composés, que le commentateur indien et la traduction italienne: « *Egli vide... molti bei siti terragni, dit-elle, e sette bellissimi infra gli altri.* »

(2) Anneaux, ou, par catachrèse, bracelets des pieds.

qui roulaient tous sur les éloges de Râvana.

Il vit une puissante armée dans la rue royale : elle s'y tenait munie de toutes les sortes d'armes et prête à suivre la volonté de Râvana. Il vit par milliers des Yâthoudas (1) consacrés par l'initiation, portant une peau de gazelle pour vêtement et qui, les cheveux rasés ou rassemblés en djatâ, se faisaient un bonheur de lire à voix basse les Védas. Ceux-ci avaient pour armes *enchantées* un vase de feu, ceux-là tenaient en guise de javelot une poignée d'herbes kouças. 13—14—15—16.

Les uns avaient dans leurs mains des traits barbelés et des maillets de guerre, les autres étaient armés de bâtons seulement.

Il vit des Rakshasas aux longs bras, à l'aspect épouvantable, ceux-ci d'un prodigieux embonpoint, ceux-là d'une maigreur excessive, ou nains, ou sans hanches, ou trop longs, ou bossus. Les uns n'avaient qu'un œil, les autres qu'une oreille; d'autres avaient un ventre et des mamelles pendants, flasques et mobiles; ceux-ci les dents longues et saillantes, ceux-là une cuisse rompue : les uns étaient difformes, les autres multiformes, ceux-là d'une forme élégante, ceux-ci d'une splendeur qui *blessait et piquait les yeux*.

17—18—19.

(1) Synonyme du mot *Rakshasas*.

Certains avaient le cou, la tête, les jambes tordues ; certains manquaient de reins, certains étaient dans l'ivresse (1).

Le grand singe en vit d'autres sur la rue spacieuse du roi dans une tenue décente, le corps oint d'essences, portant des guirlandes de fleurs, vêtus des robes, parés des bijoux les plus riches. Il vit des guerriers par centaines au milieu de la place d'armes : ceux-ci maniaient des lances ou des piques en fer, ceux-là des pattiças ; les uns avaient pour armes l'arc ou l'épée, le pilon ou le çathagnî ; les autres soutenaient dans leurs mains des massues énormes. 20—21—22.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le dixième chapitre,
Intitulé :
RECHERCHES DANS LANKA.

(1) Ce vers est le premier du çloka 21° : on le trouve ici plus avancé d'une place ; l'enchaînement des idées nous a semblé réclamer cette transposition.

XI.

La lune, comme si elle eût prêté son ministère au singe, s'était levée, environnée par les bataillons des étoiles; et, brillante avec plusieurs milliers de rayons, elle fouillait dans les mondes par l'expansion de sa lumière. 1.

Le héros illustre des singes vit monter avec la splendeur de la nacre (1) cet astre, illuminant les régions éthérées dans la nuit, et qui, blanc comme le lait ou comme les fibres du lotus, nageait dans les cieux, tel qu'un cygne dans un lac. 2.

Ce héros vit ensuite la splendide et radiense planète, arrivée entre les deux moitiés de sa

(1) « Vide la luna pari ad una conca marina. » (*Traduction italienne.*)

carrière, verser dans le ciel une abondante expansion de sa lumière et se promener *dans le troupeau des étoiles*, comme un taureau enflammé d'amour au milieu du parc aux génisses.

Il vit l'astre aux rayons froids éteindre en s'élevant les chaleurs, dont le monde avait souffert pendant le jour, enfler même les eaux de la grande mer, éclairer enfin toutes les créatures.

3—4.

Telle que, sur la terre, Lakshmi (1) réside aux cimes du Mandara ; telle que, dans les matins, elle habite sur le calice des lotus ; telle qu'entre les eaux, c'est la mer, qu'elle se plaît d'habiter : telle en ce moment elle resplendissait, placée dans l'astre des nuits. 5.

De même que brille un cygne dans un étang ; de même que brille un lion dans sa caverne ; de même que le héros brille dans un champ de bataille : de même brillait à cette heure la lune dans les plaines du ciel. 6.

Comme un taureau blanc aux cornes aiguës, comme le solide mont Çwéta avec ses hautes cimes *recourbées*, comme un éléphant, duquel on a doré les défenses : ainsi reluisait la lune, qui avait rempli de lumière son croissant. 7.

Il était semblable aux *soirs du Paradis*, cet

(1) La Déesse de la beauté.

heureux soir, qui répandait tant de charmes dans la nuit par le *magnifique* lever de la lune éclatante ; cette nuit, où circulent et les Rakshasas et les animaux carnassiers, mais dans laquelle Râma envoyait *alors* ses pensées vers sa gracieuse épouse. 8.

Tandis que les sons du luth viennent doucement charmer l'oreille, et que les chastes épouses dorment à côté de leurs époux, les monstres, altérés de sang, rôdeurs épouvantables des nuits, cherchent çà et là une proie à ravir. 9.

Le singe intelligent voit dans ses courses les maisons pleines de gens ivres ou somnolents, de trônes, de chars, de chevaux, et remplies même des dépouilles conquises par la main des héros (1). 10.

Ils se rabaissent les uns les autres dans leurs discours, ils jettent à droite et à gauche leurs bras énormes, ils sèment de part et d'autres les propos obscènes et se provoquent mutuellement, comme des gens ivres. 11.

Hanoûmat vit les Rakshasas lutter avec les Rakshasas, jeter leurs corps *indécemment* sur leurs belles, aventurer leurs mains sur les appas

(1) *Heroum fortuná* : « e diffuse eziandio d'eroico splendore, » dit la traduction italienne.

de leurs maîtresses (1), ou même dormir tout au contraire à leur fantaisie. 12.

Au murmure de ses grands éléphants privés et qui, honorés à cause de leurs marques heureuses, erraient, les tempes baignées par une sueur de rut ; au ronflement de ses Rakshasas, on eût dit que cette ville était un lac, où sifflaient des serpents. 13.

Le singe vit encore là maintes sortes d'Yâtoudas, d'une intelligence supérieure, d'une brillante nature, pleins de foi, riches en trésors de pénitence et l'âme recueillie dans la lecture des Védas. 14.

La vue des Rakshasas difformes lui inspira le dégoût ; mais il vit avec plaisir ceux qui étaient doués d'une jolie forme, ceux qui étaient dignes, ceux qui avaient de la conduite et de la décence, ceux que distinguaient plusieurs bonnes qualités et qui n'étaient pas en désaccord avec leur noble origine. 15.

Il vit aussi leurs femmes de penchants bien purs, d'une haute majesté, épouses assorties aux maris, brillantes à l'égal des étoiles et dont le cœur était lié au cœur de leurs époux. 16.

Il vit là de nouvelles mariées, flamboyantes de

(1) L'expression du texte porte en soi plus de crudité : *kântās parisprīçanti*.

beauté et que les oiseaux de leurs parures couvraient comme de fleurs (1) : elles tenaient embrassés leurs époux, telles que des lianes attachées récemment à des troncs de xanthocyme. 17.

Il en vit d'autres assises sur le sol des palais, quelques-unes doucement couchées sur le sein de leurs amants, et d'autres, qui, pénétrées d'amour, inébranlables dans le chemin du devoir, n'aimaient *que* leurs époux. 18.

Le héros voyait *ces femmes* entrer sous des pavillons remplis de magnifiques tapis et semblables à des collines d'or : ce métal se mariait avec le tissu pour en diversifier les teintes et de brillantes couleurs en séparaient les distributions. 19.

Tandis que le prince des singes promenait ainsi tour à tour ses yeux dans chaque maison, il y remarqua des femmes jolies, gracieuses, enivrantes de gaité, suavement parées de fleurs. 20.

Mais il ne vit point Sitâ, issue d'une origine miraculeuse, née dans la famille des rois et de

(1) On sait que les jeunes filles de l'Inde se font des pendeloques et des atours avec ces brillants oiseaux-mouches, qui semblent des fleurs à la vivacité de leurs couleurs. — On lit dans la traduction italienne : « e tutte coperte di fiori dagli augelli *svolazzanti*.

qui le pied ne déviait jamais de sa route ; cette princesse bien née, à la taille svelte comme une liane en fleurs, et qui n'avait pas encore vu couler de nombreuses années depuis le jour de sa naissance ; 21.

Cette femme distinguée, vertueuse plus que les plus vertueuses ; elle, qui marchait dans la voie éternelle ; elle, de qui l'image habitait dans le cœur de son époux et qui, pleine de son amour, appelait Râma de tous ses vœux ; 22.

Elle, qui, si noble, digne de grâces, la poitrine étincelante du plus riche nishka (1), mais le cœur infecté de chagrin, sa pensée, son gosier et ses lèvres obstrués de larmes, ressemblait à une paone dans un bois, ravissante par l'auguste éclat de son cou, mais dépouillée de ses deux ailes ; 23.

Cette *belle Sûdâ*, semblable au cercle de la lune, dont la splendeur a disparu *sous un nuage* ; semblable au bijou d'or, que la poussière a souillé ; semblable au trait d'une flèche, après qu'elle a volé faire sa blessure ; semblable à la colonne de fumée, que le souffle du vent a brisée. 24.

Voyant qu'il n'avait aperçu nulle part l'épouse

(1) Ornement d'or, que les dames indiennes portent au cou et sur la poitrine.

de Râma, le plus grand des victorieux et le souverain des enfants de Manou, il demeura longtemps frappé de tristesse, mais enfin son âme revint à la sérénité. 25.

Il entra dans la ville intérieure du monstre aux dix têtes, ville abondante, lumineuse, ravissante par ses treillis d'or, admirable par ses multitudes étincelantes des plus riches pierreries et qui semblait une mine des gemmes les plus rares. 26.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finis le onzième chapitre,
Intitulé :
DESCRIPTION D'UNE SOIRÉE DANS LANKA.

XII.

Entré, sans être vu, après qu'il eut diminué son corps, dans la ville de Râvana, afin de chercher la Djanakide, que l'on y tenait gardée, le grand héros des singes, Hanoûmat, s'étant concentré dans ses réflexions un instant, roula ces pensées dans son esprit, inspiré de son désir d'être utile au noble rejeton de Raghou : 1— 2.

« La Vidéhaine est-elle libre et va-t-elle partout à son gré ? Ou dans quelle prison est-elle gardée ? A qui sa garde est-elle confiée ? A quels traits puis-je la reconnaître ? 3.

« En effet, je n'ai jamais vu avant ce jour la fille du roi Djanaka : je ne puis la discerner que par ses manières et par la comparaison *de ce que j'en verrai à ce que j'en ai ouï dire.* » 4.

Aussitôt ces réflexions faites, le fils du Vent, Hauoûmat, se mit à chercher Sitâ dans la brillante ville de Râvana. 5.

Le singe alla donc, examinant de tous côtés les maisons, les palais et les jardins magnifiques de tous les princes des Rakshasas. 6.

D'abord le vigoureux quadrumane à la grande vitesse de sauter dans la maison de Prahasta ; ensuite, dans une autre habitation, celle de Mahâpârçwa. 7.

Quand il eut visité le palais, semblable à un nuage, de Koumbhacarna, le grand singe entra dans la délicieuse maison de Vibhîshana. 8.

Puis, le noble simien franchit les seuils, et de Mahaudara, et de Mahâkâya, et de Vidyoudj-djihva. 9.

De-là, ce rapide chef des troupeaux quadrumanes passa dans les demeures, et de Çouka, et de Sârana, et d'Indrajit. 10.

Ensuite le singe, fils du Vent, pénétra dans le palais d'Oulkâdjihva : il inspecta les hôtels de Raçmikrîda et de Soûrpâksha ; il entra chez Dhoûmrâksha, Sampâti, Viroûpâksha, Bhîma, Ghasa et Praghasa ; puis, chez Vakra, Çoukanâsa, Kata et Vikata ; chez le Rakshasa Lomaharsha, chez Danshrâla et Hrasvakarna, chez Matta, Youddhaunmatta, Dhwadjagrîva, Nâdi et

Vidyoudoulka ; chez Agnidjihva, Hastimoukha, le Piçâtcha Karâla et le Rakshasa Çonitâksha.

Ce fut dans cet ordre, que procéda le fils de Mâroûte, Hanoûmat. (*Du 11° au 16° çloka.*)

L'héroïque et grand singe, allant ainsi de l'une à l'autre dans toutes ces riches maisons, de s'ex-tasier à tout moment devant leur opulence infinie. 16.

Après qu'il eut dépassé les palais de tous ces *princes et nobles seigneurs*, le grand singe, aimé de la fortune, s'approcha de la demeure habitée par le monarque des Rakshasas. 17.

Un haut rempart couleur de soleil environnait son château, décoré, *non moins que défendu*, par des fossés, auxquels des masses de nélumbos formaient comme des pendeloques. 18.

Le singe en fit le tour, examinant ce palais aux arcades faites d'or, toutes semées de perles et de pierreries, aux enceintes d'argent, aux colonnes massives d'or. A l'entour, se tenaient des héros infatigables, invincibles, à la grande âme, à la haute taille, habitués à monter des coursiers ou des chars d'or, d'argent ou d'ivoire, tapissés de riches pelleteries, soit de tigres, soit de lions.

19—20—21.

C'était une allée et venue continuelle de chariots divers et bruyants, une récitation incessante

des Védas, une exclamation non interrompue de *vashat* (1) et de *swâhâ* (2). 22.

Ses échos redisaient les roulements des tambours et des tymbales ; ils répétaient sans cesse le son des conques. Les Rakshasas y célébraient à toutes les pléoménies un grand culte fondé à perpétuité. 23.

Profond comme la mer, bruyant comme la nuée d'orage, tel qu'un grand bois est défendu par des lions, tel ce palais était défendu par des Rakshasas épouvantables, multiformes ou difformes, semblables à des montagnes ou pareils à des nuages, les uns armés de lances, de haches et d'épées, les autres maniant des piques et des leviers en fer. 24—25.

Plein d'un grand peuple, comme un lac est rempli de cygnes, resplendissant de plusieurs manières, encombré d'éléphants, de coursiers, de chars, semblable au Paradis et tel que si Viçvakarma eût concentré là dans un seul et même lieu (3) toute la crème la plus fine extraite du monde entier, il jetait de loin sa terreur dans l'âme des Immortels et des Asouras, comme une caverne du Kêlâsa pleine de tigres et de lions.

(1-2) Mots sacramentels, employés au commencement des oblations faites aux Mânes et aux Dieux.

(3) *Aikasthan* : ce mot n'est pas rendu par la traduction italienne.

En voyant le palais de Râvana, le singe, estimé des héros, Hanoûmat émerveillé eut cette pensée : « C'est l'ornement de Lankâ ! » 26-27-28-29.

Il vit sortir de cette demeure un épais bataillon de héros, tenant à la main des tridents et des haches, portant des maillets d'armes et des lances de fer. 30.

Il vit encore là aux portes de ce palais et par milliers des éléphants de noble race, d'une belle tenue, doués de beauté, fiers, bien faits, aux larges défenses, aux longs panaches, et montés par les guerriers habitués à combattre sur le dos des éléphants.

Parés de *mille* ornements d'or, bien dressés, couverts de riches caparaçons, chargés d'or, égalant Aîrâvata en splendeur et semblables au soleil adolescent, avec un cri tel que le tonnerre des nuages, ils détruisaient les armées des ennemis, et les Dieux mêmes n'auraient pu sans peine remporter sur eux une victoire.

Dans la demeure de Râvana, ce monarque des Rakshasas, le noble singe vit tout émerveillé des chevaux marqués de signes heureux, avec la tête du perroquet, avec les ailes du héron, avec les yeux pareils au jasmin d'Arabie. Ils avaient le regard louche et les jambes longues : ils étaient d'une grande légèreté ou d'une vitesse égale à celle de la pensée. Il y en avait de rouges, de

jaunes, de blancs, de noirs, de bais, de verts, de cramoisis et d'un rouge-pâle, ou d'un pelage tacheté comme la peau de l'antilope aux pieds blancs. Les pays d'Aratta, de Vâlhi et de Kam-boge les ont vu naître.

Il contempla ce palais sublime, hérissé par les hampes des étendards, troublé par le cri des paons et semblable au mont appelé Mandara ; ce palais rempli de pierreries sans nombre, couvert par une masse de trésors, plein de héros, qui savaient conduire une entreprise à fin, riche de grandes pierreries en toutes les sortes, de vases et de sièges magnifiques, tel enfin que le palais de Çiva, le seigneur de tous les êtres ; (Du 31^e au 40^e çloka.)

Cette demeure peuplée en tous lieux de quadrupèdes et de volatiles variés, admirables à voir, des plus nobles espèces et par nombreux milliers ; 40.

Ce palais, éclairé d'une lumière incessante par l'éclat des pierreries les plus fines et la splendeur même de Râvana, comme le soleil brille de ses rayons, et desservi, suivant les règles de l'ótiquette, par de nobles dames et *par les femmes* du plus haut rang ; ce palais, tout stillant de rhum et de liqueurs spiritueuses ; ce palais, regorgeant de vases en pierreries ; 41—42.

Spacieux, ravissant, tel que le château de Kouvéra, et meublé de lits magnifiques, où s'étalaient aux yeux des tapis du plus haut prix ; 43.

Orné de blanches guirlandes, surmonté par des centaines de belvédères (1), son atmosphère embaumée d'un parfum d'aloës, ce palais, semblable à la ville même des Gandharvas, résonnait au bruit des tymbales et des mains, qui frappaient la mesure en cadencé, au cliquetis des nouppouras, au son des ceintures à clochettes.

44—45.

Vêtus en habits de femme avec des manières de femme, on y voyait courir çà et là des animaux charmants, le corps et le sein radieux. 46.

Le prince des singes vit partout, et des sièges, et des vases faits d'or, et des atours étincellants. 47.

De nobles dames erraient dans ce palais et lui faisaient de leur beauté une parure, comme les gracieux essaims des nymphes Kinnarîs embellissent par centaines les sommets du Kêlâsa. 48.

Hauoûmat enfin pénétra dans ce palais, dont les cours pouvaient contenir des armées ; cette

(1) Koûtâgâra, avec un τ cérébral ; littéralement : maison bâtie sur la cime d'une autre.

grande maison, ornée de femmes, la perle du sexe, et comblée de gens formés à la soumission. 49.

Ici, dans le Soun'arakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le douzième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT ADMIRE LE PALAIS DE RAVANA.

XIII.

Ensuite, il entendit un son de tambours, de conques, d'instruments à cordes, mêlé au son des instruments de musique à vent ; concert, pareil au bruit des nuages, où gronde le tonnerre. 1.

Il s'avança vers ce lieu, d'où partaient les accords, et vit le char nommé Poushpaka, resplendissant comme l'or. 2.

Il avait un demi-yodjana de long ; sa largeur s'étendait égale à sa longueur (1) : il était soutenu sur des colonnes d'or avec des portes d'or et de pierres fines. 3.

Brillant, couvert de perles en multitude et planté d'arbres, où l'on cueillait du fruit au gré

(1) L'yodjana fait cinq milles anglais, de 1609 mètres chacun : le char avait donc quatre kilomètres 22 mètres 12 de long sur autant de large.

de tous les désirs, on y trouvait du plaisir en toutes les saisons, et sa douce atmosphère se balançait entre l'excès du chaud et du froid. 4.

A la vue de ce grand char Poushpaka, aux arcades incrustées de corail, le noble singe monta dans cette voiture céleste et douée même d'un mouvement spontané. 5.

Le fils du Vent, Hanoûmat, vit au milieu d'elle un palais magnifique, long et large, tout à fait spacieux, embelli par beaucoup de bâtiments et couvert dans son pourtour de fenêtres en or, avec des portes, les unes d'or, les autres de lapis-lazuli : la présence du monarque ou de l'Indra même des Rakshasas en assurait la défense.

Là, soufflait une senteur exquise, enivrante, céleste, exhalée des breuvages, des onguents de toilette et des bouquets de fleurs. La suave odeur montait, et, parente, elle disait çà et là au singe magnanime, son parent, comme si elle était Mâroute lui-même, revêtu d'une forme (1) :
« Approche ! approche-toi ! » 6—7—8—9.

Hanoûmat s'avance donc : il admire cette

(1) La traduction italienne dit : « Spirava colà una divina fragranza, ... come foss' ivi Mâruta (il Vento) corporeato. E quell' alito fragrante andava ripetendo qua e là al fortissimo scimio : Vieni, t'appressa ; come farebbe un am'co levandosi incontro ad un amico. »

grande et resplendissante habitation, aussi chère au cœur de Râvana qu'une noble femme adorée; ce palais rayonnant de ses treillis d'or, au sol pavé de cristal, aux murs couverts de lambris d'ivoire, aux étages duquel on montait par des escaliers de pierreries. 10—11.

Des pilastres ornés de pierres fines, des colonnes massives d'argent, d'or, de corail, de gemmes et de perles décoraient ce palais de tous les côtés. 12.

Çà et là, il se parait de colonnes droites, polies, d'une prodigieuse élévation, et se pavoi-sait de grands étendards, dont la hauteur infinie allait toucher, pour ainsi dire, jusqu'au ciel. 13.

Il était couvert d'un immense tapis, au sein duquel étaient brodées les *différentes* configurations (1) de la terre : on eût dit la terre elle-même étendue avec ses guirlandes de villes (2) et de royaumes. 14.

Des oiseaux égayaient de leur joie cette demeure accoutumée du monarque des Rakshasas. Elle était parfumée d'une céleste odeur, meublée de somptueux lits et brillante d'une vive splendeur, comme la vache Kalmâshî (3). L'air en

(1-2) Littéralement : *signes* et *maisons*.

(3) Vache de l'anachorète Djamadagni et semblable à celle de l'hermite Sabala. Voyez t. I, ch. 53, 54 et 55.

était bistré par la fumée de l'aloès ; *ses autels* renouvelés sans cesse par des oblations de fleurs, et *ses bassins* d'une blancheur sans tache par des files de cygnes. 15—16.

Enivrant l'oreille de mélodie, allumant la joie dans l'âme, étouffant la tristesse au fond du cœur, palais céleste et comme la source même de la félicité, il rassasiait les sens d'un plaisir égal, en offrant à chaque instant les sensations les plus charmantes à leurs cinq appétences.

Continuellement habité par le monarque des Rakshasas, il s'irradiait en quelque sorte de tous les côtés par la majesté de Râvana, l'éclat des ornements et sa richesse incomparable.

17—18—19.

« N'est-ce point ici le Swarga ? Ne serait-ce point ici le monde des Dieux ? ou le séjour de la perfection suprême ? » pensait Hanoumat, observant mainte et mainte fois ce palais. 20.

Il vit là des lampes d'or, qui semblaient méditer, pensives comme des joueurs vaincus au jeu par des joueurs plus habiles. 21.

Il vit là des femmes d'une éclatante splendeur, assises par milliers sur des tapis dans une *grande* variété de costumes avec des bouquets et des robes de toutes les couleurs. 22.

Tombé sous l'empire du sommeil et de l'ivresse, quand la nuit fut arrivée au milieu de sa

carrière, ce troupeau de femmes, renouçant au plaisir de ses jeux, s'endormit alors en mille attitudes. 23.

En ce moment, dans le sommeil des oiseaux, dans le silence des robes et des parures, la salle parut comme une forêt de lotus, où se taisent les abeilles et les cygnes. 24.

Le Mâroutide vit ces femmes les yeux fermés, les dents recouvertes, le visage exhalant une senteur de lotus ; et, s'imaginant voir des nélumbos endormis à l'heure où la nuit se retire, *il dit*, admirant ces ravissantes figures, semblables à des nymphæas : 25—26.

« Sans doute, le désir amène autour des lotus de ces visages les abeilles éprises d'amour en tel nombre, qu'on les voit aller et venir sur les nymphæas des étangs ! » 27.

Ce fut la pensée, qu'inspira leur vue à ce grand et fortuné singe : car la ressemblance des qualités lui fit prendre ces dames pour des fleurs de lotus. 28.

Tout resplendissant de ces femmes, le palais de Râvana étincelait tel, qu'on voit dans l'automne un ciel pur tout scintillant d'étoiles. 29.

Environné de ses épouses, le monarque des Rakshasas brillait comme l'astre des nuits, roi charmant des constellations, reluit, embelli par la cour de ses étoiles. 30.

Alors cette pensée vint à l'esprit du singe :
« Voilà sans doute les étoiles, qu'on voit tomber
de temps en temps, rejetées du ciel, et qui sont
venues toutes se rassembler ici ! » 31.

En effet, ces femmes rayonnaient là manifestement de la même couleur, du même éclat, de la même sérénité, que les grandes étoiles à la splendeur éclatante. 32.

Les unes gisaient brisées de lassitude et d'ivresse, la pensée éteinte par le sommeil, la tête renversée, les robes et les parures çà et là répandues, le tilaka (1) effacé. Le nouppoura des autres est sorti du pied. Quelques-unes de ces nobles dames ont leurs fils de perles égarés à leurs côtés. 33—34.

Celles-ci dorment vêtues de leurs habits, celles-là ont quitté leurs vêtements : il en est de qui les rubans et les ceintures sont déchirées ou tordues, comme à de jeunes cavales, qui se roulent dans la poussière. 35.

A côté des unes, qui portent des colliers intacts, les autres ont des guirlandes broyées et rompues : telles, dans une grande forêt, des lianes fleuries, que foule aux pieds un roi des éléphants.

- (1) Petit cercle sur le front. (*Amara-kosha.*) Macula in fronte, unguento aut terrâ coloratâ facta. (*Dict. de Bopp.*)

Celles-ci faisaient briller, comme de blancs cygnes, leurs nombreux fils de perles, bien placés au milieu du sein et qui semblaient un faisceau des rayons de la lune. 36—37.

Les colliers en lapis-lazuli de celles-là figuraient aux yeux des kâdambas aux ailes bleues. On eût dit, à leurs chaînes d'or, que d'autres portaient à leurs cous des tchakravâkas. 38.

Sur les membres potelés de quelques-unes, les séries étincelantes des parures, se rapprochant par les extrémités, y formaient comme de nouvelles parures (1). 39.

Agités par le souffle de leurs bouches, les bords supérieurs de leurs fines tuniques allaient et venaient, secoués sur leurs visages. 40.

Les colliers et les bracelets de certaines femmes se balançaient lentement d'une faible oscillation à la douce haleine du vent. 41.

Ici, l'une d'elles s'est endormie, tenant son miroir, où brille son *charmant* visage : on dirait un lotus, attaché aux flancs d'un rat-d'eau et qui s'en va, répétant son image, dans une vaste rivière. 42.

Là, dort une favorite aux yeux noirs, une lyre

(1) « Sopra le tenere membra d'alcune stanno dinanzi a modo d'addobbi splendide file d'ornamenti. » (*Trad. ital.*)

engagée sous l'aisselle, comme une tendre mère tient son jeune enfant (1). 43.

Une autre, jolie en toute sa personne, enveloppe de ses bras un pataha (2) : telle une amante embrasse un amant, qu'elle revoit après une longue absence. 44.

D'autres femmes à la taille menue, s'abandonnant au sommeil, qui chasse l'ivresse, et bercées par des songes (3), dorment çà et là en différentes attitudes. 45.

Celles-ci à la taille de liane, aux yeux de lotus, aux seins pareils au fruit du priyangou, dorment, tenant leurs tambourins embrassés. 56.

Le sommeil a surpris de nobles dames, la paume des mains étendues sur leurs âlingyas (4); d'autres sont couchées, vaincues par l'ivresse, en des lits de bambou, leurs tymbales posées entre les bras et les flancs. Kriçaudarî, allanguie par la satiété des liqueurs, s'est endormie serrant le panava (5) d'un luth avec ses bras. 47—48.

(1) On lit dans la traduction italienne : « Un' altra donna... dormente colà col liuto sotto le ascella pareva una fanciulla innamorata. »

(2) Grande tymbale.

(3) « Altre donne,... prese dal sonno e abbandonate per soverchio di voluttà dormono in vari atteggiamenti. »
(Traduction italienne.)

(4) Espèce de tambours.

(5) Le panava est la partie inférieure du luth, où les

Celle-ci tient une trompette embrassée, celle-là un gomoukha (1), comme une femme de haut rang qui s'endort, tenant son jeune fils entre ses deux bras. 49.

Ailleurs, sommeillait une noble dame, pressant une aiguière sur le sein : on eût pensé voir s'enrouler autour du vase une guirlande, où le printemps a semé des fleurs. 50.

A côté, repose une autre femme aux yeux tels que les pétales du lotus, et qui serre, délirante d'amour, un âdampara (2) dans le doux nœud de ses bras. 51.

Plus loin, vaincues par la puissance du sommeil et les mains posées mutuellement au milieu de leurs seins, voici des femmes, qui dorment, un bras passé l'une sous l'autre (3). 52.

Celles-là aux hanches ravissantes, aux yeux beaux comme les pétales du lotus, aux visages brillants à l'égal de la lune, quand elle est dans son plein ; celles-là sommeillent dans le trouble

cordes sont attachées. La traduction italienne ponctue ce passage d'une autre manière et dit : « Krisodarî con un timpano tra le braccia e il fianco e stringendo un tamburino dorme vinta dall' ebbrezza. »

(1) Instrument de musique.

(2) Espèce de trompette.

(3) Valeur de la préposition, qui est entrée dans la composition du verbe, *oupagrihya*, avec un *a* voyelle.

de l'ivresse et tiennent un luth embrassé. 53.

Là, sur des panavas, des tambours, des cymbales, des sièges, des lits magnifiques et de riches tapis, des femmes dorment fatiguées, celles-ci des jeux, celles-là du chant, les autres, de la danse.

54—55.

Ici, un bras mis sous la tête et posé sur de fins tissus, sommeillent d'autres femmes, parées de bracelets d'or ou de coquillages. 56.

Celle-ci dort sur l'estomac d'un autre, celle-là sur un sein de la première : elles ont comme oreillers les cuisses, les flancs, les haunches et le dos les unes des autres. 57.

Là, soumises au pouvoir de l'amour et de l'ivresse, sommeillent des femmes, les corps mariés dans un mutuel embrassement et les bras unis de manière à ce que tous ne forment qu'une seule *chatne*. 58.

Ces belles à la taille svelte, s'enivrant de volupté à toucher les membres les unes des autres (1), semblaient, par le tissu de leurs bras entrelacés, une guirlande tressée de femmes; guirlande aussi brillante qu'au mois de Mâdhava, caressé par le souffle du vent, un bouquet de lianes en fleurs tressées dans un feston, autour duquel voltigent des abeilles enivrées. 59—60.

(1). « Quelle graziose. » (*Traduction italienne.*)

Cette forêt de femmes, dont Râvana était le maître *fortuné*, semblait comme une forêt naturelle, qui porte à son front une montagne de fleurs, où les guirlandes s'entrelacent les unes avec les autres. 61.

Le sommeil, dont elles subissaient l'empire, donnait à ces femmes, saturées d'ivresse, l'aspect même des lotus endormis. 62.

Le souffle des respirations faisait palpiter doucement sur le corps de ces dames leurs bouquets et leurs habits variés, comme si un faible vent les agitait. 63.

On regarde bien longtemps (1) et l'on ne peut encore bien nettement (2) distinguer de leurs parures ces femmes aux guirlandes de lotus. 64.

Ces dames étaient les filles des hommes, des Nâgas, des Asouras, des Daïtyas, des Gandharvas et des Rakshasas : telle se composait la cour de Râvana. 65.

Ainsi que resplendit le ciel par le troupeau des étoiles, ainsi brillait ce chariot *divin* par les visages, semblables à l'astre des nuits, et les pendeloques étincelantes, qui se jouaient à l'oreille de ces femmes. 66.

La terre scintillait jonchée des noûpouras tombés du pied, des bracelets éclatants et des fils

(1—2) *Soutchirâina souvyaktan.*

de perles échappés à ces belles aux yeux d'antilope.

Il n'y avait aucune de ces nobles dames, qui ne fût douée à la fois de splendeur et de beauté (1); aucune, qui eût un autre amour *que celui de Ravana*; aucune, qui préférât un autre à lui; aucune, qui fût éclipsée par la fille du roi Djana-
naka! 67—68.

Il n'y avait pas une de ses épouses, qui fût sans naissance, ou dénuée de beauté, ou maladroite, ou impropre à son ministère : il n'y en avait pas une, qui fût d'une âme vile, qui eût un autre amour ou qui fût pour lui sans amour.

« Si l'épouse légitime du Raghouide, pensa le seigneur des singes, ressemble à ces femmes du monarque des Rakshasas, elle est richement douée! » Telle fut alors sa pensée. 69—70.

Mais ensuite, d'un air soucieux, il roula cette autre idée en lui-même : « On ne peut douter que Sitâ ne l'emporte sur elles toutes par ses qualités; car c'est pour l'amour d'elle, que le magnanime souverain de Lankâ s'est porté à commettre un acte si coupable! » 71.

Ici finit le treizième chapitre,

Intitulé :

HANOUMAT VOIT LE GYNOCÉE DE RAVANA.

(1) « Nou v' avea colà donna presa da Ravana che non primeggiasse per bellezza e per valore. » (*Trad. italienne.*)

XIV.

Tandis qu'il parcourait tout des yeux, Hanoûmat vit un siège éminent de cristal, orné de pierreries et semblable au trône des Immortels.

Couvert de fines toisons, revêtu des plus riches tapis, les gemmes en nombre infini décoraient ce siège dans sa partie la plus apparente.

1—2.

Il vit, tel que l'astre des nuits, monarque des étoiles, un parasol blanc, orné de tous les côtés par les plus belles guirlandes suspendues à des rubans. 3.

Là, semblable à un nuage et revêtu d'une longue robe en argent, avec des bracelets d'or bruni, ses yeux rouges, ses vastes bras, tous ses membres oints d'un santal rouge à l'exquise

odeur, tel enfin que la nuée, grosse de foudres, qui rougit le ciel au crépuscule du soir et du matin ; là, couvert de superbes joyaux, plein d'orgueil, capable de revêtir à son gré toutes les formes et pareil au Mandara endormi avec ses riches forêts d'arbres et d'arbustes ; là, *dis-je*, éventé par de nobles dames, le chasse-mouche et l'éventail en main, orné des plus belles parures, embaumé de parfums divers et dans les vapeurs du plus suave encens, mais se reposant alors des liqueurs bues et des jeux prolongés dans la nuit, apparut aux yeux du grand singe ce héros, l'amour des filles nées des Naïrritas et la joie des jeunes Rakshasis, ce monarque souverain des Rakshasas, endormi sur un lit éclatant de lumière. (*Du 4^e au 10^e çloka.*)

Environné de tous les côtés par un millier de femmes bien parées, qui savaient tenir un langage convenable et mêler à propos les chants aux discours, habiles qu'elles étaient dans l'art de converser et n'ignorant pas les règles du temps et du lieu, Râvana, l'Indra à la grande puissance des Rakshasas, avait cessé dans le sommeil de savourer la volupté et ronflait d'un bruit semblable aux sifflements d'un serpent, quand le noble quadrumane s'approcha de lui rapidement avec la plus vive émotion, mais sans crainte.

Le trône élevé du monarque endormi ressemblait au mont Prasravana, sur lequel est couché un éléphant aux tempes embaumées par la sueur de rut (1). 13.

Le grand singe monta les marches du trône, il s'avança au milieu du védika et se mit à contempler ce tigre endormi des Rakshasas. 14.

Il vit les bras de ce magnanime roi jetés de côté et d'autre, comme les drapeaux d'Indra ; *ces bras*, ornés de leurs bracelets en or et sur lesquels Airâvata laissa la pointe de ses défenses imprimée en de profondes cicatrices. Il vit ses grasses épaules, sillonnées par le tonnerre et labourées par toutes les sortes d'armes. 15—16.

A ces épaules élevées, unies, épaisses, compactes, se rattachaient, aussi grands que des serpents, vingt bras d'une immense vigueur, oints avec art d'un santal précieux, frais, bien odorant et rouge comme le sang du lièvre. A chacun de ces bras du monarque aux longs bras étendus sur l'éclatante et vaste couche, tels que des reptiles à cinq têtes, on eût pensé voir le corps entier du roi des serpents.

Il admira ses pendeloques et ses girandoles,

(1) *Suave olenti elephante* ; GANDHARASTINI, « un noble éléphant, » dit la traduction italienne.

qui tenaient enchassés dans l'or aux bouts des oreilles le lapis-lazuli et le diamant.

Le singe alors vit les épouses du monarque des Rakshasas. Ces femmes versés dans la musique et la danse, parées des plus riches colliers, ornées d'atours et de guirlandes inflétrissables, avec des visages resplendissants comme la face de la lune, étaient couchées auprès de lui et portées, celles-là sur le sein, celles-ci dans les bras de ce roi, voué à l'amour de ses femmes.

Il en vit d'autres couvertes des parures les plus magnifiques. (*Du 17° au 23° çloka.*)

Telles de ces femmes étaient noires, telles avaient le teint azuré, telles étaient blanches, avec un maintien décent ; telles autres, placées à côté de lui, avaient les membres couleurs d'or.

Les haleines de leurs bouches, naturellement douces et parfumées, caressaient en ce moment Râvana, embaumant son odorat avec les senteurs du rhum et des liqueurs distillées. 23—24.

Quelques-unes de ces femmes, *eroyant donner leurs baisers à la bouche de Râvana*, baisaient mainte et mainte fois la bouche de leurs rivales, dont le visage touchait le visage du monarque.

Ces royales épouses, de qui la volupté retenait l'âme toute absorbée en Râvana, le couvraient tout entier de leurs bras, qui le serraient d'une étreinte passionnée. 25--26.

Le monarque aux bras longs resplendissait au milieu d'elles, comme un *puissant* taureau dans un troupeau nombreux des plus belles génisses.

L'Indra même des Rakshasas brillait, environné par elles, comme un éléphant brille dans la grande forêt au milieu des éléphantés répandues autour de lui. 27—28.

Le singe vit couchée dans un lit éclatant, disposé auprès du monarque, une femme charmante, douée admirablement de beauté. 29.

Reine du gynécée, cette blonde favorite, semblable à la nuance de l'or, était là étendue sur un divan superbe : Mandaudarî était son nom. 30.

Hanoûmat la vit, telle que l'éclair flamboyant au sein du sombre nuage, illuminer ce riche palais avec sa beauté et ses parures d'or bruni, enchâssant des pierreries et des perles. Quand le Mâroutide aux longs bras l'eut considérée un moment, sa jeunesse et sa beauté si parfaites lui firent naître cette pensée : « Ce ne peut être que Sitâ ! » Il en fut d'abord saisi d'une grande joie et s'applaudit, émerveillé. 31—32—33.

Ensuite, le fils du Vent écarte cette conjecture et son esprit sage, embrassant une autre opinion, s'arrête à cette idée sur la princesse du Vidéha :

« Cette dame, pensa-t-il, ne doit, séparée qu'elle est de Râma, ni dormir, ni manger, ni se

parer, ni goûter à quelque breuvage. 34—35.

» Elle ne doit pas se tenir à côté d'un autre homme, fût-ce Indra, le roi des Immortels ! En effet, parmi les Dieux mêmes, il n'existe personne, qui soit égal à Râma. 36.

» Comment Sîtâ, cette femme de haute condition, elle, qui sait le devoir et qui en suit le chemin, se tiendrait-elle ainsi, le cœur plein d'amour, à côté de Râvana ! » 37.

Il dit ; et le prudent fils de Mârouté, promenant sur elle un nouveau regard, observa tels et tels gestes, d'où il conclut que ce n'était point Sîtâ.

« C'est une autre ! » pensa-t-il ; et, dans son désir impatient de voir la Mithilienne, il se remit à la chercher dans la salle des rafraîchissements. 38—39.

Le noble singe vit dans le palais du magnanime roi des Rakshasas une buvette riche en toutes ces liqueurs, qui peuvent charmer tous les goûts. 40.

Il vit, disposées là partout dans la salle à manger (1), des viandes de gazelles, de buffles et de sangliers. 41.

Le tigre des singes y vit des paons et des coqs à moitié mangés, dont les restes s'épalaient en de grands plats d'or ; 42.

(1) Littéralement : *salle à boire*.

Des varâhabadhris (1) bien préparés avec un assaisonnement de sel blanc et de caillé, différentes choses, les unes à boire, les autres à lécher, et des fruits variés. 43.

Il vit là diverses pâtisseries, des vins extraits du raisin, des liqueurs distillées, celles-ci du sucre, celles-là des fruits, les autres des fleurs.

La terre brillait çà et là jonchée d'aliments divers, de guirlandes variées, de poudres et de parfums, mêlés à des viandes nombreuses, apprêtées à leur point, auxquelles l'art avait donné ses formes et composé avec le sucre brut un condiment de sel et d'acide. 44—45—46.

Des vases, faits d'argent, d'or et de pierreries, s'étaient, remplis de spiritueux, aux yeux du grand singe. 47.

Le noble quadrumane voyait les boîtes d'or à contenir le bétel (2), les urnes de crystal et même les aiguères d'or toutes pleines, dispersées *confusément* alors dans la salle à manger. Il observait des bouteilles, ici à moitié vides, là entièrement bues, d'autres encore où l'on n'avait pas même touché ; ailleurs, des mets divers ; en tous lieux, des breuvages ; 48—49—50.

D'un côté, des fruits à moitié mangés ; d'un

(1) Espèce de sanglier, dit, sans la caractériser, le commentateur cité par M. Gorresio.

(2) « Coppe d'oro. » (Traduction italienne.)

autre côté, des fruits, dont il ne restait rien (1) : ici, des cruches cassées ; là, des aiguères aux ondes troublées. 51.

D'une autre part, il vit des fruits divers, joints à des bouquets d'une senteur exquise froissés et rejetés ; plus loin, différentes guirlandes çà et là disséminées.

Partout, dans le char Poushpaka, soufflait un vent parfumé de santal céleste, de rhum et de la plus suave essence.

Le singe à la grande vigueur souilla ainsi tout le palais de Râvana, sans rien omettre, et n'y vit point la Djanakide.

Ensuite, la crainte d'avoir manqué au devoir lui inspira cette pensée. 52—53—54—55.

« Sans doute, cette vue, que j'ai promeuée dans leur sommeil sur les épouses d'autrui au milieu de son gynécée, est une infraction énorme au devoir. 56.

» En effet, il n'entre pas dans les choses permises à mes yeux de voir les épouses d'un autre, et j'ai parcouru ici de mes regards tout ce gynécée d'autrui. » 57.

Puis, il naquit encore cette réflexion dans l'esprit du magnanime, lui, de qui la pensée avait pour unique fin sa commission et de qui

(1) *Phaldni tchârdhaçaishâni kwatchinni:çaishitâni.*

le regard n'avait pas vu là autre chose que le but de son affaire : 58.

« J'ai considéré à mon aise dans toute son extension le gynœcée de Râvana, et mon âme n'en a conçu rien d'impur. 59.

• En effet, la cause, d'où procèdent les mouvements de tous les organes des sens, est dans les dispositions bonnes ou mauvaises de l'âme ; et la mienne est bien disposée. 60.

» D'ailleurs, il m'était impossible de chercher la Vidéhaine autre part : où trouver les femmes que l'on cherche, si ce n'est toujours parmi les femmes? 61.

» Selon qu'il est né de telle ou telle espèce, on cherche un animal parmi les animaux, ses pareils : ainsi, l'on ne cherche pas entre les gazelles une femme, que l'on a perdue. 62.

» C'est pourquoi j'ai scruté de mes yeux tout à l'heure avec une âme pure tout le gynœcée de Râvana ; mais je n'y ai pas vu la Djanakide. 63.

» J'y ai vu des filles, de qui les pères sont les Dieux ou les Gandharvas ; j'y ai vu des filles nées des Nâgas mêmes ; j'y ai vu des filles d'Yakshas et de Rakshasas ; mais je n'y ai pas vu la Djanakide. » 64.

Ensuite, brûlant de voir Sîtâ, le Mâroutide *Hanoûmat* de continuer ses recherches au milieu du palais dans les maisons ou berceaux de

lianes, dans les salles de tableaux, dans les chambres de nuit ; mais il ne vit pas encore la cette femme au charmant visage. 65.

Alors, ne découvrant pas l'épouse du héros né de Raghou : « Sans doute, elle est morte, pensa le grand singe ; voilà pourquoi mes yeux, qui la cherchent, n'ont pas vu Sitâ ! 66.

» Pour sûr, il aura tué, ce monarque des Rakshasas aux actes si féroces, il aura tué cette femme de bien, fidèle à suivre son noble chemin et dévouée à la conservation de sa vertu ! 67.

» Ou peut-être, dès qu'elle aura vu ces *autres* femmes du roi des Rakshasas, hideuses, sombres, difformes, la bouche grande, les membres *disproportionément* alongés et l'aspect horrible, peut-être sera-t-elle morte de terreur, la fille du roi Djanaka ! 68.

» Certes ! n'ayant pu voir Sitâ, n'ayant pu toucher au but de mon courage, après un temps si long écoulé sans fruit avec mes compagnons, je ne dois pas espérer de salut près de Sougrîva ; car ce quadrumane est plein de force et toujours armé d'un châtement sévère ! » 69.

Ici finit le quatorzième chapitre,

Intitulé :

VUE D'UNE SALLE A MANGER APRES UN SOUPER
DANS LE GYNOCÉE DE RAVANA.

XV.

« J'ai vu tout le gynécée, j'ai vu les femmes de Râvana, se disait encore *Hanoûmat*, et je n'ai pas vu la vertueuse *Stât* : c'est donc en vain que j'ai subi cette fatigue ! 1.

» Que me diront tous les robustes singes à mon retour chez eux ? « Arrivé là, héros, qu'as-tu fait ? » vont-ils me dire à l'envi. 2.

» Qu'ai-je à répondre, moi ! puisque je n'ai pas vu la fille du roi *Djanaka* ? Que dira le vieux *Djâmbavat* ? Que dira le brave *Angada* ? 3.

» C'est inutilement que j'ai traversé l'Océan ! inutilement, que j'ai atteint la rive ultérieure de la mer ! Il vout sans doute une seconde fois embrasser le jeûne afin d'y trouver la mort : tel est en effet le *seul* résultat de mon voyage. 4.

» Mais la confiance en soi-même est la racine du succès ; la confiance en soi-même est un don précieux ; car, dans toutes les affaires, elle va constamment d'une chose à l'autre, *sans jamais abandonner son dessein*. 5.

» C'est par elle, que la vie de l'homme, fût-il né dans les dernières conditions, ne manque point à rapporter du fruit : aussi, vais-je, armé de confiance (1), déployer ici un suprême effort ! 6.

» Je vais donc chercher de nouveau là, où je n'ai pas encore étendu mes recherches. »

Cette réflexion faite, Hanoûmat, le fils du Vent, se remet à visiter, montant, descendant, s'arrêtant ici, marchant là, toutes les différentes salles consacrées à boire, les maisons où l'on garde les fleurs, les salles diverses de tableaux, les maisons d'amusements, les places publiques, les chars et les bocages plantés devant les maisons. 7—8—9.

Le quadrumane à la marche légère, tel qu'un autre Mârouté, le singe, réduit à la taille de quatre pouces, rôdait ainsi partout, ouvrant les

(1) *Nirvaidakaram* ; il est probable que c'est une faute de typographie, non portée dans l'Erratum de l'éditeur. Nous lisons, au nominatif, *nirvaidakara*. Au reste, la traduction italienne n'a pas rendu ce mot *karam* ; elle dit simplement : « Io farò uno sforzo supremo di costanza. »

portes, secouant les vantaux, entrant ici, sortant de-là, d'un côté montant, d'un autre descendant un escalier. 10—11.

Il n'y a pas un endroit, où n'aille Hanoûmat ; il n'existe rien dans le gynécée de Râvana, où il ne porte ses pas. 12.

Il visita entièrement les places publiques, l'intervalle entre les bâtiments, les védikas, les retraites sous les tchaïtyas, les grottes et les étangs de lotus. 13.

Hanoûmat y vit des Rakshasis de figures diverses, celles-ci bien faites et celles-là difformes ; mais il ne vit point la fille du roi Djanaka. 14.

Hanoûmat y vit les plus charmantes femmes des Vidyadhâras, toutes d'une beauté incomparable dans le monde ; mais il ne vit point la fille du roi Djanaka. 15.

Hanoûmat y vit les filles des Immortels, que le monarque des Rakshasas avait enlevées de force et violées ; mais il ne vit point la bru du roi Daçaratha. 16.

Alors, voyant de nobles dames, qui n'étaient pas elle, et ne voyant pas Sîtâ, le fils du Vent, Hanoûmat aux longs bras s'affaissa dans le chagrin. 17.

Il descendit enfin du char, et pensa dans son esprit affligé : « Il est évidemment impossible que je reste ici dans le palais du Rakshasa ; 18.

» Car ce Râvana est un roi cruel ! »

A la suite de cette pensée, le singe intelligent se promena tout chagrin et se plongea de nouveau dans ses réflexions. 19.

Puis, quand il eut fouillé avec ardeur tout Lankâ, le fils du Vent s'accroupit dessus un rempart dans cette heure, où il ne reste plus à la nuit que la moitié de sa carrière. 20.

Sans espérance, il cherchait différents expédients à travers son esprit à bout de ressources, et ce brave, qui avait franchi la mer, il était noyé dans un océan de pensées. 21.

Le grand singe d'une âme désolée, accroupi sur le rempart, se lamentait dans sa vive douleur, ne voyant pas Sîtâ la Djanakide. 22.

« Celle, pour qui l'on expédia tous les singes de tous les côtés à tous les points du ciel, *pensait-il*; celle, pour qui nous avons traversé nous-mêmes cet *humide* séjour des requins, la mer incomparable, je ne la vois pas, cette Vidéhaine Sîtâ, l'épouse bien-aimée de Râma ; elle, de qui les yeux ressemblent aux pétales du lotus ; elle, qui sait le devoir et de qui les regards ne cherchent pas autre chose ! 23—24.

» Il n'y a sur la terre, ni montagnes, ni fleuves, ni forêts, dans lesquelles je ne sois allé, cherchant cette noble dame avec ardeur. 25.

» Sîtâ est ici dans la demeure de Râvana, sui-

vant ce que *nous* a dit Sampâti, le roi des vautours ; et cependant je n'y vois pas cette Mithilienne. 26.

» Elle aura glissé, je pense, du sein de Râvana et sera tombée au milieu de la terre, quand ce Rakshasa fuyait d'un vol rapide, emportant sa proie. 27.

» Ou peut-être, à l'aspect de Râvana, cette noble dame, enlevée par le chemin fréquenté des Siddhas, a-t-elle senti, je le crains, tout son cœur se briser ! 28.

» L'étreinte des bras du monstre et la fougue de ses cuisses ont dû coûter la vie, je pense, à cette noble dame aux grands yeux. 29.

» Ou peut-être, alors que son ravisseur passait au-dessus de la mer, la Djanakide, en se débattant, est tombée dans l'abîme : cela me paraît sûr. 30.

» Ou bien, défendant sa vertu, peut-être la pieuse Sîtâ, sans amis, sans parents, a-t-elle été mangée par ce vil Rakshasa. 31.

» Peut-être aussi les épouses aux pensées criminelles du monarque des Rakshasas ont-elles dévoré l'innocente fille aux yeux noirs du roi Djanaka. 32.

» Ou peut-être, consumée par sa pensée continuellement tournée vers le visage de Râma, brillant comme l'astre des nuits et paré de ses

pendeloques étincelantes, la malheureuse est-elle descendue au tombeau. 33.

» Nécessairement la Vidéhaine a dû mourir, brisée par ces longs gémissements répétés mille fois : « Hélas, Râma !... Ah ! Lakshmana !... Hélas, Ayodhyâ ! » 34.

» Ou bien, telle que la tourterelle enfermée dans une cage, cette jeune enfant se fatigue encore à gémir, captive quelque part dans la demeure de Râvana. 35.

» Comment, elle, qui est née dans la race du roi Djanaka, elle, qui est l'épouse de Râma, cette dame illustre aux yeux de lotus a-t-elle pu tomber sous la puissance de Râvana ! 36.

» Mais, qu'elle soit dévorée, morte, ou seulement perdue, il ne convient pas d'en porter la nouvelle à ce Râma, qui aime tant son épouse !

» Le dire, c'est mal ; le taire, ce n'est pas bien : comment donc faire ? voilà, certes ! un grand malheur ! 37—38.

» Si je m'en retourne à la cité du roi des singes, n'ayant pas vu Sîtâ, quel mâle service aurai-je pu rendre ici (1) ? 39.

» Que me dira Sougrîva ? Ou que diront les singes rassemblés ? Et ces deux jeunes Daçara-

(1) « Quale sarà il mio intento ? » (*Traduction italienne.*)

thides, quand ils viendront à la caverne Kish-kindhyâ ? 40.

» Si j'aborde le noble Kakoutshide avec cette parole d'une amertume extrême : « Je n'ai pas vu ta Mithilienne ! » il en sera tué à l'instant. 41.

» Il cessera d'être, à peine ouïs au sujet de la Djanakide ces mots difficiles à prononcer, durs, abjects, épouvantables, cruels et qui déchirent les organes des sens. 42.

» Mais, quand il aura vu Râma tombé dans le malheur, tombé même dans la mort, le sage Lakshmana, si dévoué à son frère, ne pourra lui survivre ! 43.

» C'en est fait de Bharata, de Çâtroughna et des royales mères, si je m'en vas, n'ayant point vu Sîtâ, la fille du roi Djanaka ! 44.

» Il en doit résulter la perte elle-même de la race entière d'Ikshwâkou, à n'en pas douter.

» Le roi Sougrîva est reconnaissant et dévoué à la vérité *de sa parole* : ce dominateur des singes abandonnera la vie, s'il voit Râma succomber à l'infortune.

» Il est évident que mon retour doit amener une épouvantable montée *de cercueils sur les bûchers*. 45—46.

« En effet, Roumâ débile, émue de chagrin, désolée, cette épouse, distinguée dans sa piété

conjugale, va mourir, accablée par la douleur de son époux. 47.

» Succombant sous la peine, causée par l'infortune de son mari et consumée de tristesse, Târâ elle-même expirant accompagnera ce monarque descendu au tombeau. 48.

» Et pourquoi, dans sa *triste* séparation d'avec son père et sa mère ; pourquoi, dans le malheur de Sougrîva, le roi de la jeunesse (1) Angada voudrait-il encore supporter la vie ? 49.

» Ils vont aussi quitter leurs corps, ces quadrumanes *fidèles*, que le monarque illustre des singes gouvernait avec des caresses, des honneurs et des largesses ! 50.

» Les chefs des singes ne se réuniront plus afin de goûter le plaisir des jeux dans les mille bocages des montagnes et sur le rivage des fleuves ! 51.

» L'âme frappée de vertige par l'infortune de Râma, les princes des simiens, ayant rassemblé autour d'eux leurs conseillers, leurs enfants et leurs épouses, iront se précipiter du sommet des montagnes. 52.

» Mon retour est, je pense, l'occasion d'un épouvantable désastre : il donne la mort à la

(1) « Come sosterrà la vita il giovane Angada ? » *Traduction italienne.*)

race d'ikshwâkou, comme à tous les *singes*, habitants des bois. 53.

» Aussi ne m'en irai-je point à la ville de Sougrîva ; car la vue d'une telle catastrophe est au-dessus de mes forces. 54.

» Sur la rive aqueuse de cette mer, douée richement de fruits et de racines, je vais construire un bûcher et me jeter au milieu du bois envahi par le feu. 55.

» Oui ! je vais monter sur le bûcher pour détruire mon corps, dont j'abandonne les restes en festin aux animaux ravissants comme à tous les oiseaux carnassiers. 56.

» Dans ce profond malheur, où je suis tombé, c'est une résolution bien arrêtée par mon âme ; ou bien j'irai me précipiter dans les eaux, puisque je n'ai pu voir la fille du roi Djanaka. 57.

» Ou plutôt j'embrasserai la vie du pénitent anachorète, me nourrissant de racines et du fruit des arbres ; mais, *quoiqu'il en soit*, je ne veux pas retourner dans mon pays, n'ayant pas vu cette femme au charmant visage. » 58.

Ici, finit le quinzième chapitre,

Intitulé :

LES PENSÉES D'HANOUMAT, ACCROUPI SUR LE
REMPART.

XVI.

Tandis que le grand singe se tenait, plein de tristesse, accroupi sur le rempart, il vit rassemblés dans un même lieu des arbres divers à la cime fleurie. 1.

Les shorées, les açokas et d'autres, les tchampakas, les dalbergies, les négapoushas, les féropies et les manguiers frappaient à ses yeux. 2.

À la vue de ce riant bosquet : « Voilà un grand bocage d'açokas avec des arbres de très-belle taille, pensa Hanoumat aux longs bras, le sage fils du Vent ; il faut que je cherche là, car je n'ai pas encore fouillé ce parage. » 3—4.

Alors, essuyant ses larmes et revenant à la fermeté, le singe se s'élança par bonds vers ce

clos d'açokas, rapide comme la flèche au moment qu'elle part de la corde. 5.

Promptement arrivé là, ce grand, léger et vigoureux singe, fils de Mârouté, pénétra dans ce plantureux bocage, rempli d'arbres et de lianes par centaines. 6.

Entré dans ce bois admirable, varié, délicieux, embelli par des oiseaux, où s'étalaient des arbres d'argent et même d'or, où circulaient des compagnies de volatiles et des troupeaux de gazelles, le fils de Mârouté contempla ces beaux lieux, brillants à l'égal du soleil nouveau levé; ce bocage sans cesse habité par les kokilas et les abeilles enivrées, ombragé par maintes espèces d'arbres, donés tous de fleurs, doués tous de fruits dans cette joyeuse et riante saison, aimée des volatiles et des quadrupèdes, dans ce printemps, qui allume le flambeau de Kâma et qui marche environné des cygnes et des paons amoureux.

Tandis qu'il cherchait la vertueuse fille des rois à la taille charmante, le singe réveillait tous les oiseaux dans leur doux sommeil. Des pluies de fleurs tombaient des arbres; odorante averse de plusieurs teintés, que les troupes des oiseaux, en s'envolant, soulevaient avec le vent de leurs ailes.

Inondé là de ces fleurs, Hanoûmat le Mâroutide, au milieu du bocage d'açokas, brillait tel

qu'une montagne faite de fleurs. Aussi, à cette vue du singe, entré dans les massifs d'arbres et courant partout çà et là, tous les êtres de s'imaginer que c'était le printemps même.

Là, jonchée des fleurs de chaque espèce tombées des arbres, la terre était resplendissante comme une dame ornée de ses parures.

En effet, les massifs des arbres, ébranlés et secoués par la vitesse du rapide singe, versaient une pluie admirable de fleurs.

Ces arbres, dont la cime perdait sa frondaison, ces arbres, dont les branches laissaient échapper les fleurs et les fruits, semblaient de ces joueurs vaincus au jeu et qui, *la bourse vidée*, jettent à la fin pour enjeu leurs vêtements et leurs bijoux.

Agités par l'impétueux Hanoûmat, les plus beaux arbres, que la nature ait doués de porter des fruits, se dépouillaient bientôt de feuilles, de fruits, de fleurs; et, désertés par les troupes des oiseaux, privés de fleurs et de fruits, ces arbres, tels que des pauvres sans espérance, restaient là déchus de leur ancienne richesse.

Le fils de Mârouté secouait ainsi tous les arbres. (*Du 7^e au 21^e ç'oku.*)

Telle que, donnant trêve à ses voluptueux ébattements, se montre aux yeux une charmante femme, les vêtements rejetés, les onguents effacés par le frottement, la peau sillonnée par les dents

et les cngles : tel était alors ce bocage d'açokas, ravagé par les pieds, par les mains, par la queue du singe, avec ses plus beaux arbres cassés.

21—22.

Là, d'un œil curieux, le grand singe parcourut des mines de pierreries, des filons d'or et des veines d'argent ; 23.

Des lacs de formes différentes, pleins d'une onde incomparable ; d'autres étangs aux limpides eaux, émaillées de lotus, au sable de corail et de gemmes, au centre pavé de crystal, au fond desquels on descendait çà et là par des escaliers faits des plus magnifiques pierreries ; 24—25.

Bassins, couverts de nymphæas et de nélumbos en fleurs, pleins d'amoureux canards, embellis par les oies du brahmane, résonnants aux chants des cygnes et des grues indiennes, ornés d'arbres en or, nés sur leurs *beaux* rivages et de mainte espèce variée.

Le singe vit, au centre d'un hallier d'oléandres, une rivière coulant à grand bruit au milieu du bocage. Elle était ornée de grottes jetées autour de ses rives, couvertes de nombreuses habitations. Les tapis de gazon par centaines bordaient çà et là de limpides étangs. De grandes lianes y formaient des maisons de feuillage, en s'entrelaçant par centaines aux troncs des arbres ; et, semblables aux nuages, de superbes

montagnes aux cimes élevées embellissaient le site de leurs sommets aux formes variées d'une manière admirable. 26—27—28—29—30.

Hanoûmat vit cette rivière, telle qu'une amante irritée s'enfuit des bras de son amant, s'élançant hors du sein d'une haute montagne, dont elle réfléchissait les branches et les jeunes rameaux dans le miroir de ses ondes. 31.

Le singe la voyait se jouer, telle qu'une jolie dame, qui tantôt laisse cultiver sa petite bouche à tous les baisers de son amant, tantôt se détourne *avec colère*, et tantôt retourne apaisée vers celui qu'elle aime.

Le héros Hanoûmat vit encore là d'autres cours d'eau, émaillés de lotus, où voltigeaient des essaims d'oiseaux, où gazouillaient de brillants volatiles ; puis, une nouvelle rivière artificielle, remplie d'une onde fraîche ; 32-33-34.

Au fond de laquelle on descendait par des escaliers de corail et de pierreries sur un sable mêlé de pierres fines.

Des palais à la cime élevée, chefs-d'œuvre de Viçvakarma, et des montagnes artificielles d'or massif encadraient ses belles rives. Là, de quelque espèce qu'ils fussent, les arbres étaient doués sans cesse de fleurs ; ils étaient doués sans cesse de fruits : tous les védikas étaient d'or avec des formes variées, délicieusement couverts, et

les flancs revêtus de lianes célestes, chargées de fleurs en grand nombre. 35—36—37.

Hanoûmat, fouillant ce lieu et cherchant la Mithilienne, promenait là de tous les côtés ses regards, qui observaient tout. 38.

Dans chaque lieu pur, il vit un védika d'or et de gemmes, ici d'une forme et là d'une autre, avec une arcade en pierreries éblouissantes. (1).

Tandis qu'il parcourait ainsi, cherchant la Mithilienne, ce bocage aux arbres fleuris, la nuit acheva son cours. 39—40.

Le Mâroutide alors entendit le son des instruments de musique ; il entendit un murmure de Védas, récités par ces hommes, versés dans les saintes Écritures, instruits dans les sept Angas et qui honorent les Dieux par les plus excellents des sacrifices. 41.

Déjà les oiseaux, quittant leurs nids, se rendaient vers les étangs de lotus, comme un amant s'approche de sa belle, qu'il a réveillée avec des mots d'amour. 42.

Il admira des sites fortunés, de *limpides* ruisseaux et des arbres d'or massif avec des fleurs et des feuilles d'or. 43.

(1) « Egli vide in luogo pulitissimo una porta arcata, adorna di nitide gemme e di vario aspetto, con padiglioni fregiati d'oro et di pietre preziose. (*Traduction italienne.*) Voyez le texte sanscrit.

« Me voici d'or maintenant ! » pensa le Mâ-routide à la grande vigueur, que la splendeur même de ces arbres illuminait d'un éclat égal, pour ainsi dire, à celui du Mérrou. 44.

Le fils de Mâroute vit ces groupes d'arbres au feuillage d'or, agités par le vent, résonner *joyeusement*, comme des centaines de ceintures à clochettes. 45.

Le singe remarqua un grand çinçapâ (1) d'or, qui étendait au large ses branches couvertes de nombreuses feuilles et de jeunes rameaux. 46.

Le grand singe courut en bondissant vers le çinçapâ au faite élevé, arbre majestueux né au milieu de ces arbres d'or. 47.

Arrivé au pied, le brave Hanoûmat vit le radiex sisô, revêtu d'une lueur éblouissante, la tête chargée de fleurs et semée de jeunes pousses ravissantes à voir. Le quadrumane à la grande splendeur monta sur l'arbre environné de tous les côtés par des védikas faits d'or, et se mit à rouler ces pensées en lui-même : 48—49.

« D'ici, je verrai la Mithilienne, qui soupire après la vue de son époux, marcher à son gré çà et là, ses yeux baignés de larmes, son cœur dans la tristesse, captive et toute pantelante,

(1) Appelé vulgairement *sisô* ; en botanique : *dalbergia sissoo*. ROXBURGH.

comme une daine, séparée de son daim et tombée sous la griffe d'un lion (1). 50 — 51.

» Certes ! le cruel souverain de Lankâ possède ici un bocage d'açokas tout à fait délicieux, embelli de nombreux arbres d'or charmants, de tchampakas, de pins à longues feuilles, de santals, et couvert partout de lianes, riches de fleurs, partout de nymphæas et de guirlandes ! 52 — 53.

» Ce bassin de lotus, fréquenté par des essaims d'oiseaux, est ravissant ! Je ne doute pas que ne vienne ici l'infortunée Djanakide, épouse de Râma. » 54.

Après ces réflexions du magnanime, Hanoûmat, soit qu'il cherchât dans le cercle de l'horizon l'épouse du monarque des hommes, soit qu'il jetât ses regards au pied de l'arbre (2) couvert de fleurs, Hanoûmat voyait tout, caché lui-même dans l'épaisseur de son feuillage. 55.

Ici finit le seizième chapitre,

Intitulé :

ENTRÉE D'HANOUMAT DANS LE BOCAGE D'AÇOKAS.

(1) Littéralement : d'un roi des quadrupèdes.

(2) « Così pensando e cercando la donna del sovrano fra gli uomini ed osservando, il magnanimo Hanumat esplorava ogni cosa, nascosto fra gruppi di foglie et di fiori. » (*Traduction italienne.*)

XVII.

Regardant par tous les côtés et cherchant la Djanakide, Hanoûmat admira çà et là des points de vue, ménagés avec art. 1.

Il vit là des védikas de pierreries, disposés en des lieux purs, et des arbres d'argent, d'or ou de pierres fines, mimusops, açokas, cotons soyeux, butéas feuillus, revêtus de lianes et de leurs végétantes lignées, tous fleuris, environnés de splendeur, semblables au flamboiement du soleil et versant des pluies de fleurs, comme les nuages versent les eaux du ciel. 2—3—4.

Ceux-ci avaient l'éclat de l'or, ceux-là imitaient la flamme du feu, la noirceur des autres égalait celle du collyre : il y avait là des açokas de tous les côtés. 5.

De même que le Nandana aux divers jardins ou comme le bocage Tchaïtraratha, il était spacieux, céleste, revêtu de beauté, tel enfin que l'imagination ne pourrait s'en faire une idée. 6.

On eût dit un second ciel, émaillé par des constellations de fleurs ; on eût dit une cinquième mer, qui roulait par centaines des perles admirables de fleurs. 7.

Pareil au Nandana, hanté par les oiseaux et les gazelles, encombré d'hôtels et de palais, réveillé dans ses échos par le ramage des kokilas, embelli par des lacs de nélumbos et de nymphæas en fleurs, enrichi de maints sièges ou maisons, environné de terrasses nombreuses et par centaines, planté d'arbres divers, courbés sous le poids des fleurs avec des berceaux de lianes, orné de tous les côtés par des milliers d'arbustes, paré d'arbres toujours chargés de fruits et semés de fleurs en toutes les saisons, végétaux célestes (1), enivrant de célestes (2) sensations le toucher, le goût et l'odorat : tel Hanoûmat, placé dans ce bocage, le vit s'enflammer, pour ainsi dire, au lever du soleil, par la splendeur des açokas fleuris. (*Du 8^e au 13^e çloka.*)

Là, des arbres étaient sans feuilles à leurs

(1—2) *Divyâis sarvatoukousoumaïs... divyagandharasasparçâis.*

branches : ici, d'autres semblaient se répandre en aigrettes de fleurs éclosant à centaines et sortant des boutons. (1). 13.

Les pins à longues feuilles, les butéas feuillus, les ptérospermes à feuilles d'érable, qu'un faix énorme de fleurs contraignait, pour ainsi parler, à toucher la terre, et les açokas, tout couverts depuis la racine de ces fleurs, qui tuent la tristesse, semblaient embrâser de leurs vives couleurs ce lieu, où murmuraient les abeilles. 14—15.

Les cordias à larges feuilles, les rottleries, les alstones et les tchampakas, aux racines étendues çà et là, embellissent de leurs jolies fleurs épanouies en toutes saisons et de leurs beaux arbres aux parfums de miel ces lieux, que fréquentent les gazelles et que les oiseaux de toutes les sortes enchantent de célestes gazouillements ; 16—17.

Ces lieux ravissants, aux émanations pures ; ces lieux, qui embaument l'odorat de mille senteurs exquises, comme le Gandhamâdana, ce roi des montagnes et ce trésor de parfums ; 18.

Ces lieux à l'aspect aimable et pareil au soleil adolescent ; ces lieux, qu'embellissent des kokilas, des abeilles, des cygnes et des grucs indiennes, ivres d'amour. 19.

(1) • Alberi con rami scussi di foglie ed altri che parvano infrondarsi. • (Traduction italienne.)

Or, le noble singe vit près de lui dans ce bocage d'açokas un château non moins auguste que le plus grand des autels. 20.

Palais vaste, délicieux, porté sur mille colonnes et blanc comme la cîme du Kêlâsa, avec un escalier fait de corail, accompagné d'un védika d'or bruni, il ravissait les yeux, illuminait tout de sa splendeur et s'en allait baiser, pour ainsi dire, le ciel par sa grande élévation. 21—22.

Entré dans ce radieux bocage d'açokas, l'optimate singe aux longs bras y vit des Rakshasis difformes. 23.

Les unes avaient trois oreilles, les autres avaient des oreilles comme le fer d'un épieu ; celle-ci avait d'amples oreilles et celle-là n'avait point d'oreilles : certaines n'avaient qu'un œil et certaines qu'une oreille. Telle aurait pu s'envelopper de ses oreilles comme d'une coiffe ; telle, sur un cou long et grêle, soutenait sa tête d'une grosseur énorme : l'une avait de beaux cheveux, l'autre était chauve, les cheveux d'une autre lui faisaient comme un voile. 24—25.

Celle-ci était large du front et des oreilles, celle-là portait flasques et pendants le ventre et les mamelles : *beaucoup* avaient les dents saillantes, la bouche rompue, le visage laid et difforme. 26.

Elles avaient la face rébarbative et le teint noir ou tanné : irascibles, amies des rixes, elles

tenaient à la main des marteaux, des maillets d'armes et de grandes piques en fer. 27.

Telle avait une gueule de crocodile, telle avait une hure de sanglier; telle cachait une âme sinistre sous un visage heureux (1); les unes étaient courtes, les autres longues, bossues, naines ou déhanchées, 28.

Certaines avaient les pieds d'un éléphant, d'un âne ou d'un chameau; celles-ci avaient le muffle soit d'un tigre, soit d'un buffle; celles-là une tête de serpent, d'âne, de cheval ou d'éléphant: d'autres avaient le nez campé sur le sommet du crâne (2). 29.

Il y en avait de bipèdes, de tripèdes et de quadrupèdes: celles-ci avaient de larges pieds, celles-là un cou et d'autres les mamelles d'une longueur démesurée. 30.

En voici avec une bouche et des yeux d'une grandeur immense; en voilà avec une langue et des ongles excessivement longs: telle avait le facies d'une chèvre; telle autre, le facies d'une cavale; telle est vache par sa tête et telle autre a

(1) La traduction italienne dit, contrairement à son texte: « infauste e con muso di sciacali. »

(2) « Quelle, dit la traduction italienne, con nasi alti come vertici. »

son cou emmanché avec le chef d'une truie. 31.

Certaine a le muffle d'une hyène et sa *compagne* celui d'une bourrique. Toutes ces Rakshasis ont une force épouvantable. Le nez de celle-ci est court et le nez de celle-là prodigieusement long : telle a son nez de travers (1) ; le nez manque à telle autre. 32.

Elles tiennent des lances, des épées, des maillets d'armes ; elles se repaissent de chair ; elles ont les mains et la face ointes de graisse, elles ont tous leurs membres souillés de chair et de sang. 33.

Avides de graisse et de viande, elles boivent et mangent continuellement ; elles font aliment de tout (2) ; mais, quoiqu'elles mangent toujours, elles ne sont jamais rassasiées. 34.

Le singe joyeux et le poil hérissé de plaisir vit enfin dans le cercle des Rakshasis, telle que Robinî dans la gueule de Râhoû, cette reine infortunée, qui étreignait dans ses bras, comme une

(1) « *Adunco*, dit la traduction italienne ; mais le texte dit : *TIRYAG*, *oblique*, *ex obliquo*.

(2) « *Ritte in piedi* ; » c'est ainsi que la traduction italienne rend : *samoutthitâs*. Il nous semble à nous que ce mot veut dire ici tout simplement : QUI SONT ; *sarva-bhukshâs*, FAISANT NOURRITURE DE TOUT. Voyez les *Racines* de Westergaard.

liane en fleurs, cet arbre, sur les branches duquel Hanoumat se tenait assis (1). 35—36.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le dix-septième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT VOIT LES RAKSHASIS, QUI GARDENT
SITA.

(1) « Mentre guardava quelle Racsase, sedendo intorno sopra quel' albero di gran tronco, lo scimio attonito.... vide colà una donna somigliante ad una florida pian'a repente, e circondata da quelle Racsase, come Robini allor che è stretta da Rabu. » (*Traduction italienne.*)

XVIII.

Le héros Hanoûmat avait donc enfin sous les yeux cette malheureuse princesse, environnée par les Rakshasis et telle que la femelle captive d'un éléphant ; Sîtâ, revêtue d'une robe souillée ; Sîtâ, déchirée par le malheur, *qui la séparait de son époux* ; elle, poussant maint et maint soupir ; elle, plongée dans le chagrin et la rêverie. 1—2.

Le singe vit cette charmante femme s'asseoir, pleine de sa tristesse, à la racine de l'arbre sisô, le visage troublé comme le croissant de la lune, *voilé par un nuage au commencement de sa quinzaine blanche* (1). 3.

(1) On appelait quinzaine *blanche* ou *noire* les semaines, pendant lesquelles s'opèrent le croissement ou le décroissement de la lune.

Cette femme d'une beauté incomparable, mais alors peu vantée, semblable qu'elle était à la splendeur même du feu, enveloppé dans un réseau de fumée. 4.

Vêtue d'une robe jaune avec un habit supérieur de teinte noire, son ventre et sa gorge étaient cachés par ses bras d'une rondeur exquise. 5.

Dépouillée de ses parures et néanmoins telle encore que Lakshmi son lotus à la main, accablée de honte, consumée par la douleur, pleine de langueur et le corps exténué, elle semblait Rohini sous l'oppression de la planète Lohitânga (1) ; elle paraissait comme la richesse tombée ; comme la mémoire, quand elle s'affaisse dans l'incertitude ; comme une espérance, qui s'est envolée ; comme un ordre, qui n'est plus soutenu par la puissance.

Désolée, amaigrie par l'abstinence, baignant sa face de larmes, faible, très-délicate, l'âme épuisée de chagrins et le corps de souffrances, elle jetait épouvantée de nombreux et longs soupirs, comme l'épouse du roi des serpents. 6-7-8-9.

Enveloppée dans un grand filet de soucis étendu sur elle, cette reine, telle que la flamme

(1) Celle de Mars.

du feu cachée dans un réseau de fumée, cette reine, les cheveux noués dans une seule tresse, qui descendait jusqu'à l'aîne, comme un serpent noir, elle était en ce moment assise par terre, semblable à une pénitente, qui a dompté sa chair. 10—11.

Enfoncée dans une profonde rêverie et gémissante comme une aigle de mer, ne voyant près d'elle que des Rakshasis et n'y voyant pas un visage, qui fût d'un ami, cette jeune femme, telle qu'une gazelle poursuivie par le tigre et séparée de son époux, le roi du troupeau, ou comme la pensée abattue, ou comme la piété, qu'un prodige *des mauvais Génies* vient troubler dans sa perfection ; cette jeune femme, souffrante de l'injure faite à Râma lui-même et tourmentée par l'idée qu'elle fut la proie d'un Rakhasa, elle se voyait gardée par le bataillon de ces Rakshasis, comme Tchitrâ dans la gueule de Râhoû, qui en dévore la belle étoile. 12-13-14.

Faible dame au visage obscurci, aux cils de ses grands yeux noirs pleins des larmes du chagrin, elle promenait çà et là, jetant maint et maint soupir, ses regards timides comme ceux du faon de la gazelle.

A l'aspect de cette femme souillée de taches et de poussière, triste et non parée, elle si digne des parures, et telle que la reine des constella-

tions, quand sa lumière est obscurcie par de sombres nuages, l'incertitude assiégea l'esprit du singe dans ses investigations. 15—16—17.

Le fils du Vent, Hanoûmat, la reconnut avec peine : aussi douteuse revient à l'homme dans un moment, où sa pensée n'y est pas attentive, la science, qu'il doit à ses lectures (1). 18.

A la vue de cette femme, qui se tenait là sans parures, illuminant tout d'une splendeur, qui venait de sa personne, comme la parole, tombée sans ornements au milieu des choses (2); cette femme abattue, captive, sans joie, dévorée de chagrins, le corps exténué, le visage rempli de larmes, lasse, amaigrie par le jeûne, consumée par la douleur, elle, si digne de plaisir et qui n'avait pas même connu de nom (3) le malheur ; à la vue de cette femme aux grands yeux, souillée et maigre au plus haut degré, les cheveux liés dans une seule tresse et les vêtements comme ceux d'une pénitente, Hanoûmat, tirant de ces

(1) « Come l'uom che non ha uso di pia meditazione sta in dubbio della sacra scienza da lui appresa e dileguatasi. » (*Traduction italienne.*)

(2) « E per lo dolore *ch' ella avea*, non altrimenti la conobbe Hanumat, che altri intenda la parola priva di sposizione, i' cui senso rimane ambiguo. (*Ibidem.*)

(3) *Nama*, dit le texte sanscrit : « Ignara del a sventura, » dit seulement la traduction italienne.

faits une induction, pensa qu'il avait Sitâ devant les yeux. 19—20—21—22.

« Cette dame est égale en beauté, se dit-il, à cette femme, que j'ai vue jadis enlevée par le Rakshasa, qui peut changer de forme à volonté.

• Sa carnation est azurée, son visage brillant comme la lune dans une pléoménie, sa gorge belle et ronde : c'est une reine, de qui la splendeur chasse l'obscurité de tous les points du ciel ! • 23—24.

À la vue de cette femme aux cheveux noirs, aux lèvres de vimba (1), à la taille menue, au port noble, le çraunî (2) gonflé, pesant, potelé, les cuisses charmantes, les deux seins bien assemblés, les yeux grands comme les pétales du lotus ; elle, chérie dans tout l'univers, brillante comme la pleine-lune et semblable à Ratî, *la Volupté même*, épouse de l'Amour ; à la vue de cette femme, resplendissante comme l'or bruni, telle enfin que Lakshmî, qui est aimée de tous les mondes, le fils du Vent se reporta dans sa pensée aux côtés de Râma. 25—26—27.

(1) *Momordica monadelpha* : ses fruits sont d'une très-vive rougeur.

(2) Nous renvoyons pour l'explication de ce mot très-commun chez les poètes de l'Inde, mais intraduisible dans une langue décente, aux notes de nos cinq volumes précédents.

« C'est à cause de cette femme aux grands yeux, pensa-t-il, que fut tué Bâli à la force immense, Bâli, qui égalait Râvana en courage : c'est à cause d'elle que Kabandha fut terrassé !

» Pour elle, déployant sa valeur dans un combat, on vit Râma immoler Virâdha, ce Rakshasa d'une vigueur épouvantable, comme Mahéndra jadis tua le Démon Sambara. 28—29.

» Pour elle, dans le Djanasthâna, de ses flèches pareilles aux flammes du feu, Râma fit mordre la poussière à quatorze milliers de Rakshasas d'une force terrifiante ! 30.

» Pour elle, ce Râma, qui a la science de son âme, tua en guerre, et Khara, et le robuste Douûshana, et Triçiras à la grande énergie. 31.

» L'horrible Çoûrpanakâ elle-même se vit, à cause d'elle, trancher le nez et les oreilles jusqu'à la racine.

» C'est à cause d'elle que Sougrîva obtint, et l'empire des quadrumanes, difficile à conquérir, défendu qu'il était par la main de Bâli, et Târâ, et Roumâ, et la guirlande impériale, et ce royaume éternel des singes, honoré du monde entier ! 32—33.

» C'est pour cette belle aux grands yeux, que j'ai traversé l'Océan, fortuné souverain des rivières et des fleuves, et que j'ai partout exploré cette vaste cité ! 34.

» Si Râma bouleversait à cause d'elle toute la terre jusqu'à la mer, ses limites, on verrait le monde entier même sanctionner ce fait d'une approbation universelle. 35.

» Que l'on mette dans la balance, d'un côté, l'empire des trois mondes, d'un autre, la fille du roi Djanaka : les trois mondes ensemble ne seraient pas, je pense, d'un poids égal à Sîtâ la Djanakide ! 36.

» Être séparé de la noble, de la tendre Sîtâ, et conserver la vie un seul instant, c'est là une chose bien lourde à porter, et néanmoins Râma en soutient le fardeau ! » 37.

C'est ainsi qu'à la vue de Sîtâ, le Mâroutide Hanoûmat, reportant sa pensée vers le fils de Raghou, exaltait en ce moment la Djanakide, son épouse. 38.

Ici, dans le Soundarukânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le dix-huitième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT VOIT ENFIN SÎTA.

XIX.

Quand le noble singe eut loué cette louable Sîtâ et Râma si aimable par ses grandes qualités, il se plongea de nouveau dans ses réflexions. 1.

Après que le vigoureux quadrumane eut médité un instant, il tourna vers la Mithilienne ses yeux noyés de larmes et se mit à gémir dans une vive douleur. 2.

« C'est là, *se dit-il*, c'est là cette femme inébranlable dans sa fidélité à son époux, Sîtâ, la fille du magnanime Djanaka, ce roi de Mithila, si dévoué à son devoir ! 3.

» Elle, qui fendit la terre et sortit du champ déchiré par le soc de la charrue ; elle, qui fut produite par la poussière jaune du guéret, pareille au pollen des lotus ; 4.

» Elle, cette bru illustre, si riche en vertus, du vaillant Daçaratha, dévoué à *la culture des nobles sentiments* et qui jamais ne lâcha pied dans les batailles; 5.

» Elle, cette épouse bien-aimée de Râma, qui sait le devoir, cultive la reconnaissance et se connaît lui-même, elle est tombée sous la puissance des Rakshasîs ! 6.

» Délaissant tous ses plaisirs, entraînée par la force de sa piété conjugale, elle était, sans tenir compte des peines, entrée dans la forêt déserte. 7.

» Là, contente de manger les fruits *sauvages* et les racines, heureuse d'obéir à son époux, elle goûtait dans les bois tout le bonheur qu'elle eût jamais goûté dans son palais. 8.

» Cette princesse à la couleur d'or, qui accompagnait toutes ses paroles d'un sourire, infortunée, sans appui, elle endure ici un supplice épouvantable ! 9.

» Cette magnifique robe jaune, qui brille sur elle avec la teinte de l'or, est la même, que j'ai vue avec les singes ce jour qu'elle fit tomber sur la montagne son vêtement supérieur (1). 10.

(1) « Io vidi insieme co' scimi la gialla sopravveste di colei, nobile abbigliamento pari al color dell' oro, che ella lasciò cader sul monte. » (*Traduction italienne.*)
Voyez le texte sanscrit.

» J'ai vu les riches parures, grandes et sonores, qu'elle avait jetées sur le sol de la terre, et ses boucles-d'oreille bien faites, et ses pendeloques admirablement ornées, et les anneaux de ses mains, où les pierreries et le corail brillaient enchassés ; tous ces bijoux, dont elle s'est dépouillée, ressemblaient à ces joyaux, qui sont restés avec sa personne (1).

» Voici, je pense, les parures, que Râma nous a décrites : celles, que Sîtâ nous a jetées, étaient les pareilles, sans aucun doute.

» Mais je veux interroger cette vertueuse Mithilienne, troublée par l'odieux Râvana, comme une fontaine par un homme altéré.

» Elle ne brille plus aujourd'hui, comme un lotus souillé de boue, cette femme en deuil, que le monstre aux dix têtes arracha violemment à ce lac d'Ikshwâkou !

» Elle, à cause de qui Râma est tourmenté de quatre sentiments : la pitié, la tendresse, le chagrin et l'amour. A cette pensée : « Ma femme est perdue ! » sa pitié s'émeut ; « elle pense à moi ! » sa tendresse ; « épouse fidèle ! » son chagrin ; « épouse adorée ! » son amour.

(1) *Sansthânavanti*. La traduction italienne dit : « G'li ornamenti,... i quali ella si spogliò, erano così fatti come questi che io le v. ggo. »

» Le cœur de cette reine est tout en lui, et le cœur de Râma est tout en elle. (*Du 11° au 19° çloka.*)

» C'est parce qu'ils savent bien cette vérité, elle et lui, ce devoir incarné, qu'ils vivent l'un et l'autre dans les angoisses.

» Rivale du lotus bleu par sa couleur azurée, cette épouse bien-aimée, Râma depuis un long temps l'a perdue, mais elle n'est pas sortie de son cœur.

» Envahie par le chagrin, dont l'absence de son époux remplit son âme, amaigrie beaucoup par les macérations, on la voit, mais elle ne brille plus, comme la raie *pâle* de la lune au premier jour de sa croissance.

» Au milieu des souffrances, que lui cause la séparation de son époux, elle de membres naturellement délicats, elle est tombée dans la gracilité, comme la science d'un homme, qui ne s'adonne point à sa culture.

» Le Raghouide, sans doute, il sera bien heureux de reconquérir son épouse : tel un monarque tombé du trône et qui a remis la terre en sa puissance.

» Sevrée des voluptés de l'amour et privée de son époux, cette femme ne soutient sa vie que par l'espérance de se réunir à lui. Elle ne voit pas les Rakshasîs, elle ne voit pas ces arbres

parés de fleurs ; elle suit Râma avec les yeux de son cœur fixé sur un seul objet.

» Assurément ! une femme sans parure trouve dans son mari la plus belle de ses parures ; et, fût-elle sans bijoux, elle brille de l'amour, qu'elle porte à son époux.

» L'auguste Râma fait une chose difficile en cela même qu'il supporte la vie, séparé de la sienne, et ne succombe point à son désespoir.

» Mon cœur est ému à la vue de cette femme aux boucles de cheveux noirs, au visage tel que la fleur du lotus, elle si malheureuse, quand le bonheur devrait être uniquement son partage ! Dans combien de temps encore arrivera-t-elle, cette noble Mithilienne, à la rive ultérieure de ses chagrins ? (*Du 19^e au 29^e çloka.*)

» Si, dans les jours mêmes où vivent l'immense Râma et son frère, Sîtâ elle-même est en proie à la douleur, il est donc impossible que l'homme échappe à l'heure fatale ! 29.

» Elle sait quels sont et la résolution de Râma et le courage de Lakshmana, aussi n'est-elle pas troublée de son malheur jusqu'à l'excès, elle, jeune et délicate femme, comme le Gange ne l'est point à l'arrivée d'un nuage. 30.

» Autant chacun de ses membres convient par ses justes proportions avec l'ensemble du corps, autant cette reine aux yeux noirs est elle-même une épouse bien assortie au noble Râma.

» Convenable pour l'âge, son égale en naissance et son égale en beauté, elle ne lui cède point en signes heureux : Râma est donc l'équivalent de la Vidéhaine et cette princesse aux yeux noirs est l'équivalent de Râma ! 31—32.

» Cette femme, de qui les yeux ressemblent aux fleurs du lotus, ce sont des Rakshasis aux visages difformes, qui la gardent maintenant au pied de cet arbre, elle, que gardaient jadis Râma et Lakshmana ! » 33.

C'est par de telles raisons que ce vigoureux et rapide chef des quadrumanes, se tenant assis dessus l'arbre et considérant cette femme avec les yeux d'un esprit curieux, fut amené à dire : « Ce ne peut être que Sitâ ! 34.

» Ces riantes açokas aux branches courbées sous le poids des fleurs, ils font naître en moi une vive douleur ! »

En ce moment la lune, qui s'était levée à la fin de la nuit, vint frapper les yeux du singe avec ses pâles rayons (1). 35.

Ici finit le dix-neuvième chapitre,

Intitulé :

LES PLAINTES D'HANOUMAT.

(1) M. Gorresio fait, à l'occasion de ce vers, une note, qu'il se fût épargnée, sans doute, pour adopter notre sens, s'il eût pensé aux çlokas 42, 40 et 42 du chapitre XVI. Voici comme il traduit : « Ed intanto, finita la notte, la luna sorta con deboli raggi svaniva dalla vista. »

XX.

L'astre des nuits à l'éclat sans tache, lui prêtant, pour ainsi dire, l'office de sa lumière, fit ruisseler ses rayons froids sur le fils du Vent. 1.

Il vit alors Sîtâ au visage tel que la lune dans sa pléoménie, Sîtâ occupée tout entière par le fardeau de sa douleur, comme un navire au milieu des eaux est plein de sa cargaison. 2.

Le singe vit cette femme charmante au milieu des Rakshasis, comme la raie pure de la lune, quand elle se lève au commencement de sa quinzaine blanche. 3.

Ensuite, au moment où le monstre aux dix têtes fut réveillé *par ses bardes*, un grand et merveilleux bruit vint enchanter les oreilles : c'étaient les vœux du matin, *saluts de bon au-*

gure, mêlés au son des instruments de musique.

S'étant donc réveillé au temps opportun, le puissant monarque des Rakshasas, sa robe et ses guirlandes tombées, *la tête* encore échauffée par l'ivresse, tourna sa pensée vers la Vidéhaine.

4—5.

Car, enchaîné fortement à Sîtâ, enivré d'amour jusqu'à la fureur, il ne pouvait cacher la passion effrénée, dont son âme était consumée pour elle. 6.

Brûlant de voir la Mithilienne, il sortit de son palais : il était paré de tous ses bijoux et portait une magnificence incomparable. 7.

Il entra bientôt dans le bois d'açokas, planté d'arbres divers aux branches étendues, riches de fleurs et de fruits célestes, que différents oiseaux, toujours ivres d'amour, égayaient de leurs doux gazouillements ; bocage, embelli par de nombreuses habitations admirables à voir et couvert de lacs émaillés de lotus. 8—9.

Il vit devant lui une route charmante, céleste, au sol uni ; avenue plantée d'arbres variés, où l'on entrait par une arcade d'or et de pierreries ; allée, où se promenaient et mainte espèce de quadrupèdes et des oiseaux dans une ivresse continuelle d'amour. Le monstre aux dix têtes, à l'immense vigueur, entra fou d'amour lui-même dans ce lieu couvert de tous les côtés par différentes

gazelles tachetés, ravissantes à la vue, et par divers animaux d'amusement. 10—11—12.

Une centaine de femmes seulement suivaient Râvana dans sa marche, comme les femmes des Gandharvas et des Dieux suivent Kouvéra, le rejeton de Poulastya. 13.

Là, ces femmes portaient, les unes des lampes d'or et de formes diverses, les autres un chasse-mouche fait avec la queue du gayal, celles-là des éventails. 14.

Celles-ci d'une politesse *distinguée* marchaient, tenant à leur main droite des vases massifs d'or et pleins de maints breuvages. 15.

Le fils du Vent alors entendit le son des noûpouras et des ceintures, qui gazouillaient aux pieds et sur les flancs de ces femmes du plus haut parage. 16.

Le Mâroutide vit bientôt arrivé aux lieux où était la porte ce monarque aux prouesses incomparables, ce héros d'un courage et d'une force au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. 17.

Brillant de tous les côtés par l'éclat de plusieurs lampes, où brûlaient, portés devant lui, des parfums et des huiles de sésame, Râvana, plein d'ivresse, d'orgueil et de luxure, semblait au regard oblique de ses grands yeux rouges l'Amour, qui s'avance irrité sans arc à la main.

18—19.

Il traînait une robe opulente, rabattue par devant, flottante, semée de fleurs, sans poussière, et telle que l'écume de l'ambrosie agitée. 20.

C'est ainsi qu'il s'approchait sous les yeux du singe Hanoûmat, assis entre les jeunes rameaux de l'arbre et caché par les lianes, les fleurs et les feuilles. 21.

Ensuite, continuant à regarder, le singe vit des femmes, douées toutes de jeunesse et de beauté, parées toutes des plus riches atours. 22.

Environné de ces jeunes dames, le monarque à la vaste renommée entra dans ce bois d'agrément, dont le ramage des oiseaux et le brame ment des gazelles remplissaient tous les échos. 23.

Superbe, éclatant de toutes ses parures, *mais* l'oreille en fer d'épieu, ce roi à l'immense vigueur, décoré même de tous ses bijoux, inspirait encore la terreur, comme un arbre funèbre, consacré au milieu d'un cimetière. 24.

Tel que l'astre des nuits entouré des étoiles, tel, dans son cortège de nobles dames, apparut aux yeux du singe le souverain des Rakshasas, ce fils *illustre* de Viçravas. 25.

A la vue de la splendeur infinie, qu'il semait de tous les côtés : « C'est le monarque aux longs bras ! » pensa le singe vigoureux à la grande énergie. 26.

L'intelligent quadrumane s'élança à terre et,

gagnant une autre branche cachée au milieu des
feuilles et des arbrisseaux, il s'y tient, désireux
de voir ce que va faire le monstre aux dix
têtes. 27.

Ici, dans le Soundarakānda,
Cinquième volume du saint Rāmāyana,
Finis le vingtième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT VOIT AUSSI RAVANA.

XXI.

A l'aspect de Râvana, ce *fier* monarque des Rakshasas, l'auguste Vidéhaine trembla, comme un bananier, battu par le vent. 1.

Cachant son ventre avec ses deux cuisses et sa gorge avec ses deux bras, cette noble dame à la taille charmante demeura assise en pleurant. 2.

Le Démon aux dix têtes vit l'infortunée Vidéhaine gardée par les troupes des Rakshasîs, en proie à sa douleur et submergée dans le chagrin, comme un vaisseau dans la grande mer. 3.

Il vit, inébranlable dans la foi jurée à son époux, il vit la *triste* captive assise alors sur la terre nue : telle une liane coupée de l'arbre conjugal et tombée sur le sol. 4.

Il vit, privé de l'usage des bains et des

parfums, les membres hâlés, sa personne non parée, elle si digne de toute parure ; il vit telle qu'une statue faite de l'or le plus pur, mais souillée de poussière, il vit Sîtâ fuir dans le char de ses désirs attelé avec les coursiers de la pensée vers le *grand et sage* Râma, ce lion des rois, qui possédait la science de son âme. 5—6.

Il la vit cruellement battue par le chagrin et ne voyant aucun terme à sa douleur, mais toujours dévouée à Râma, n'avoir de souvenir que pour son époux bien-aimé ; et, belle, charmante, briller encore, *dans sa négligence même*, du parfum céleste, qu'elle avait reçu de la pénitente *Anasoûyâ* (1).

Il la vit saisie de mouvements convulsifs à son approche (2), telle que l'épouse du roi des serpents à *l'aspect de Garouda*, et le visage obscurci, comme Rohinî éclipsée par le drapeau de fumée, que Rahou épaissit devant elle.

Elle semblait une dame, qui est née et qui est morte dans une famille honnête, juste, vertueuse, et qui, rentrée dans la vie chez une race impure et criminelle, assiste, *enfant déchu*, aux lustrations de sa naissance.

(1) Voyez tome IV, troisième chapitre.

(2) • *Agitantesi per interna passione.* • (Traduction italienne.)

Elle parut à ses yeux comme une gloire, qui se dément, comme la foi en butte au mépris, comme une postérité détruite, comme une espérance envolée, comme une Déesse tombée du ciel, comme un ordre foulé aux pieds ; (*Du 7^e au 12^e çloka.*)

Comme un étang de lotus ravagé, comme une armée, qui a perdu ses héros, comme une lumière offusquée par les ténèbres, comme une rivière aux ondes taries ; 12.

Comme un autel souillé, comme la flamme éteinte du feu, comme le croissant de la lune, dont le rayon tombe du ciel sur la terre sans nous apporter de lumière ; 13.

Comme la nuit d'une pleine-lune, mais dans laquelle Râhoû a dévoré la reine des étoiles ; comme un lac de lotus saccagé par la trompé des éléphants, son eau troublée, les feuilles de ses nymphæas tombées et ses oiseaux chassés par l'épouvante.

Il vit cette infortunée, toute malade du chagrin, que lui causait l'absence de son époux ; il la vit comme une rivière, dont le chenal est à sec, comme une nuit privée des magnifiques clartés de la lune dans sa quinzaine noire.

Cette femme si délicate aux membres charmants, cette princesse digne d'habiter un palais

aux appartements de pierreries (1), il la vit telle qu'un lotus nouvellement arraché et que l'été brûle de son ardente haleine.

Il la vit accablée par sa douleur, poussant des soupirs et telle que l'épouse du roi des éléphants, qui, séparée du chef de son troupeau et tombée captive, est gardée dans un peloton (2) de chasseurs.

Tremblante, elle se couvrait les membres tout à fait de ses membres et paraît ses deux seins potelés, *en les cachant*, avec la tresse de ses cheveux noirs, longs, brillants, qui descendaient sur elle jusqu'à l'orbe du nombril. (Du 14° au 20° çloka.)

Elle voilait, pleine de pudeur, avec un bout de son vêtement jaune les deux coupes de sa gorge bien faites, gracieusement assemblées et pareilles à des bouquets de fleurs. 20.

Consumée par le jeûne, le chagrin, la rêverie et la crainte, maigre, triste, se refusant la nourriture, se faisant, *pour ainsi dire*, un trésor de macérations, en proie à la douleur et ses mains jointes à ses tempes, comme une Déesse, elle demandait continuellement au ciel de conserver

(1) « Degna della magion di Kuvera. » (Traduction italienne.)

(2) « Custodita legata ad un palo. » (Ibidem.)

la vie à Râma et d'envoyer la mort à son persécuteur. 21—22.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-et-unième chapitre (1),
Intitulé :
DESCRIPTION DE L'ÉTAT, OU SE TROUVE LA
CAPTIVE SITA EN PRÉSENCE DU ROI DES
RAKSHASAS.

(1) Ici, finissent, avec ce XXI^e chapitre du SOUNDARAKANDA, les volumes jusqu'à ce jour publiés de la traduction italienne : maintenant donc, nous allons prendre l'avance sur elle dans ce qui nous reste à faire de notre sixième volume.

JULLY, 30 juin 1856.

XXII.

Râvana tint ce langage avec amour à l'infortunée Sîtâ, cette femme sans joie, macérant son corps et fidèle à son époux : 1.

« A mon aspect, te cachant çà et là dans ta crainte, tu voudrais, belle aux cuisses rondes comme la trompe d'un éléphant, tu voudrais te plonger au sein de l'invisibilité. 2.

» Il n'est ici, noble dame, ni hommes quelconques, ni Rakshasas mêmes : bannis donc la terreur, Sîtâ, que t'inspire ma présence. 3.

» Prendre les femmes de force et les ravir avec violence, ce fut de toutes manières et dans tous les temps notre métier, dame craintive, à nous autres Démons Rakshasas. 4.

» Je t'aime, femme aux grands yeux ! Sache

enfin m'apprécier, ma bien-aimée, ô toi, en qui sont réunies toutes les perfections du corps, et qui es l'enchantement de tous les mondes ! 5.

» Ainsi, je ne te verrais plus armée de cette haine contre moi, noble dame : allume, cela t'est facile, allume à ta volonté le désir en mes sens. 6.

» Reine, tu n'as rien à craindre ici ; aie confiance en moi : accorde-moi ton amour, chère Vidéhaine, et ne reste point ainsi plongée dans le chagrin. 7.

» Ces cheveux, que tu portes liés dans une seule tresse, *comme les veuves*, cette rêverie, cette robe souillée, cet éloignement des bains, le jeûne : ce ne sont pas là des choses, qui siéent pour toi. 8.

Ce qu'il te faut, ce sont les guirlandes variées, les parfums d'aloës et de santal, les robes de toute espèce, les célestes parures, les plus riches bouquets de fleurs, des lits précieux, de magnifiques sièges, et le chant, et la danse, et les instruments de musique : car *je t'égale à moi*, princesse du Vidéha. 9—10.

» Tu es la perle des femmes ; revêts donc tes membres de leurs parures : comment peux-tu, noble dame, toi, femme de haut parage, te montrer ainsi devant mes yeux ? 11.

» Elle passera, cette jeunesse, que tu pares

avec tant de beauté : ce rapide fleuve du temps est comme l'eau ; une fois écoulé, il ne revient plus ! 12.

» Viçvakarma, l'artiste en belles choses, après qu'il t'eut fait, n'en a plus fait d'autre, je pense ; car il n'existe pas, Mithilienne, une seconde femme, qui te soit égale en beauté. 13.

» A la vue de la jeunesse et des charmes, dont tu es si bien douée, quel homme venu près de toi, voudrait s'éloigner de ta présence, fût-il Brahma lui-même ? 14.

» Quelque soit, femme charmante (1), au visage tel que les rayons de la lune, quelque soit celui de tes membres, où tombent mes yeux, mon regard y demeure enchaîné. 15.

» Mithilienne, sois mon épouse ; abandonne cette folie : sois mon épouse favorite, à la tête de mes nombreuses femmes les plus distinguées. 16.

» Les bijoux, que j'ai ravis aux mondes avec violence, ils sont tous à toi, dame craintive, et ce royaume, et moi-même. 17.

» A cause de toi, je veux conquérir toute la terre, femme coquette, et la donner à Djanaka, ton père, avec les villes nombreuses, qui en couvrent l'étendue. 18.

» En effet, je ne vois personne dans ce monde,

(1) Littéralement : *latis clunibus*.

qui soit mon égal : écoute quelle est ma grande vigueur : impossible de lutter avec elle dans un combat. 19.

» Plus d'une fois, j'ai brisé dans la guerre, j'ai foulé aux pieds les drapeaux : les Asouras ligüés avec les Dieux ne pourraient tenir contre mes armées. 20.

» Témoignes-en le désir, et l'on va te faire à l'instant une magnifique parure. Que les plus brillants bijoux étincellent, attachés sur ta personne ! 21.

• Que je voie (1), femme bien faite, la parure orner tes jolies formes, et ta *grâce* polie orner la parure même. 22.

» Mange des mets suivant tes goûts, bois, joue, donne à qui tu voudras les richesses de la terre ! 23.

• Livre-toi au plaisir, mets ta confiance en moi ; commande, je suis heureux de t'obéir : que tout ce qui t'est lié par un nœud de famille puisse, grâces à moi, partager ton bonheur ! 24.

» Vois combien je suis riche, quelle est ma prospérité, quelle est ma gloire ! Que feras-tu, noble princesse, avec ce Râma, qui porte un vêtement fait d'écorce ? 25.

(1) Littéralement : *je vois*, hypallage du présent au lieu du futur, *je verrai*.

• Râma est banni de son royaume, sa fortune s'est envolée ; c'est un habitant des bois, astreint au vœu de la pénitence, couchant sur la terre nue : je doute même qu'il vive ou non. 26.

• Vidéhaine, ton Râma ne te reverra plus jamais, comme on ne voit pas le croissant de la lune caché dans le ciel par des nuages épais ! 27.

• Certes ! ton Raghouide n'est pas de force à t'enlever de ma main, comme Hiranyakaçi ne put arracher Poulakshmi venue dans les mains du grand Indra. 28.

• Coquette femme à la bouche charmante, au charmant sourire, aux yeux charmants, tu ravis mon âme, comme le fils de Vinatâ (1) ravit un serpent. 29.

• Depuis que je t'ai vue, même sans parure, comme tu es là, sous ton vêtement de soie noire, je ne peux, ma chérie, goûter la volupté sur le sein de mes épouses. 30.

• Dans mon gynécée habitent des femmes, qui possèdent toutes les qualités : je te donne l'empire sur elles toutes, noble dame, autant qu'il en est à moi. 31.

• Mes femmes sont assurément les plus distinguées des trois mondes : elles te serviront, ma belle aux cheveux noirs, comme les Apsaras

(1) Voyez page 45, note 3.

mêmes servent Lakshmi dans les cieux. 32.

» Jouis des pierreries diverses, qui appartenaient au fils de Viçravas (1); jouis à ton gré, femme ravissante, de Lankâ et de moi. 33.

» Râma n'est pas mon égal, Sitâ, ni pour les austérités de la pénitence, ni pour les richesses, ni pour la rapidité même des pas : il ne m'égale ni en force, ni en valeur, ni en renommée. 34.

» Jouis, dame craintive, ô toi, de qui la personne est embellie par ce brillant collier d'or, jouis donc avec moi du plaisir de ces forêts, nées sur les rivages de l'Océan, percées d'avenues et couvertes par une multitude d'arbres à la cime fleurie. » 35.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-deuxième chapitre,
Intitulé :
RAVANA TENTE DE SÉDUIRE SITA.

(1) Kouvéra, le Dieu des richesses.

XXIII.

Après qu'elle eut écouté ce langage du Rakshasa terrible, Sîtâ oppressée, abattue, d'une voix triste, lui répondit ces mots prononcés avec lenteur : 1.

« *C'est* une chose honteuse, *que* je ne dois pas faire, moi, vertueuse épouse, entrée dans une famille pure et née dans une illustre famille. » 2.

Quand elle eut parlé de cette manière à l'Indra des Rakshasas, la chaste Vidéhaine au charmant visage tourna le dos à Râvana et lui dit encore ces paroles : 3.

« Je suis l'épouse d'un autre, je ne puis donc être une épouse convenable pour toi : allons!

jette les yeux sur le devoir ; allons ! suis le sentier du bien ! 4.

» De même que tu défends tes épouses, ainsi dois-tu, nocturne Génie, défendre les épouses des autres : regarde-moi comme une statue, et va chercher le plaisir au sein de tes épouses ! 5.

» L'adultère conduit *rapidement* à sa ruine l'insensé *aux goûts* inconstants, aux sens mal contenus, qui ne sait pas se contenter de ses épouses. 6.

» Ou les gens de bien manquent ici, ou tu ne suis pas l'exemple des gens de bien : ce métier, dont tu parles, c'est ce que les sages nomment le crime. 7.

» Bientôt Lankâ, couverte par des masses de pierreries, Laukâ, pour la faute de toi seul, va périr, malheureuse de ce qu'elle eut pour maître un insensé. 8.

» Tes villes et tes places, où règne une vaste abondance, elles périront toutes, parce qu'elles ont pour maître un insensé, qui marche dans le vice ! 9.

» Tous les êtres applaudiront à la chute de Râvana, ce criminel à courte vue, que ses fautes mêmes auront jeté aux mains de la mort. 10.

» A la vue du malheur tombé sur ton âme scélérate : « Quel bonheur ! s'écrieront avec joie tous les hommes ; ce monstre aux actions

féroces a donc enfin trouvé la mort ! » 11.

» Ni ton empire, ni tes richesses ne peuvent me séduire : je n'appartiens qu'à Râma, comme la lumière n'appartient qu'à l'astre du jour ! 12.

» Après que j'ai placé mon bras gauche sous Râma, qui l'accepta avec amour, ce Râma, qui a la science de son âme, Râma, le seigneur du monde et l'amour de l'univers ; comment donc étendrai-je encore une fois ce bras sous un autre, qui que ce puisse être ?

» Ne fus-je pas légalement unie pour son épouse à ce bien magnanime, comme la science est unie au brahme, qui a dompté son âme et reçu l'initiation après le bain cérémoniel ?

» Allons, Râvana ! allons ! rends-moi à Râma dans ma douleur, comme la femelle chérie d'un noble éléphant, qu'on ramène à son époux amoureux dans la grande forêt.

» La raison te commande, Râvana, de sauver ta ville et de gagner l'amitié du vaillant Raghouide, à moins que tu ne désires une mort épouvantable.

» On verra la mort abandonner le mortel et le vent abandonner le feu, avant qu'on ne voie, Râvana, la colère du Raghouide, seigneur du monde, renoncer à te punir.

» Tu entendras le bruit de son arc au fracas épouvantable, comme le grondement du ton-

nerre, lancé par la main du grand Dieu, qui tient la foudre.

» Visées par l'œil de Lakshmana et de Râma, ici, d'un vol rapide, tomberont des flèches aux nœuds polis, à la pointe acérée, comme des serpents à la gueule flamboyante !

» De tous les côtés, dans cette ville, sur les corps des Rakshasas tués, les rues seront inondées par des flèches.

» Indra des Rakshasas, tu es un grand serpent ; mais Râma est un grand Garouda : il t'aura tué bientôt, comme le fils de Vinatâ immole un serpent.

» Avant peu le Raghouide, mon époux, qui dompte ses ennemis ; avant peu Râma, fondant sur toi, son odieux rival, m'arrachera de tes mains, comme Vishnou aux trois pas ravit aux Asouras sa Lakshmi enflammée de splendeur. »
(*Du 13^e au 24^e çloka.*)

A ces paroles de la Mithilienne, le monarque irrité des Rakshasas lui répondit ces mots dans une colère montée jusqu'à la fureur : 24.

« Tu crois sans doute que ta condition de femme te met à l'abri du supplice, et c'est là ce qui t'excite à me tenir sans crainte ce langage outrageant. 25.

» Il n'est pas convenable de jeter une injure ni même des paroles qui déplaisent dans l'oreille

d'un roi, surtout au milieu de grandes et d'éminentes personnes. 26.

» Assurément, dit-on, une politesse distinguée est la parure des femmes ; c'est un avantage, noble dame, qu'il ne t'est pas facile d'acquérir. Comment peux-tu conserver ici le désir de ton époux ?

» Au point où ma colère est montée, amassée comme elle est sur ta tête, il faudra bien que je t'envoie à la mort ! Si tu vis maintenant, c'est grâce à ce que tu es une femme ! » 27—28.

Indignée de ce langage, Sîtâ répondit avec colère au monarque des Rakshasas, comme la gloire pure, qui s'adresse à la honte : 29.

« A la nouvelle du carnage, que Râma fit dans le Djanasthâna, à la nouvelle qu'il avait tué Doûshana et Khara même, ta première pensée fut pour la vengeance, et tu m'as conduite ici. 30.

» Car notre habitation était vide alors de ces deux héroïques et nobles frères, sortis pour la chasse, tels que deux lions d'une caverne. 31.

» Comme tu n'y sentais pas la présence de Râma et de Lakshmana, il te fut possible d'en soutenir l'aspect : ainsi le chien ose regarder le repaire, où il ne voit pas de l'odorat les deux tigres, qui l'ont choisi pour demeure. 32.

» Les forces ne seront pas égales dans cette guerre, prête à fondre ici entre eux et toi, comme elles ne l'étaient pas dans la guerre d'un seul

Râhou contre les deux bras d'Indra même, l'exterminateur de Vritra. 33.

» Bientôt accompagné du Soumitride, Râma s'en ira de ces lieux, emportant avec la tienne les vies de ton armée, comme le soleil passe, ayant tari une flaque d'eau. » 34.

Ici, dans le Soun'arakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-troisième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE SITA.

XXIV.

Le monarque des Rakshasas, quand il eut ouï ces paroles amères de Sità, répondit en ce langage odieux à cette femme d'un aspect aimable :

« J'ai toujours été avec toi comme un flatteur, esclave des femmes ; mais, à chaque fois, tu m'as traité comme un être, à qui l'on paye en mépris la douceur de ses paroles. 2.

» L'amour, qui m'enflamme pour toi, retient ma colère, tel qu'un habile cocher modère son cheval, arrivé dans le chemin d'une pente rapide.

» Certes ! une personne, dont le cœur est enchaîné à l'amour des filles de Manou, laisse facilement naître en son âme la miséricorde et la bienveillance. 3—4.

» Voilà pour quelle raison je ne te fais pas mourir, femme au charmant visage, toi, qui as

mérité la mort, toi, qui as mérité l'opprobre, toi, pour qui c'est un jeu de me provoquer, *mais* en vain ! 5.

» Pour chacune des paroles outrageantes, que tu m'as dites, Mithilienne, une horrible mort ne serait qu'un juste châtement ! 6.

» Mais il me faut patienter encore deux mois : je t'accorde ce temps : puis, monte dans ma couche, femme aux yeux enivrants. 7.

» Passé le terme de ces deux mois, si tu refuses de m'accepter pour ton époux, mes cuisiniers te couperont en morceaux pour mon déjeuner ! 8.

» Râma ne pourra jamais te reconquérir, Mithilienne, comme Hiryanakaçi ne put enlever Poulakshmî venue dans les mains d'Indra. » 9.

A la vue de cette *belle* Djanakide ainsi menacée par le monstre aux dix têtes, les jeunes filles aux grands yeux des Gandharvas et des Dieux furent saisies par la douleur. 16.

Résolues à la défendre, elles se mirent, avec les mouvements de leurs yeux obliques et les signes de leurs visages à rassurer Sîtâ contre les menaces du hideux Rakshasa. 11.

Raffermie par elles, Sîtâ, justement fière de sa belle conduite, tint ce langage utile pour lui-même à ce Râvana, qui fit verser tant de larmes au monde : 12.

« Il n'existe assurément aucun être, dévoué au soin d'acquérir la béatitude, qui ne veuille détourner tes pas de cette action criminelle. 13.

» Il n'est, certes ! pas dans les trois mondes un autre que toi pour oser même de pensée arrêter son désir sur moi, l'épouse du sage Râma, non plus qu'il n'oserait désirer Çatchî, l'épouse de *l'immortel* Indra. 14.

» Après que tu m'as tenu un langage tel à moi, la femme de Râma, tu verras bientôt, vil Rakshasa, quelle résolution a prise ce héros d'une vigueur sans mesure ! 15.

» De même qu'un lièvre n'est pas l'égal d'un fier éléphant pour le combat : de même Râma est tel qu'un éléphant vis-à-vis de toi, et l'on te regarde, toi ! comme un vil lièvre à côté de lui.

» Quand tu viens rabaisser ainsi le rejeton d'Ikshwâkou, tu ne penses pas *ce que tu dis* ; car tu ne saurais tenir de pied ferme dans la région de sa vue le temps *qu'a duré ta jactance*.

16—17.

» Pourquoi ces cruels yeux dépareillés, l'un noir, l'autre d'un jaune, qui passe au noir, ces yeux de Râvana, qui tomberont, *mais trop tard* (1) ; pourquoi donc me regardent-ils à présent de cette manière ? 18.

(1) Littéralement : *qui ne sont pas tombés promptement*.

» Comment ta langue elle-même, scélérat, n'est-elle pas tombée, quand tu enlevas l'épouse de cet homme juste et la bru du roi Daçaratha ?

Si je n'ai pas encore fait (1) de toi un monceau de cendres, âme criminelle, *en te consommant* par la splendeur, que mes austérités m'ont acquise, c'est que je ne dois pas agir sans la volonté de Râma, ni rompre ce calme, que m'impose le vœu de la pénitence. 19.—20.

» On ne peut m'ôter au vaillant Râma, tant qu'il vit ; mais si le Destin, a voulu disposer les choses comme elles sont, ce fut pour ta mort, sans aucun doute. • 21.

A ces paroles de Sîtâ, le monarque des Rakshasas alors d'ouvrir ses yeux terribles et de regarder la Djanakide. 22.

Semblable aux sombres nuages, Râvana, avec son grand cou et ses longs bras, la marche et le courage d'un lion, la bouche en feu, les yeux enflammés, sa haute stature, son air de montagne, son aigrette, qui se balançait à la cîme de sa tiare, ses bijoux d'or bruni ; l'opulent et fortuné Râvana, oint de parfums divers, orné de maintes guirlandes, vêtu d'une robe cramoisie, paré de pendeloques couleur du soleil au matin et telles que deux açokas semés de fleurs et de boutons

(1) Littéralement : *si je ne fais pas.*

rouges; Râvana, les flancs bien enveloppés d'une ceinture vaste sur le fil de ses reins, lui, qu'une génération immortelle se rattachait dans sa chaîne, comme le Mandara donne la naissance à des serpents; Râvana, poussant des soupirs tels que les sifflements d'un reptile, abaissa dessus la Vidéhaine ses yeux teints par la colère et jeta ces paroles à Sîtâ, privée de secours, plongée dans l'infortune et toujours fidèle à son époux :

« Je te tue aujourd'hui, comme le soleil levé tue l'aurore ! » (*Du 23^e au 29^e çloka.*)

Après ces mots dits à la Mithilienne, Râvana, qui fait répandre tant de larmes au monde, impose un ordre à toutes les Rakshasis épouvantables à la vue; 29.

Horribles, munies de traits divers, douées entre elles de formes variées, les membres oints de chair et de sang, la face et les mains souillées de moëlle; 30.

Avidés de graisse et de viande, mais continuellement affamées, jamais repues, se montrant aux yeux sous des formes multiples et toujours vêtues de costumes différents; 31.

Les mains armées de cimenterres, de haches, de piques en fer, de traits barbelés et de maillets de guerre; les membres ornés d'atours et de guirlandes variées : mais les guirlandes étaient rouges, comme leur onguent étendu sur la peau.

• Rakshasls, leur dit-il, faites ce qu'il faut, sans balancer, à l'ordre, que je vous donne ici, pour que Sitâ la Djanakide sache bientôt obéir à ma volonté ! 32—33.

• Employez pour la rompre tous les moyens, les présents et les caresses, les flatteries et les menaces (1) : faites-la s'incliner vers moi à force de travaux mêmes et pas de nombreux châti-ments ! » 34.

Quand il eut donné ce commandement aux furies, le monarque des Rakshasas, l'âme pleine de colère et d'amour, *sortit*, abandonnant la Djanakide. 35.

Alors, d'un pied hâté, Mandaudarî, sa favorite, s'approcha de lui, serra dans ses bras le Démon aux dix têtes et lui tint ce langage :

« Ébattons-nous ensemble, grand roi ! Que feras-tu de Sitâ ? On se rend le corps malade en aimant une femme, qui ne vous aime pas.

36—37.

• Mais en aimer une, qui partage vos désirs, c'est là ce qui fait la volupté charmante. Le plus doux fruit de l'amour, ont dit les sages, c'est le plaisir. » 38.

A la suite de ces mots, que lui adressait alors

(1) Littéralement : *la prenant à droit fil et à rebrousse poil.*

une amante si bien digne de lui, Daçagrîva, le *Démon aux dix têtes*, rentra dans le palais tout éclatant par sa couleur d'or épuré. 39.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-quatrième chapitre,
Intitulé :
LES MENACES DE RAVANA.

XXV.

Aussitôt les jeunes filles des Nâgas, des Gandharvas et des Dieux entourent le roi décacéphale et reviennent avec lui dans son magnifique château. 1.

Le monarque des Rakshasas était à peine sorti et retourné dans son gynécée, que les Rakshasis aux formes épouvantables s'élancèrent toutes vers Sitâ. 2.

Ces furies aux visages difformes commencent par se moquer de leur captive ; ensuite, elles couvrent à l'envi de paroles choquantes et d'injures cette infortunée, à qui des louanges seules étaient si bien dues (1). 3.

(1) Mot à mot : *qui ne méritait pas d'injures.*

« Quoi, Sitâ ? tu n'es pas heureuse d'habiter ce gynécée, meublé de couches somptueuses et doué complètement des choses, que l'on peut désirer ? 4.

« Pourquoi donc es-tu fière d'avoir un époux de condition humaine ? Détourne ta pensée de Râma ; tu ne dois plus jamais retourner vers lui !

« Pourquoi ne te joues-tu pas maintenant, Mithilienne, avec le roi des Rakshasas, dans cette demeure charmante, que décorent les espèces variées des pierreries ? 6.

« Pourquoi ne veux-tu pas être l'épouse du monarque des Nalritas, lui, de qui le bras a vaincu les trente-trois Dieux et le roi des Immortels ? 7.

« Pourquoi, ma belle, toi, simple humaine, ne pas élever ton ambition au-dessus d'un humain, ce Râma, qui ne jouit pas d'une heureuse fortune, qui est exilé de sa famille, qui vit dans le trouble, qui est enfin tombé du trône ? » 8.

A ces mots des Rakshasîs, la Djanakide au visage de lotus répondit en ces termes, les yeux remplis de larmes : 9.

« Mon âme repousse comme un péché ce langage sorti de votre bouche, ces affreuses paroles, exécrées du monde. 10.

« Qu'il soit malheureux ou banni de son royaume, l'homme, qui est mon époux, est

l'homme, que je dois vénérer, comme l'épouse de Bhrigou ne cessa point d'estimer cet anachorète à la grande vigueur. 11.

» Il est donc impossible que je renie mon époux : n'est-il pas une divinité pour moi ? »

A ces mots de Sîtâ, les Rakshasis, pleines de colère, se mettent à menacer çà et là avec des paroles féroces la malheureuse Vidéhaine. Hanoûmat, caché dans les branches du çinçapâ entendit ces discours menaçants, que les furies déversaient à l'envi sur elle.

Les Rakshasis irritées se penchent de tous les côtés sur la tremblante Vidéhaine, lèchent avidement Sîtâ avec ces hideuses langues, dont leur grande bouche est couverte ; et, saisissant leurs épées, empoignant leurs bipennes, lui disent, enflammées de courroux : 12—13—14—15.

« Si tu ne veux pas de Râvana pour ton époux, tu vas périr : n'en doute pas ! »

A ces menaces, elle se enfuit et se réfugie, baignée de larmes, au tronc du çinçapâ. Là, harcelée de nouveau par les furies épouvantables, cette noble dame aux grands yeux se tient, noyée dans sa douleur, au pied du grand arbre ; mais, de tous côtés, les Rakshasis n'en continuent pas moins d'effrayer la Vidéhaine maigre, le visage abattu, le corps vêtu d'une robe souillée.

Ensuite, une Rakshasi à l'aspect épouvantable,

les dents longues, le ventre saillant, les formes encolérées, *Vinatâ ou la courbée*, c'est ainsi qu'elle était nommée, lui dit :

« Il suffit de cette preuve, *Sitâ*, que tu aimes ton époux. 16—17—18—19—20.

» En tous lieux, ce qui passe la mesure est un mal. Je suis contente de toi, noble dame : ce qu'on peut faire humainement, tu l'as fait !

» Mais écoute la parole de vérité, que je vais dire, *Mithilienne*. Accepte comme époux *Ravana*, le souverain de tous les *Rakshasas* ; ce Démon vaillant, beau, poli, qui sait dire à chacun des mots aimables ; lui, si noble de caractère, égal dans les combats au grand *Indra* lui-même.

21—22—23.

» Abandonne *Râma*, un malheureux, un homme ! et que ton cœur incline vers *Daçagrîva*. Embaumée d'un onguent céleste et parée de célestes atours, sois désormais la souveraine de tous les mondes, comme *Swâhâ* est l'épouse du Feu et *Çatchî* l'épouse de l'*auguste Indra* ;

24—25.

» Telle qu'*Ouinâ* est la femme du grand Dieu *Çiva* et que *Souvartchalâ* est la femme du soleil ; comme *Dikshâ* est l'épouse de *Soma* (1), comme la glorieuse *Lakshmî* est l'épouse de *Vishnou* ;

(1) L'oblation personnifiée de l'asclépiadé acide.

» Comme Kriyâ est la femme de Brahma (1), comme l'Aurore est la femme charmante de l'astre, qui fait le jour. Sois donc ainsi, dame au gracieux visage, l'épouse du monarque des Rakshasas. 26—27.

» Que veux-tu faire de ce Râma, un misérable, qui, *pour ainsi dire*, n'est déjà plus ? Accepte Râvana comme un époux, qui est tout dévoué à toi et de qui les pensées, belle dame, sont toutes pour toi ! 28.

» Si tu ne suis pas ce conseil, que, moi ! je te donne ici, nous allons toutes, à cette heure même, te manger ! » 29.

Une autre furie, horrible à la vue et nommée la Déhanchée (2), dit en vociférant, les formes toutes courroucées et levant son poing : 30.

• C'est trop de paroles inconvenantes, que notre douceur, et notre bienveillance pour toi nous ont fait écouter patiemment ! 31.

• A cause de toi, ma jeune enfant, nous sommes accablées de peines et de soins : à quoi bon tarder, Sitâ ? Aime Râvana, ou meurs ! 32.

• Si tu ne fais pas ce que je dis-là, toutes les Rakshasis vont te manger à cette heure même, n'en doute pas ! » 33.

(1) Ce mot est sans doute ici le nom du Vêda personnifié.

(2) *Vikatâ*.

Ensuite Tête-de-cheval (1), rôdeuse épouvantable des nuits, la bouche en feu et les yeux enflammés dit, la tête penchée sur la poitrine, ces mots avec colère à l'épouse de Râma : 34.

« Long-temps nous avons mêlé nos caresses aux avis, que nous t'avons donnés, Mithilienne, et cependant tu n'as pas encore suivi nos paroles salutaires et dites à propos. 35.

» Tu fus amenée sur le rivage ultérieur de la mer inabordable pour d'autres, et tu es entrée, Mithilienne, dans le gynécée terrible de Râvana.

» C'est assez verser de larmes ! abandonne cet inutile chagrin ! Le Dieu même, qui brisa les cités *volantes*, ne pourrait te délivrer, enfermée dans le sérail de Râvana et bien gardée ici par nous toutes. Suis donc le salutaire conseil, Mithilienne, qui t'est donné par moi. 36—37—38.

» Cultive le plaisir et la joie, dépouille ce chagrin continuel et joue autant qu'il te plaira, belle timide, avec le roi des Rakshasas ! Tu ne sais pas, toi ! Sîtâ, combien la jeunesse d'une femme est incertaine : savoure donc le plaisir, tandis que tu la tiens encore (2) ! 39—40.

» Ivre de vin, parcours avec le monarque des Rakshasas ses délicieux jardins et ses bois d'agrément sur la pente des montagnes. 41.

(1) *Hayamoukhi*.

(2) Littéralement : « *donec illa non prætereat*. »

« Sept milliers de femmes se tiendront, Mithilienne, attentives à tes ordres. Accepte pour ton époux Râvana, le souverain de tous les Rakshasas : ou bien, si tu n'obéis pas comme il faut à la parole, que j'ai dite, nous allons t'arracher le cœur et nous le mangerons ! » 42—43.

Après elle, une Rakshasî d'un horrible aspect et nommée *Ventre-de-tonnerre* (1) jeta ces mots, brandissant une grande pique : 44.

« Alors que je vis cette femme, devenue la proie de Râvana ; elle de qui les yeux se jouaient comme une onde et le sein palpait de crainte, il me vint une grande envie *de la manger*. 45.

« Quel régal, pensais-je, de savourer son foie, sa croupe, sa poitrine, ses entrailles, sa tête et son cœur tout dégouttant de *sang* liquide ! » 46.

La Rakshasî, nommée la Déhanchée prit de nouveau la parole : « Étranglons Sîtâ, fit-elle, et nous irons annoncer qu'elle est morte *de soi-même*. 47.

« En effet, quand il aura vu cette femme sans respiration et passée dans l'empire d'Yama : *Eh bien !* mangez-la ! » nous dira le maître ; je n'en doute pas. » 48.

— « Partageons-la donc entre nous toutes, car je n'aime pas les disputes ; » lui répondit une

(1) *Vajraudart*.

Rakshasî, qui avait nom Tête-de-chèvre (1). 49.

— « J'approuve ce que vient de nous dire ici Tête-de-chèvre. Qu'on apporte vite, reprit Çourpanakhâ, la furie aux ongles, dont chaque aurait pu faire un van (2); qu'on apporte ici des liqueurs enivrantes et beaucoup de guirlandes variées. Quand nous aurons bien dîné avec la chair humaine, nous danserons sur la place, où l'on brûle les victimes (3)! 50—51.

» Si elle ne veut pas faire comme il fut dit par nous, eh bien! mettons un genou sur elle et mangcons-la de compagnie! » 52.

A de telles menaces, que lui jettent à l'envi ces Rakshasîs très-épouvantables, la fermeté échappe à Sitâ, et cette femme, semblable à une fille des Dieux, se met à pleurer. 53.

Accablée par tant d'invectives effrayantes, que vomissaient toutes ces furies hideuses, la fille du roi Djanaka versait des larmes, baignant ses larges seins avec l'eau, dont ses yeux répandaient les torrents; et, plongée dans sa triste rêverie,

(1) *Adjamoukhî*.

(2) C'est la traduction du nom propre, *Çourpanakhâ*.

(3) On trouve dans le Dictionnaire de Wilson *nikumbhilâ*, nom féminin, qui fait au locatif, *nikumbhilâyân*; mais il paraît que ce mot avait aussi le genre masculin, *nikumbhila*, qui a pour locatif, *nikumbhilai* du texte.

elle ne pouvait aborder nulle part à la fin de cette douleur. 54—55.

En ce moment les femmes de Râvana, qui avaient tenté Sîtâ par tous les artifices et rempli de concert les injonctions du maître avec le *plus grand* soin, firent silence autour d'elle. 56.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-cinquième chapitre,
Intitulé :
MENACES DES RAKSHASIS CONTRE SITA.

XXVI.

Tremblante comme un bananier au souffle du vent, le visage de l'infortunée Sîtâ devint sans couleur à ces menaces par la crainte des laides Rakshasis. 1.

A voir sa tresse de cheveux longue et bien grande agitée par son tremblement, on eût dit un serpent, qui s'enroulait sur le corps de cette noble dame. 2.

Aux paroles des Rakshasis, la sage Vidéhaine répondit, effrayée au plus haut point et d'une voix, que ses larmes rendaient bégayante : 3.

« Il ne sied pas qu'une femme de condition humaine soit l'épouse d'un Rakshasa : mangez toutes mon corps, si vous voulez ; je ne ferai pas ce que vous dites ! » 4.

Poussant des soupirs, battue par le chagrin, bien tourmentée par sa douleur, la triste Mithilienne versait des larmes et se lamentait *en ces termes* : 5.

« Il court dans le monde un adage, où les sages ont imprimé le sceau de la vérité : « Il n'est pas facile, soit à l'homme, dit-il, soit à la femme, d'obtenir la mort avant l'heure fixée. »

« En effet, harcelée par ces impitoyables Rakshasis, privée de mon époux et plongée dans la douleur, j'ai pu vivre encore, n'eût-ce été qu'un instant. » 6—7.

Ainsi la Mithilienne, séparée du noble Raghouide et tombée au milieu de ces furies, elle, qu'on aurait dit une fille des Dieux, Sîtâ était loin d'y trouver le bonheur. 8.

Rentrée dans ses membres, pour ainsi dire, elle tremblait comme une biche, écartée de son troupeau et que des loups poursuivent dans la forêt. 9.

Elle s'appuya sur une longue branche fleurie d'açoka, et là, brisée par le chagrin, l'âme en quelque sorte exhalée, elle reporta une pensée vers son époux : 10.

« Hélas ! Râma ! » s'écria-t-elle, assaillie par la douleur ; « Hâ ! Lakshmana ! » fit-elle encore : « Hélas ! Kaâuçalyâ , ma belle-mère ! Hélas ! noble Soumitrâ ! 11.

» Moi ici, malheureuse, affligée pour mon peu de vertu, je me lamente à satiété (1), *pleine d'angoisses*, comme un vaisseau chargé au milieu de la mer et battu par les vents ! 12.

» Privée de voir mon époux et n'ayant sous les yeux qu'une tourbe de Rakshasis, je m'affaisse sous les coups du chagrin, telle qu'un rivage miné par les ondes. 13.

» Heureux les regards, qui voient ce rejeton de Kakoutsha, à l'âme reconnaissante, aux paroles aimables, aux yeux teints comme les pétales du lotus, au cœur doué avec le courage des lions ! 14.

» Dans ma privation absolue de ce Râma, qui possède la science de son âme, il m'est aussi difficile de conserver la vie, que si j'avais bu un poison subtil. 15.

» De quel crime jadis mon âme dans un autre corps s'est-elle donc souillée, pour que je doive subir un tel chagrin et cette horrible torture !

» Plongée dans cette douleur profonde, je désire quitter la vie : sous la garde vigilante de ces Rakshasis, est-il une autre chose, que je puisse désirer ? 16—17.

• Honte à la condition humaine ! Honte à

(1) Littéralement : *à plaisir*.

celle de l'esclave, puisqu'il m'est impossible de rejeter la vie à ma volonté ! 18.

» Puisque Yama ne m'entraîne pas dans son empire, moi, ballottée dans une douleur sans rivage ! »

Tandis que la fille du roi Djanaka parlait ainsi, des larmes ruisselaient à son rivage ; et, malade, vivement affligée, la tête baissée à terre, la jeune femme se lamentait comme une égarée ou telle qu'une insensée ; tantôt, comme engourdie au fond d'une tristesse inerte ; tantôt, se débattant sur le sol comme une pouliche, qui se roule dans la poussière.

« Épouse dévouée au noble fils de Raghou, je fus amenée ici malgré moi, avec violence et pleurant, *disait-elle*, par ce Démon Râvana, qui prend à son gré toutes les formes : il m'a jetée dans les mains de ces Rakshasis et livrée au supplice de leurs menaces épouvantables !

19—20—21—22.

» Certes ! opprimée d'une vive douleur à cette pensée, il est impossible que je vive ! Et que m'importe la vie ? Que m'importent les richesses ? Que m'importent les parures, à moi, qui habite au milieu des Rakshasas loin de Râma à la grande vigueur ?

» Honte à moi, femme sans noblesse et sans vertu, qui peux vivre encore, séparée de lui, et

traîner ainsi, ne fût-ce qu'un instant, le poids d'une vie criminelle ! Quelle foi puis-je donc mettre encore, soit dans la vie, soit dans le plaisir, sans mon époux aux paroles gracieuses, le seigneur de toute la terre jusqu'à l'Océan, ses limites !

» Dépecez donc ce corps ou mangez-le ! je vous l'abandonne. 23—24—25—26.

» Séparée de mon époux, je ne peux soutenir le poids de cette immense douleur ! On ne me verra même jamais toucher de mon pied gauche un autre homme (1) : à plus forte raison ne puis-je aimer ce Râvana, un vil *Démon*, un objet du blâme universel ! Il ne sait pas sûrement ce qui me fut enseigné, ce que je suis, quelle est ma famille, lui, que son naturel méchant porte à souiller ma pudicité ! Coupez donc, fendez mon corps, mangez-le ou jetez-le dans les flammes du feu ! 27—28—29.

» Qu'est-il besoin pour vous de parler si longtemps ? Je ne m'unirai point à Râvana !

• Le héros né de Raghous est illustre, savant, noble, miséricordieux ; mais, quelque vertueux qu'il soit, je doute que la ruine de mon bonheur ne lui ôte pas toute miséricorde.

(1) Une des formalités du mariage indien. Voyez-en une autre, ch. XXIII, çloka 43°.

» Il ne viendrait point à mon secours, lui, de qui le bras seul a terrassé dans le Djanasthâna quatorze milliers de Rakshasas ! Sans doute, il ne sait pas, ce frère aîné de Lakshmana, que l'on me retient ici ; car, s'il le savait, ce héros plein de vigueur ne supporterait pas un instant la violence, qui m'est faite !

» Il ne viendrait point à mon secours, lui, qui, dans la forêt Dandaka, put tuer d'une seule flèche Virâdha, ce terrible chef de Rakshasas !

» Si Râvana ne l'eût immolé dans un combat, le roi des vautours fût allé porter lui-même de mes nouvelles à Râma et lui dire : « Elle est enlevée ! » Quand il vint à mon secours et fit tête à Râvana dans un combat singulier, ce fut là un grand exploit, dont le vieux Djatâyou s'illustra !

» Si Râma savait que je suis captive ici dans le palais de Râvana, sa main irritée enverrait aujourd'hui ses flèches dépeupler tout Lankâ de Rakshasas ; il tarirait sa grande mer et renverserait la ville même ! (*Du 30 au 38° çloka*).

» Rien n'y serait épargné, en premier lieu, dans la race impure du vil Râvana : ensuite, dans chaque maison des Rakshasis, qui tomberaient elles-mêmes sur leurs époux immolés ; et la cité résonnerait alors de mes chants, comme elle retentit à cette heure de mes plaintes lar-

moyantes ! Oui ! Râma, secondé par Lakshmana, viderait tout Lankâ de Rakshasas, et l'on chercherait un jour la ville *sur la terre, où maintenant elle s'élève* ! 38—39.

• Certes ! une fois touché par les sagettes de ces deux frères, on n'a plus un instant à vivre ! Lankâ, située au milieu de la mer, est inexpugnable, je le veux bien ; mais il n'est rien sur la terre, où la flèche de Râma ne puisse atteindre. Ces rues bientôt seront obscurcies par la fumée des bûchers, elles seront infestées bientôt par un tourbillon de vautours. 40—41.

• Avant peu la ville de Lankâ sera l'image d'un cimetière : avant peu j'entendrai gémir dans chaque maison un grand bruit de jeunes Rakshasis en larmes et déchirées par la douleur. Ainsi, avant qu'un long temps ne s'écoule, je vais m'abreuver de joie, puisque Râvana, cette âme vicieuse, est en marche sur le chemin de sa mort ! • 42—43.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-sixième chapitre,
Intitulé :
SITA BENAÏT A LA CONFIANCE.

XXVII.

A ce langage de Sîtâ, ses gardiennes sont remplies de colère : les unes s'en vont rapporter ses discours au cruel Râvana ; les autres, furies à l'aspect épouvantable, s'approchent d'elle et recommencent à l'accabler de paroles outrageantes et même de paroles sinistres : 1—2.

« O bonheur ! c'est maintenant, ignoble Sîtâ, puisque tu choisis un parti funeste ; c'est maintenant que les Rakshasis vont manger les chairs arrachées de tous les côtés sur tes membres ! »

Alors une vieille Rakshasi, couchée à terre et nommée Tridjatâ, qui voyait ces viles furies menacer ainsi l'infortunée Sîtâ : « Mangez-moi, ignobles Démons, leur dit-elle ; vous ne mangerez point Sîtâ, la fille bien aimée du roi Dja-

naka et la bru chérie du grand Daçaratha ! 4--5.

» En effet, aujourd'hui même, un songe horrible et qui fait dresser le poil d'épouvante offrit à mes yeux un présage de mort pour les Rakshasas et de vie pour l'époux de cette femme. » 6.

A ces mots de leur vieille compagne, toutes les Rakshasis effrayées environnent Tridjatâ même et lui disent, fixant leurs yeux sur la Mithilienne : 7.

« Nous désirons toutes que tu nous racontes ce mauvais songe, qui s'est présenté à tes regards : qu'est-ce que tu as vu ? car nous avons de le savoir une extrême curiosité. » 8.

A ces mots des Rakshasis, la vieille Tridjatâ, formant avec ses deux mains réunies la coupe de l'andjali, se mit à raconter le songe : 9.

« J'ai vu sur la fin de mon rêve le vaillant Raghouide avaler toute la terre avec les monts et les bois, après qu'il se fut gorgé de sang. 10.

» Puis, monté sur une litière céleste, faite d'ivoire, attelée de mille éléphants et qui roulait dans les routes de l'air, il s'éleva lui-même sur une montagne de couleur blanche, autour de laquelle étaient répandues les eaux de la mer. J'ai vu Sitâ unie à Râma, comme la lumière est unie au soleil. J'ai vu ensuite, accompagné de son épouse et du héros Lakshmana, s'avancer ici le Kakoutsthide, porté sur le char Poushpaka. 11-12-13.

» Paré de blanches guirlandes et vêtu d'une robe blanche, je l'ai vu, monté sur un char attelé (1) de taureaux blancs, s'avancer lui-même, suivi de Lakshmana sur un char, que traînaient des chevaux attelés (2). 14.

» J'ai vu en ce jour même Râvana jeté à bas du char Poushpaka et, la tête chauve, vêtu d'un habit rouge, éclatant de rire, enlevé par une femme ! 15.

» Je le vis, ses membres oints avec un onguent rouge et paré de guirlandes cramoisies, cheminer dans un char conduit par des ânes vers la plage méridionale : je le vis entrer dans un lac de fange. 16.

» Puis, voici qu'une femme noire, habillée de rouge et les yeux comme les pétales du lotus, attache une corde au cou du monarque aux dix têtes et le traîne vers la contrée d'Yama. 17.

» Je vis à plusieurs fois Koumbhakarna se diriger vers la plage du midi, tantôt monté sur un singe, tantôt porté sur un dauphin (3) ou sur un chamcau. 18.

» Je vis affluer dans mon rêve une assemblée immense de Rakshasas en habits rouges, la tête chauve, buvant, célébrant des danses, modulant

(1—2) *Rishabhayouktaina rathainâçvayoudja*.

(3) *çïçoumâra*, *delphinus gangeticus*.

des chants et jouant des instruments de musique.

» Je vis cette ville de Lankâ tombée toute entière dans la mer, avec ses chariots, ses éléphants et ses coursiers, ses arcades rompues et ses portes brisées. 19—20.

» Sur la scène de cette Lankâ devenue un monceau de cendres, voici paraître aussi les épouses des Rakshasas, qui toutes avaient bu l'huile de sésame et, remuant beaucoup de bruit, poussaient des éclats de rire. 21.

» Koumbhakarna et tous les autres chefs des Rakshasas, vêtus d'habits jaunes, se jouaient dans un lac formé avec la bouse des vaches. 22.

» Vibhîshana même, avec quatre ministres Rakshasas, au nombre desquels était Anila, monta seul *de sa famille* sur une montagne de couleur blanche. 23.

» J'entendis crier : « Fuyez !... mourez ! .. car le Raghouide, enflammé de colère, va tuer ici tous les Rakshasas mêmes ! 24.

» Certes ! Râma ne peut endurer tant de menaces et d'invectives, jetées à cette épouse, qu'il aime, qu'il estime et qui vécut fidèle à ses vœux dans son hermitage de la forêt ! » 25.

» J'ai entendu cela, je vous l'assure (1), et c'est un bien grand présage, assez peu riant et

(1) Valeur implicite de la particule *hi*, *sane*, *profectò*.

même funeste pour nous, mais doux et fortuné pour cette dame, la douceur en personne. 26.

» Voici que son œil, grand comme un pétale de lotus, est ému *sans l'autre* ici même en présence de vous toutes. 27.

» Un bras de la Vidéhaine tremble également et sans cause : *voyez aussi* comme palpite sa cuisse gauche si ravissante et dont la rondeur imite la trompe d'un éléphant. 28.

» Sur les formes de cette dame affligée, pour qui la vue d'un tel songe me fut envoyée, je lis, pour ainsi dire, que déjà son époux est en face *d'elle-même* ! 29.

Délivrée en ce moment de ses nombreuses douleurs, elle voit son bien-aimé devant ses yeux. Rakshasis, implorons toutes Sitâ ! à quoi bon cette envie de parler *sans raison* ? 30.

» Un épouvantable péril, envoyé par le Raghouide, est prêt à fondre sur les Rakshasas ; car je ne vois pas dans cette femme aux grands yeux un signe, quelque faible qu'il soit, dont la réunion de ses vertus ne doive assurer l'effet.

» C'est dans un double but, je pense, que le ciel fit tomber Sitâ dans l'infortune. 31—32.

» Il ne vous sied pas d'affliger cette reine, qui ne mérite pas ces douleurs : en effet, dans leurs secrets desseins, les Dieux ne l'ont conduite ici que pour la mort du Rakshasa. 33.

• Je vois approcher l'heure où Sîtâ doit renaître à la félicité, Râvana périr et Râma triompher ! • 24.

Or, en ce moment, parlait un oiseau perché sur une branche, adressant à l'affligée mainte et mainte consolation puissante ; corneille *fortunée*, elle envoyait à la captive sa douce parole de « bonjour », et semblait annoncer à Sîtâ la *prochaine* arrivée de son époux. 35.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-septième chapitre,
Intitulé :
LE SONGE DE TRIDJATA CONTÉ AUX RAKSHASIS.

XXVIII.

Après que Sîtâ eut ouï les paroles de Râvana et les féroces invectives de ces furies, un tremblement la saisit, comme la fille du roi des éléphants, qu'un lion attaque sur la lisière de son bois *natal*. 1.

La craintive Sîtâ, jetée dans les mains des Rakshasis et menacée avec une telle violence par l'odieux Râvana, se répandait en plaintes, telle qu'une jeune femme abandonnée au milieu d'une forêt déserte : 2.

« Ce mot des Brahmes : « Dans ce monde-ci, la mort ne vient jamais avant le temps ! » ce mot des Brahmes est une vérité, puisque moi, femme peu riche en vertus, j'ai pu vivre un instant, séparée ainsi de mon époux et l'âme désolée. 3.

» Mon cœur, plein de nombreux chagrins et privé de tout plaisir, est donc bien solide, puisqu'il n'éclate pas aujourd'hui en mille morceaux, comme la cime d'une montagne frappée du tonnerre ! 4.

» Mais, sans doute, voici maintenant ce qui me reste à subir : il faut que je périsse, immolée par cet être, de qui la présence m'est odieuse ; car je ne dois pas m'unir à sa condition, comme un saint brahme ne doit pas renoncer aux livres du Véda ! 5.

» Bientôt sans doute, si mon époux, le seigneur du monde, tarde à me secourir, ce vil Démon va couper mon corps avec ses couteaux acérés, comme un chirurgien arrache membre à membre un enfant mort dans le sein de sa mère ! 6.

» Il m'a fixé deux mois, et, ce terme expiré, sa bouillante colère doit m'infliger un châtement : tel on donne au voleur dans les fers un temps de répit avant de marcher à la mort, parce qu'il a manqué aux lois du souverain. 7.

» Hélas, Râma ! Hélas, Lakshmana ! Hélas, Soumitrâ ! et toi, hélas ! ma mère avec la mère de Râma, voici que je péris, femme peu fortunée, comme un vaisseau battu par les vents sombre au milieu de la grande mer ! 8.

• Entraînés au loin par ce Démon, qui avait

pris les formes menteuses d'une rapide gazelle, sans doute ces deux nobles fils du monarque des hommes, ils ont péri à cause de moi, tels que deux superbes lions, sur lesquels est tombé le feu du tonnerre. 9.

• Sans doute, ce fut la Mort, qui revêtit elle-même ce pelage trompeur de gazelle, désirant alors me punir des ordres, que j'avais donnés, femme peu vertueuse et l'esprit égaré, d'abord au frère aîné de Lakshmana, ensuite au frère puîné de Râma ! • 10.

Tandis que la pensée de cette femme charmante se promenait ainsi autour de Râma, sur la famille de son époux et sur la famille d'elle-même, voici que ses traces apparaissent aux yeux des Siddhas, des Rishis et des Dieux. 11.

De tous les côtés ces brillants vestiges se dirigeaient vers cette noble Dame, tombée dans une telle infortune, le cœur troublé, la joie envolée, l'âme enveloppée de tristesse, comme les traces d'une femme amoureuse conduisent vers son amant. 12.

L'œil gauche de cette belle au corps séduisant, œil noir et flottant sous des cils arqués dans un large *émail* blanc, cet œil, auquel sa beauté donnait le sceptre *des cœurs*, tremblotait seul, comme un lotus du plus vif incarnat, quand la nageoire d'un poisson effleure sa tige en passant.

Son bras gauche, rond, potelé, grand, digne du santal et du noir aloës achetés au plus haut prix ; ce bras, sur lequel reposa le héros, qu'elle aime et qui n'a rien au-dessus de lui, palpait en signe de bon augure. 13—14.

De ses deux cuisses, la *gauche* bien faite, grasse, toute jolie, ronde comme la trompe d'un éléphant et dont la couleur jaune brillait comme celle de l'or, annonçait par la trépidation de ses muscles que la Djanakide sentait devant elle la présence de Râma. 15.

Avertie de l'avenir par de tels signes et par d'autres, que les Siddhas et les Sâdhyas (1) lui avaient envoyés, elle se ranima, cette femme aux charmants sourcils, comme la pluie fait revivre, desséchée par les vents et le soleil, une racine, à qui les Dieux veulent conserver la vie. 16.

Son visage aux lèvres telles que le fruit du vimba, aux cheveux annelés d'une beauté naturelle, aux cils arqués, aux dents blanches et charmantes, revint à son ancienne splendeur, comme la lune éclipsée, dont une moitié déjà sort de la gueule du *serpent* Râhou. 17.

Son chagrin dissipé, sa fatigue évanouie, sa fièvre éteinte, son âme purifiée *des soucis* par

(1) Une autre sorte de bons Génies.

la joie, elle brillait alors du plus vif éclat, comme la nuit d'une limpide blancheur, quand l'astre aux rayons froids s'est élevé dans les cieux. 18.

Ici, dans le Soundarukānda,
Cinquième volume du saint Rāmâyana,
Finit le vingt-huitième chapitre,

Intitulé :

**LES DIEUX ET LES SIDDHAS MÊMES DÉCOUVRENT
LES TRACES DE SITA.**

XXIX.

Le vaillant Hanoûmat entendit, sans que rien lui échappât, toutes les paroles de Sîtâ, des Rakshasis et de Tridjatâ. 1.

Le fils du Vent regarda cette reine *malheureuse*, comme il eût regardé une Déesse elle-même au sein du Nandana ; ensuite, il se mit à rouler dans son esprit mainte espèce de pensées :

« Celle que les singes par milliers, par millions et par centaines de millions cherchent dans tous les points de l'espace, c'est moi, qui l'ai trouvée ! 2—3.

» Espion très-vigilant, marchant avec mystère, en garde contre les forces de l'ennemi, j'ai observé ici le véritable état des choses. 4.

» J'ai complètement exploré les différentes

classes (1) de Rakshasas, et toute cette ville, et le château du puissant Râvana, le monarque des peuples Rakshasas. 5.

» Les convenances m'imposent de rassurer une épouse, qui aspire à la vue de son époux, ce héros, doué véritablement d'une âme sans mesure. 6.

» Elle ne trouve pas une fin à sa douleur, elle, qui jusqu'ici n'en avait pas connu les angoisses.

» Si je m'en retourne, sans avoir consolé dans son abandon cette infortunée, de qui l'âme est plongée dans la tristesse, cet oubli sera blâmé fortement comme une faute.

» Je peux facilement adoucir le chagrin du héros aux longs bras, de qui le visage brille comme la lune dans une pléoménie et qui désire impatiemment revoir son épouse ; mais, pour *Sita*, il m'est impossible de m'entretenir avec elle en présence de ces rôdeuses impures des nuits. 7—8—9.

» Comment donc faire ? se disait Hanoûmat, enfoncé dans ses réflexions.

» Si je ne la rassure pas entièrement aujourd'hui, elle abandonnera la vie, je ne puis en douter nullement.

» Et si Râma vient à me demander : « Qu'est-

(1) Littéralement : le genre ou l'espèce des Rakshasas.

ce que t'a dit ma bien-aimée ? » que lui répondrai-je, moi, qui n'aurai pas causé avec cette femme d'une taille ravissante ?

• Si je mets l'accablement de la douleur dans l'âme de Râma aux yeux tels que des lotus, son arrivée ici avec une armée n'aura point de succès.

• Si je m'en vais d'ici précipitamment, ne lui apportant pas les commissions de Sitâ, le Kakoutsthide en colère va me consumer de ses yeux brûlants. Si je m'en retourne, sans rassurer cette dame plongée dans les soucis, je commets donc une faute ; mais lui parler, en est une aussi grande.

» Néanmoins, je veux m'approcher d'elle et, me tenant ici au milieu des Rakshasîs, la relever de ce chagrin, où sont noyés ses organes des sens ; car je leur suis inconnu, et je suis encore, ce qui vaut mieux, un singe ! (*Du 10^e au 17^e çloka.*)

• Mais, si je lui adresse, comme un brahme, des paroles sanscrites, la Djanakide, comparant mon langage et ma forme, va penser que je suis Râvana et tomber dans un nouvel accès de crainte. Alors, saisie d'épouvante, elle va jeter des cris, cette femme spirituelle aux grands yeux, s'imaginant voir en moi ce Râvana, qui change de forme à volonté.

» Soudain, aux clameurs de Sîtâ, s'élanceront, sans aucun doute, sur moi les troupes des Rakshasis avec des armes différentes et terribles.

• Ensuite, toutes ces furies aux visages difformes, s'étant jetées autour de moi, vont lutter de toute leur puissance à qui pourra, soit me tuer, soit me prendre ; et, quand elles n'auront pu me saisir dans ma fuite rapide, moi, grim pant sur les rameaux, sur les branches, sur les troncs des plus hauts arbres, elles iront porter dans chaque maison le ban du roi et convoquer toute son armée de guerriers aux effrayants exploits. Ceux-ci, tenant à leurs mains des piques en fer, des flèches, des cimenterres et différentes sortes d'armes, vont accourir d'un pied léger au milieu de ce tumulte, et, jetant mille obstacles devant moi, il en va résulter, soit une réclusion plus étroite de Sîtâ, soit la prise de moi-même. (*Du 17° au 25° çloka.*)

• Ils aiment naturellement à faire du mal : aussi, tueront-ils, ou moi, ou cette noble Djana-kide ; l'affaire de Râma et de Sougrîva même aura donc trouvé là son écueil ! 25.

» En effet, moi pris ou tué par les Génies irrités des nuits, la Vidéhaine ne verra jamais venir auprès d'elle un autre émissaire de Râma, qui soit égal à moi ! 26.

» Car je le cherche en vain dans ma pensée,

je n'y vois pas, moi frappé de mort, un singe, qui puisse traverser la grande mer étendue sur une largeur de cent yodjanas. 27.

« La Mithilienne habite dans cette contrée lointaine une place bien fortifiée, inaccessible, environnée par l'Océan et défendue par le monarque des Rakshasas. 28.

« Reconnu, je peux triompher de ces nocturnes Génies par une vélocité incomparable ; mais je ne pourrais atteindre ensuite au rivage ultérieur de la grande mer. 29.

« Il est assez de force en moi pour tuer, j'en conviens, des milliers de Rakshasas ; mais cette affaire d'une si haute importance viendrait échouer là : il n'est ici nul doute. 30.

« Les armes sont incertaines, et je n'aime pas l'incertitude : est-il sage de changer une chose certaine en une chose douteuse (1) ? 31.

« Néanmoins, ce serait une grande faute à moi, de manquer cette occasion pour m'entretenir avec Sitâ : comment donc lui ferai-je entendre ma parole sans l'effrayer ? » 32.

Il dit ; et, s'étant recueilli dans ses réflexions, le singe intelligent adopte enfin cette idée :

« Pour ces raisons, je vais lui nommer Râma

(1) Littéralement : *Quis in re non dubiâ faciat rem dubiam ?*

aux travaux infatigables, et lui parler dans un langage sanscrit, mais comme on le trouve sur les lèvres d'un homme, *qui n'est pas un brahme*. De cette manière, je ne puis effrayer cette *infortunée*, de qui l'âme est allée dans sa pensée rejoindre son époux. 33—34.

» En effet, au nom de Râma, son mari, le héros infatigable dans les travaux, cette dame vertueuse ne peut tomber dans la crainte, en me voyant paraître devant elle. » 35.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le vingt-neuvième chapitre,

Intitulé :

DÉLIBÉRATION DU SINGE HANOUMAT AVEC
LUI-MÊME.

XXX.

Quand il eut ainsi promené son esprit sur tous les points nombreux et variés de cette matière, le grand singe fit tomber ces mots avec lenteur dans l'oreille de Sitâ : 1.

« Il fut un roi, nommé Daçaratha, de mœurs sans tache, d'une gloire éclatante, d'une vaste renommée, d'une prospérité immense, d'un courage, qui ne se démentit jamais, heureux et donnant le bonheur, aimé des peuples, traitant avec douceur les humbles et les pauvres, formidable par le nombre de ses chars et de ses armées, roi des rois, marqué naturellement des signes, où l'on reconnaît un monarque, célèbre aux quatre bouts de la terre, illustre, ajoutant de plus en plus à la gloire de la sainte race d'Ik-

shwâkou et voyant face à face les Dieux mêmes.

2—3—4.

» Son fils aîné est appelé Râma. Prince chéri, au visage tel que la reine des étoiles, il est versé dans la science de la distinction et le plus habile des archers. 5.

» Il est le défenseur du monde des vivants, le protecteur des lois, le tuteur de sa famille et le bouclier des gens de bien. 6.

» Accompagné de son épouse, Râma s'en est allé, suivi de son frère, au milieu des bois, pour obéir à la parole de son vieux père, dont la promesse ne s'écarta jamais de la vérité. 7.

» Là, un jour que la chasse avait emporté ses pas à la ronde sous la grande forêt, un Rakshasa lui enleva son épouse, fille du souverain, qui règne à Mithila. 8.

» A la nouvelle qu'il avait couvert de morts le Djanasthâna et tué *ses deux frères*, Doûshana et Khara, ce Râvana, démon au cœur méchant, lui ravit dans sa colère cette noble Sîtâ, qu'il a conduite ici. 9.

» Reine, que vit naître le Vidéha, ton époux Râma te dit *par ma bouche* ce qu'il y a de plus heureux ; et le jeune frère de ton mari, Lakshmana le héros, te souhaite la félicité ! • 10.

Quand il eut dit ces mots, Hanoûmat, le fils du Vent, cessa ; et la Djanakide, à ces douces

paroles, ouvrit son cœur au plaisir et se réjouit. 11.

Ensuite, elle, de qui l'âme était assiégée par les soucis, elle de lever craintive sa tête aux jolis cheveux annelés et de regarder en haut sur le çinçapâ. 12.

Tremblante alors et l'âme toute émue, la modeste Sîtâ vit, assis au milieu des branches, un singe à l'aspect aimable. 13.

A la vue du noble quadrumane posé dans une attitude respectueuse : « *Ce que j'ai cru entendre n'était qu'un songe ;* » pensa la dame de Mithila.

Mais, ne voyant pas autre chose qu'un singe, son âme défailloit : elle resta long-temps comme une personne évanouie ; et, quand elle eut enfin recouvré sa connaissance, cette femme aux grands yeux, Sîtâ de rouler ces pensées en elle-même : 14—15.

« C'est un songe ! je me suis endormie un instant, épuisée de terreur et de chagrin ; car il n'est plus de sommeil pour moi, depuis que j'ai perdu celui, de qui le visage ressemble à la reine des nuits ! 16.

» En effet, toute mon âme s'en est allée vers lui ; l'amour, que je porte à mon époux, égare souvent mon esprit ; et, pensant à lui sans cesse, c'est lui, que je vois, c'est lui, que j'entends, au milieu de ma rêverie. 17.

• Mes désirs entraînent mes pensées vers lui et je contemple ses traits dans le miroir de mon intelligence... Mais quelle est donc cette chose ? car un songe n'a point de corps, et c'est un corps bien manifeste, qui me parle ici ! 18.

» Adoration soit rendue à Çiva, au Dieu, qui tient la foudre, à l'Être-existant-par-lui-même ! Adoration soit rendue même au Feu ! S'il y a quelque chose de réel dans ce que dit là cet habitant des bois, daignent ces Dieux faire que toutes les paroles en soient véritables ! » 19.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trentième chapitre,
Intitulé :
L'ÉVANOUISSEMENT DE SITA.

XXXI.

Ensuite, Hanoûmat adressa une seconde fois la parole à Sitâ, et, portant à sa tête les deux mains réunies, il rendit cet hommage à la Djana-kide et lui dit : 1.

« Qui es-tu, femme aux yeux en pétales de lotus, à la robe de soie jaune, toi, qui te tiens appuyée sur une branche de cet arbre et qui appartiens sans doute à la classe des Immortels ? 2.

» Pourquoi cette eau, dont la source est dans le chagrin, coule-t-elle de tes yeux, comme on voit l'onde claire et pure stiller des feuilles du nêlumbo ? 3.

• Qui es-tu, femme au visage le plus charmant, qui es-tu dans la classe des Roudras et des

Maroutes ? Qui es-tu, femme à la taille gracieuse, dans la classe des Vasous ? Tu sembles une Déesse à mes yeux ? 4.

» Tu es sans doute, femme aux jolis yeux, tu es Rohinî, la première des étoiles, Rohinî, qui, privée de Lunus, *son époux*, est tombée ici de la région où les Dieux habitent ! 5.

» Ou peut-être, dame aux yeux noirs, es-tu Aroundhatî même, à qui le désir ou l'amour ont donné Vaçishtha pour époux, lui, de qui tes charmes avaient ému les sens ? 6.

» Mais je conclus des marques et des signes, répandus sur toi devant mes yeux, que tu es la fille d'un roi et l'épouse du monarque de la terre. 7.

» Si tu es Sîtâ la Vidébaine, que Râvana put un jour enlever de force dans le Djanasthâna, dis-moi, noble dame, la vérité. » 8.

Quand elle eut ouï ces paroles d'Hanoûmat, la Vidébaine, que le nom de son époux avait remplie de joie, répondit en ces termes au grand singe, qui était venu se placer dans le milieu du çinçapâ : 9.

« Je suis la fille du magnanime Djanaka, le roi du Vidéha : on m'appelle Sîtâ, et je suis l'épouse du sage Râma. 10.

» J'habitai une seule année le palais du noble fils de Raghon dans l'abondance de toutes les

jouissances et savourant les voluptés humaines.

» Après ce temps écoulé, son père avec les ministres et le grand-prêtre du palais invita mon époux à monter sur le trône de la race d'Ikshwâkou. 11—12.

» Déjà *les crieurs publics* annonçaient la cérémonie du sacre, quand une femme du roi, nommée Kêkényi, tint ce langage à son époux : 13.

« Je ne veux ni boire, ni manger le mets servi devant moi ! Si Râma est sacré, ce jour est le dernier de ma vie ! 14.

» O le plus vertueux des rois, donne aujourd'hui sa vérité à cette parole, qui me fut dite par toi dans un mouvement de reconnaissance. *Je demande* que l'aîné des Raghouides s'en aille au milieu des forêts. » 15.

» A ces mots, le vieux monarque, se rappelant *deux* grâces, qu'il avait jadis accordées à cette femme, s'évanouit sous le coup de ces paroles odieuses et cruelles de Kêkényi ; mais il se tint ferme dans le devoir de la vérité et redemanda, les yeux baignés de larmes, à son illustre fils, ce royaume, qu'il venait de lui donner.

16—17.

» A ce langage de son père, ce langage, qui avait plus de valeur à ses yeux qu'un empire, *mon époux obéit*. Lui, qui, dans l'intention du monarque avait déjà reçu la couronne et qui était

déjà monté sur le trône, il *en descendit* ; car il donnera toujours, il n'acceptera jamais ; il dira toujours la vérité, il n'avancera jamais un mensonge pour sauver même sa vie, ce prince, qui a l'énergie de la vérité ! 18—19.

» Ce héros illustre se dépouilla de ses vêtements précieux ; et, cédant à sa belle-mère un sceptre, que la pensée du roi avait déjà remis dans ses mains, il s'exila au milieu des forêts.

» Je partis *avec lui*, marchant d'un pied hâté devant mon époux, qui portait un habit d'écorce ; car, sans Râma, une habitation me déplairait au sein du Paradis même. 20—21.

» Mais, avant moi, un frère dévoué, le Soumitride à la haute intelligence, avait changé ses habits contre l'écorce des arbres, pour accompagner son frère aîné. 22.

» Fermes dans nos résolutions, nous avons respecté l'ordre auguste du maître, et, renonçant à la ville, nous sommes entrés avec énergie au milieu des bois profonds. 23.

» C'est dans le temps où Râma habitait sous la forêt Dandaka, que je fus enlevée par le cruel Démon Râvana, moi, l'épouse de ce héros à la force sans mesure. » 24.

A ces paroles de Sîtâ, le noble singe Hanoumat lui répondit en ces termes, l'âme partagée entre la douleur et le plaisir : 25.

• C'est l'ordre même de Râma, qui m'envoie ici vers toi en qualité de messenger : Râma est bien portant, belle Vidéhaine; il te souhaite ce qu'il y a de plus heureux. 26.

• Lakshmana aux longs bras, la joie de Soumitrâ, sa mère, te salue, inclinant sa tête devant toi, mais consumé par la douleur, car tu es toujours présente à la pensée de ton fils (1), comme un fils est toujours présent à la pensée de sa mère.

» Ce Démon, qui, un jour, dans la forêt, te fait dire ici *Lakshmana par ma bouche*; ce Démon, qui avait séduit tes regards, reine, sous la forme empruntée d'une gazelle ravissante au pelage d'or, mon frère aîné, qui pour moi est égal à un père, Râma aux yeux beaux comme des lotus, Râma, à qui le devoir est connu dans sa vraie nature, l'a tué avec justice en lui décochant une grande flèche aux nœuds droits.

27—28—29—30.

• Mârîcha, en tombant, a jeté son cri au loin.

• Le vertueux Lakshmana, pour te faire plai-

(1) Il est comme le fils de Sitâ par suite de son mariage avec Râma. Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié cette maxime répétée mainte fois dans le cours du poème : un frère aîné est comme le père de son frère puîné; le frère puîné est comme le fils de son frère aîné. Voyez dans ce chapitre-ci les derniers mots du çloka 29°.

« sir, obéit docilement aux paroles mordantes, que tu lui fis entendre à cette occasion ; car ton jeune beau-frère est pour toi, reine, toujours plein d'une respectueuse soumission.... » 31—32.

A ces mots, le singe se s'incliner devant elle et Sîtâ se pousser à cette vue un long et brûlant soupir : « Si tu es Râvana lui-même, qui, aidé par la puissance de la magie, vient ajouter une nouvelle douleur à mon chagrin, lui dit cette femme au visage brillant comme la lune, tu ne fais pas une belle action. 33—34.

« Mais salut à toi, noble singe, si tu es un messager, envoyé par mon époux ! Je demande que tu me fasses de lui un récit, qui me ravira de plaisir. 35.

« Raconte-moi les vertus de mon bien-aimé Râma : tu entraînes mon âme, beau singe, comme la saison chaude emporte la rive du fleuve. 36.

« Mais ceci n'est, hélas ! qu'un songe ! c'est un songe, qui présente le singe à mes yeux ! car ce rêve, il m'enivre d'une grande béatitude, et la béatitude n'est donnée à personne ici-bas.

« Oh ! qu'il y a de charmes en toi, songe ! puisque, dans mon triste abandon même, je te vois sous mes yeux comme un habitant des bois, qui m'est envoyé par le noble enfant de Raghon ! 37—38.

» S'il m'était possible de voir, dans un rêve seulement, Râma accompagné de Lakshmana, cette vue soutiendrait ma vie ; mais le songe m'envie même *ce bonheur* ! 39.

» Cette vision aurait-elle sa cause dans le trouble de mon esprit ? est-ce délire, hallucination, folie ? ou n'est-ce qu'un effet du mirage ?

» Ou plutôt ce n'est pas égarement, ni délire, ou signe d'un trouble dans mon esprit : je vois bien que le singe est ici une réalité. » 40—41.

Elle dit ; et, quand elle eût roulé maintes fois ces idées en elle-même, Sîtâ finit par s'imaginer que ce noble singe était un Rakshasa vigoureux, à cause de la faculté qui fut donnée à ces Génies de prendre telle ou telle forme à volonté. 42.

Ensuite, la fille du roi Djanaka eut le désir de connaître mieux le singe, et, cette pensée conçue, la Mithilienne de lui parler en ces termes :

« Puisque tu es le messenger de Râma, veuille bien encore, ô le meilleur des singes, me dire avec le secours des comparaisons quel est ce Râma, *allié des singes*, habitants des bois. »

43—44.

A ces paroles de Sîtâ, l'auguste fils du Vent lui répondit en ces mots doux à l'oreille : 45.

« Ce prince vertueux, qui a l'énergie de la vérité, qui est le Devoir même incarné, qui trouve

son plaisir dans le bonheur de toutes les créatures, qui est le défenseur et le donateur de tous les biens, vigoureux comme le vent, invincible comme le grand Indra, aimé du monde comme la lune et resplendissant comme le soleil; ce roi, chéri de tout l'univers, semblable à Kouvéra, et qui possède autant de courage qu'il en est dans Vishnou à la force immense; ce monarque, sur la bouche duquel réside la vérité; ce Râma à la voix douce comme celle de Vrihaspati, et beau, joli, charmant comme l'Amour, qui s'est revêtu d'un corps; ce magnanime, qui a dompté la colère en lui-même, c'est le plus intrépide guerrier et le plus grand héros du monde! Sous l'ombre de son bras l'univers entier repose, et, dans un prochain combat, il va tuer de ses dards enflammés de fureur, comme des serpents gonflés de leurs poisons, ce Râvana, par qui tu fus enlevée de ton hermitage vide un jour, qu'il en eut fait écarter ce vigoureux fils de Raghon, sous les apparences mensongères d'une gazelle! Tu verras donc bientôt ce méchant goûter le fruit de son action! (*Du 46° au 53° çloka.*)

» Envoyé par ton époux, je me présente ici devant tes yeux en qualité de son messager : ta séparation d'avec lui brûle son cœur de chagrin; il te souhaite une bonne santé! 53.

» Le fils chéri de Soumitrâ, Lakshmana aux longs bras, à la vive splendeur, s'incline et te souhaite une bonne santé! 54.

» Un ami de Râma, héros plein de vigueur et nommé Sougrîva, le monarque des plus nobles singes, te souhaite aussi une bonne santé! 55.

» Râma pense à toi sans cesse, de même que Sougrîva et Lakshmana. Par bonheur! tu vis encore Vidéhaine, quoique tombée dans les mains des Rakshasis. 56.

» Sous peu de temps, accompagné de Lakshmana et de Sougrîva, tu verras venir ici ton Râma au milieu des singes par dix millions comme Indra au milieu des Maroutes. 57.

» Je suis le singe appelé Hanoûmat, le conseiller de Sougrîva et le messager de Râma, ce héros infatigable et ce lion des rois. 58.

» Je suis venu ici en ta présence, stimulé par la voix de Râma; j'ai franchi la grande mer et je suis entré dans la cité de Lankâ. 59.

» Donnant l'essor à mon courage, j'ai fouillé toute la ville entière de Lankâ, et j'ai foulé à mes pieds (1) la grandeur même du méchant Râvana. 60.

(1) L'édition porte ici *padanyâsa* et l'Erratum ne signale pas une faute; néanmoins, nous préférons lire à l'accusatif *padanyâsan*, avec l'anouswara. Le nominatif dans ce vers ne donne aucun sens raisonnable; et, si l'on

» Je ne suis pas ce que tu penses, reine : abandonne ce doute et prête confiance à mes paroles. 61.

» C'est moi, qui seul, pour m'élancer, montai sur le plateau du mont Malaya ; c'est moi, qui regardai cette largeur de la mer aux ondes salées comme l'étroit espace, où la génisse en passant laisse imprimé son pied : crois-en ma parole, Mithilienne, car jamais un mensonge n'a souillé ma bouche. » 62.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-et-unième chapitre,
Intitulé :
ENTRETIEN D'HANOUMAT AVEC SITA.

voit dans *nyasa* le verbe composé *nyas* à la première personne du prétérit second, *pedas deposui*, on n'arrive pas davantage à une solution beaucoup plus satisfaisante.

XXXII.

Après que la Vidéhaine eut écouté son récit au sujet de Râma, elle dit avec une voix douce au noble quadrumane ces paroles candides : 1.

« Quelle est ta liaison avec Râma ! De quelle manière connais-tu Lakshmana ? Comment s'est nouée cette société d'hommes et de singes ? 2.

« Comment est la santé de Râma ? En quel état est sa personne ! Comment sont les cuisses, comment sont les bras de Lakshmana ? Dis-moi cela ? » 3.

A ces paroles de la Vidéhaine, Hanoûmat, le fils du Vent, se mit à lui parler de Râma suivant la vérité ; 4

« Je connais, femme aux yeux tels que les pétales du lotus, je connais parfaitement ce que

tu me demandes ; je sais par le témoignage de mes yeux en quel état sont Lakshmana et ton époux. 5.

» Râma est le défenseur du monde des vivants, Râma est le bouclier du devoir ; c'est le roi des hommes instruits dans la science, c'est le serviteur des brahmanes.

» Râma est *toujours* l'homme versé dans la science ; il est *toujours* ce héros, de qui le bras disperse les ennemis dans une bataille ; il sait honorer ceux à qui sont dus ses respects ; c'est un brahmachâri ferme dans ses vœux. 7.

» Râma connaît la route des gens de bien, il sait le but des œuvres ; sa voix est comme le son du tambour, sa couleur plaît aux yeux, il est plein de majesté. 8.

» Il est versé dans le Dhanour-Véda, le Véda *suprême* et les Védângas ; il est instruit dans le Rig-Véda et les savants rendent hommage à son savoir. 9.

» Il a de larges épaules, de longs bras, un cou rond comme la conque marine, un visage resplendissant, la clavicule solide, les yeux bien dorés, une force, qui ne se dément jamais. 10.

» Il a de justes proportions ; ses membres sont distribués également, et, depuis la tête jusqu'au talon, ses os forment une vigoureuse charpente.

» Le magnanime Raghouide possède les quatre coudées (1), les quatre défenses, les seize organes, les trois guirlandes et les quatre parfums : il sait les trois temps et les quatre manières d'écrire : il a les deux choses blanches, les quatre noires, les trois courbes, les six relevées, les trois qui vont par triades, les quatre égales, les quatorze couples pareils, dix touffes tripartites de cheveux ou de poils bouclés, dix myriades de millions, trois balikas, huit royaumes, cinq penchants et huit races.

• Son frère né d'une autre mère, le Soumitride ne lui cède pas ; il est plein d'amour fraternel, de courage et de beauté.

• Écoute encore de ma bouche, femme au candide sourire, de quelle manière il m'obtint pour son messager et comment il est venu trouver le roi Sougrîva.

» Après ton enlèvement, auguste Vidéhaine, et la mort de *l'oiseau* Djatâyou, le héros infortuné de Raghou, ayant su par lui que ton ravisseur était Râvana, se mit à fouiller çà et là tout le Djanasthâna. (*Du 11^e au 18^e çloka.*)

• Tandis qu'attaché à ta recherche, le Ka-

(1. Passage obscur, où les choses physiques se mêlent aux choses métaphysiques, pour augmenter l'embarras du commentateur, au milieu des noms figurés et des appellations métaphoriques.

koutshide explorait cette terre, il vit Sougrîva, que son frère aîné avait chassé du trône. 18.

» Ce fut moi, reine, qui amenai ton époux au sommet d'une montagne, où son désir de revoir enfin ta personne lui fit nouer une alliance avec Sougrîva. 19.

» Râma bientôt fit remonter son allié sur le trône, grâce à la force de son bras, qui terrassa dans un combat ce héros à la vigueur immense, Bâli, monarque des singes. 20.

» Rétabli dans son royaume, l'auguste Sougrîva, le *nouveau* roi des quadrumanes, enjoignit l'ordre à tous les singes de chercher par les dix points de l'espace. 21.

» Nous alors, envoyés de tous les côtés aux diverses plages du ciel par le souverain des simiens, nous voilà donc, reine, te cherchant partout à cause de Râma. 22.

» De tout un intervalle de lune, où nous fûmes égarés dans une caverne *ténébreuse*, nous avons dépassé le temps prescrit; et nous nous sommes couchés à la cîme de cette (1) mon-

(1) TASYA GIRAIS, *montis illius*, dit-il, parce qu'il indique sans doute avec un geste l'endroit où *cette* montagne est assise; peut-être aussi tout simplement : *toû orouûs*, comme on dirait en grec, *d'une montagne*; car M. Burnouf voyait avec justesse dans le pronom *tad* un article prépositif, répondant à celui des grecs : 'o, 'n, tò.

tagne, résolu d'y mourir, consumés par la faim.

» Tandis que nous étions là sur le mont Vin-dhya sans nourriture et plongés dans un océan de chagrins, Angada, le héros d'une splendeur infinie, exposa devant nos yeux et ta perte, Vidéhaine, et la mort de Bâli, et ce jeûne, où nous étions assis tous afin d'y mourir, et le trépas du vautour Djatâyou. 23—24—25.

« Qui donc a tué ce frère mien, plus jeune que moi ? Quel sujet a donc amené sa mort ? » nous dit à ces mots Sampâti, le frère du roi des vautours. 26.

» Alors Angada lui raconta le grand carnage, qui avait ensanglanté le Djanasthâna, où tu fus enlevée, dit-il, par un Démon à la taille gigantesque. 27.

» Plein d'une vive douleur à cette nouvelle de la mort, qui avait frappé Djatâyou, Sampâti nous apprit qu'on avait déposé ta majesté royale dans le palais de Râvana. 28.

» Ensuite, moi, voyant la bien grande épouvante de mes pareils, ensevelis dans le chagrin, moi, qui avais la conscience de ma force, j'ai franchi cette mer, large habitation des requins.

» Moi, reine, et les principaux des singes vigoureux et bien doués, nous errons, occupés de ta recherche à cause de Râma. 29—30.

» Nous avons, Djanakide, vu et conservé les

riches oruements de ta parure, que tu avais éparpillés çà et là. 31.

» Ces resplendissants joyaux, que tu as semés dans ton enlèvement précipité, Mithilienne, je les ai donnés à Râma. 32.

» Après qu'il eut mis de mainte manière et mainte fois tes admirables parures contre son cœur, le magnanime Râma, semblable à un Dieu, gémit long-temps, consumé par la douleur et couché sur la terre. Moi alors, avec différents discours, je l'ai relevé, ce héros, abattu dans son infortune. 33—34.

» N'aspirant qu'à ta vue, reine, ton Raghouide, tel qu'une montagne volcanique, brûle d'un feu tout flamboyant. 35.

» Ses tristes pensées et l'amour consomment à cause de toi le rejeton magnanime de Raghou, comme le feu dévore une maison incendiée. 36.

» Il est ébranlé par le chagrin, attaché à ton absence de ses yeux, comme une montagne, pleine de roches et de métaux, que secoue un tremblement de terre violent. 37.

» Râma ne goûte aucun plaisir à voir les charmantes rivières et les grands bois, parce qu'il ne t'y voit pas, fille du roi Djanaka : mais bientôt il jouira de ta vue, cet héroïque fils de Raghou, lui, de qui la main va tuer Râvana, ses parents et ses amis ! 38—39.

» Depuis le mont Gandhamâdana, des cimes duquel on aperçoit le Gokarna, jusqu'à ce mont lui-même, le singe Kéçari peut aller *sans quitter ses domaines*. 40.

» Là, ce grand singe, mon père, jouit d'un tîrtha fréquenté par les Dieux et dispose en maître de la nacre et des perles, que produit l'*Océan*, roi des fleuves. 41.

» L'épouse de ce Kéçari m'a conçu elle-même du Vent : j'ai pour nom Hanoûmat et mes exploits m'ont rendu célèbre. 42.

» Certes ! les grandes vertus, qu'on loue dans mon père, méritent la confiance, Vidéhaine. Mais, comme tu ne vois en moi qu'un singe, c'est évident ! et non pas autre chose, reçois donc cet anneau, sur lequel est écrit le nom de Râma ; car il me fut donné par ce magnanime comme un signe, *qui devait m'accréditer*. 43—44.

» Râma sur cet anneau d'or, auguste reine, a gravé lui-même ces mots : « D'or, d'or, d'or ! »

Les membres palpitants de joie et la face baignée de larmes, la royale captive reçut alors cet anneau et le mit sur sa tête. 45—46.

A peine entendues les paroles, que Râma lui envoyait, à peine vu l'anneau, elle versa de ses yeux noirs et charmants l'eau, dont la source est dans la joie. 47.

Son visage pur aux belles dents et doué avec les

dans les plus charmants parut comme l'astre des nuits, quand son disque sort affranchi de la gueule du *serpent* Râhou. 48.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-deuxième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT REMET A SITA L'ANNEAU DE
SON ÉPOUX.

XXXIII.

Elle, qui tout à l'heure était consumée de chagrin, la fille du roi Djanaka se montrait maintenant aux yeux du singe Hanoûmat hors des serres de la douleur, comme une Kinnari délivrée du Kinnara, *son ravisseur*. 1.

La voyant couchée sur le sol et toute sa personne brunie par la poussière de la terre, il dit encore à cette femme aux grands yeux d'une voix suffoquée par ses larmes : 2.

« Dame au corps charmant, je suis venu à Lankâ par les ordres du roi des hommes : *oui!* c'est ton Raghonide à la force immense, qui m'envoie ici à cause de toi. » 3.

En voyant un singe parler comme un enfant de Manou, la Vidéhaine, s'armant de courage,

n'était pas tombée dans la crainte, ni dans la stupéfaction : et, quand il annonça la chute prochaine de Râvana, elle n'avait pas rompu le silence, devenue muette de joie au milieu du chagrin. 4—5.

Après un instant, le plus excellent des singes, Hanoûmat, qui avait l'expérience des choses, lui toucha les pieds du front et se remit à vanter le Raghouide : 6.

« Ce héros, doué à la fois de renommée, de constance et de force, adonné aux pratiques de l'yoga et le plus savant des hommes versés dans les règles de l'unification, il te souhaite une bonne santé. 7.

« Il te souhaite une bonne santé, ce héros introuvable comme la mer, immobile comme l'Himâlaya, inébranlable comme le devoir de la vérité. 8.

« Il te souhaite une bonne santé, ce héros, le protecteur du monarque des singes, lui, à qui le Soumitride est cher et qui est cher au Soumitride.

« Ce fils, qui fait la gloire de Soumitrà, le frère puiné de Râma te souhaite également une bonne santé. 9—10.

« Ce héros, qui toujours voit un père dans Râma et qui toujours voit une mère en toi, femme aux yeux de lotus, il te souhaite une bonne santé! » 11.

A ces paroles du singe magnanime, Sitâ émue laissa couler de la source des yeux l'eau brûlante du chagrin. 12.

Les gouttes de larmes, tombant de ses paupières, brillaient comme les gouttes d'eau suspendues à deux fleurs de lotus. 13.

Cette femme à l'âme sensible essuya de la main ses grands yeux et reconnut la vérité de la mission aux signes, qu'Hanoûmat lui avait présentés. 14.

Consolée par lui et par la vue des marques, elle fut remplie d'une joie infinie et d'un ravissement incomparable. 15.

Levant ses yeux noyés de larmes, elle regarde en haut du çinçapâ et voit le respectueux Hanoûmat tenant ses deux mains réunies en forme d'andjali. 16.

La femme aux yeux de gazelle dit alors ces douces paroles au singe d'une voix suffoquée par ses larmes, mais où la joie se mêlait avec le chagrin : 17.

« Je veux offrir au temps convenable un sacrifice aux Dieux en reconnaissance de cet événement, ô le plus grand des singes. Quel bonheur ! mon époux jouit encore de la vie ! Lakshmana, oh ! bonheur ! vit encore ! 18.

» Je suis toute satisfaite d'apprendre ici par ton récit, après tant de jours écoulés, que

mon époux et le héros Lakshmana se portent bien l'un et l'autre. »

Elle dit ensuite au fils du Vent : 19.

« Je suis contente de toi, singe, puisses-tu jouir d'une longue vie ! Sois heureux ! toi, par qui me fut annoncé que mon époux est en bonne santé avec son frère puiné. 20.

« Grandis en force, en renommée, en sagesse ! Tu es courageux, tu es capable, tu es savant, noble singe ! 21.

« Toi, qui seul affrontas cette habitation des Rakshasas, et, regardant cette mer comme enfermée dans l'étroit espace, que laisse en passant le pied d'une génisse, osas franchir de tes pas glorieux ce bassin des eaux large de cent yodjanas !

« Certes ! je ne crois pas, noble singe, que tu sois un quadrumane vulgaire, toi, à qui ce Râvana n'inspire ni terreur, ni frémissement ! Tu es bien digne de converser avec moi, ô le plus excellent des singes, puisque tu viens, envoyé par mon époux, qui a la science de son âme. Il est sûr que Râma n'eût pas envoyé, surtout en ma présence, un affidé, qu'il n'aurait pas étudié et dont il n'eût pas expérimenté le courage !

« Heureuse nouvelle, Râma et Lakshmana sont en bonne santé ! Râma, l'ami du devoir et comme

le devoir même incarné ; Lakshmana à la grande splendeur , qui fait la joie de Soumitrâ , sa mère !

» Râma n'est-il pas dans le trouble ? N'est-il pas rongé de chagrin ? Fait-il des œuvres supérieures , cet homme , le plus grand des hommes ? Est-ce que l'affliction et les angoisses ne troublent pas son esprit dans ses travaux ? Fait-il , cet enfant des rois , fait-il de ces actions , qui sont le propre d'un cœur mâle ?

» Emploie-t-il à *ma délivrance* les divers expédients et le triple moyen (1) ? (*Du 22^e au 29^e çloka.*)

» Met-il dans ses actions de l'ardeur et de l'audace ?

» L'homme , qui ne débute pas dans une entreprise en prenant les Dieux pour sa voie la plus sûre , est bientôt sans ressources et dévoué à la fuite.

» Est-ce que Râma cultive ses amis ? Est-ce lui plutôt , qui est visité par eux ? 30—31.

» Est-ce que sa conduite est celle du juste ? Est-ce qu'il est honoré de ses amis ? Ce fils des princes de la terre demande-t-il aux Dieux la faveur du ciel ? 32.

» Emploie-t-il sa main à des actions viriles et

(1) Sans doute : la force , la ruse , la voie amiable.

même à des œuvres divines ? Est-ce que l'absence n'a point effacé *mon* amour dans le cœur de ce noble héros ? 33.

» *Non !* c'est lui, qui doit m'arracher de cette horrible calamité, lui, toujours digne des biens et jamais digne des maux ! 34.

» Plongé dans une douleur profonde, Râma ne s'y noie donc pas ? On le verra donc bientôt, singe, venir à cause de moi dans ces lieux, ce rejeton auguste de Raghou, ce Râma, fils du monarque des hommes !

» Si le Kakoutsthide est vivant, pourquoi sa colère ne brûle-t-elle pas la demeure de Râvana, comme le feu, qui s'allume à la fin d'un youga ? Ou pourquoi, si *Râma ne le fait pas*, souffre-t-il avec colère que j'habite dans la maison d'un ennemi ? Pourquoi ne déploie-t-il pas ses efforts à la perte de Râvana ?

» Mais il m'arrachera de cette horrible infortune : à peine t'aura-t-il vu de retour, que ses flèches détruiront cette ville ! 35—36—37—38.

» Est-ce que ce fils de roi, le défenseur du juste, mon défenseur et celui du monde entier, me regarde comme indigne de sa protection, moi, qui fus enlevée par un Démon puissant au mépris du héros, mon protecteur ! 39.

» Son visage chéri et qui, semblable à la lune, exhale une odeur égale à celle du lotus ; ce

visage d'une splendeur éternelle, ma perte le fait-elle se dessécher, comme un lotus sous les feux du soleil, quand la saison chaude est venue succéder à la saison des pluies ? 40.

» Sans crainte, sans trouble, sans chagrin, docile aux conseils du devoir, il abandonna son royaume, et, marchant à pied, il m'emmena dans les forêts : conserve-t-il encore la même fermeté ? 41.

» A ces amères nouvelles sur moi, le *cœur de ce maître du monde* n'en sera-t-il point brisé ? Puissé-je vivre, Hanoûmat, jusqu'au temps où mon époux ait reçu tes nouvelles ! 42.

» Lakshmana, qui s'en est allé sur les pas de son frère à l'ouïe des mordantes paroles, que je lui jetai dans ma folie, Lakshmana vit-il encore ?

» Kâauçalyâ vit donc ? Est-ce qu'elle vit aussi, l'illustre Soumitrâ ? Viendra-t-elle bientôt à cause de moi l'armée complète, l'épouvantable armée du magnanime Bharata, commandée par ses généraux et rassemblée sous les étendards ? Est-ce que les singes à la force terrible viendront ici ? 43—44—45.

» Le beau Lakshmana, ce fils, qui est la joie de Soumitrâ, va-t-il de sa main habile à tirer l'arc jeter l'épouvante chez les Rakshasas avec la multitude de ses flèches ? 46.

» Mon vœu est que je puisse voir bientôt

Ràvana tué dans un combat, lui, ses parents, ses conjoints et ses fils, sous la main de Râma si terrible avec son arc sans égal ! » 47.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-troisième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE SITA.

XXXIV.

A ces belles paroles de Sitâ, le fils du Vent lui répondit en ces termes d'une voix douce et les mains réunies en coupe à ses tempes : 1.

« Reine, ton Raghouide ne sait pas encore que tu es ici : à mon retour, ses flèches consumeront bientôt cette ville. 2.

« En effet, de ses flèches innombrables, ayant comme pavé la mer, cette profonde habitation de Varouna, ses exploits rendront la cité même de Lankâ veuve de ses Rakshasas. 3.

« A peine ouï mon récit, le Raghouide viendra bientôt, entraînant derrière lui une puissante armée de singes magnanimes. 4.

« Là, si la Mort, si les habitants du ciel avec Indra osent tenir pied devant lui, ce noble fils de

Kakoutstha leur fait mordre à tous la poussière du champ de bataille ! 5.

» Plongé dans une grande affliction par ton absence de ses yeux, Râma ne trouve de calme nulle part, comme un taureau assailli par un lion. 6.

» Je te jure par la vérité, reine, et par mes bonnes œuvres mêmes ! Je te jure par le fruit de la racine et par le Dieu Varouna, Mithilienne, par le mont Dardoura, le Vindhya, le Mérrou et le Mandara, que tu verras bientôt la face héroïque de Râma, aux yeux charmants, aux lèvres de vimba, à l'aspect aimable, ce visage tel que la lune dans sa pléoménie ! Ton Raghouide, femme aux grands yeux, il pense toujours à toi.

7—8—9.

» En effet, le sommeil ne vient jamais visiter Râma dans sa couche même : il se prive de la chair, il ne goûte pas au vin ni aux liqueurs. 10.

» Ce qu'il mange pour son mets le plus exquis, c'est un fruit sauvage, qu'on lui sert. Il ne mange ni par sensualité, ni par impatience, ni pour occupation, ni sur un tapis, où règne l'abondance. 11.

» Il n'use pas de la nourriture avant le moment venu, mais seulement à la huitième heure. Le rejeton de Kakoutstha est plein de sagesse même et surtout de fermeté. 12.

» Troublé de ce chagrin, né du malheur, qui le sépare de toi, il ne pense ni à l'héroïsme, ni à l'exercice des armes, ni à la volupté, ni aux festins. 13.

» Le seul plaisir, qu'il trouve, est celui, Vidéhaïne, que lui donne son âme en se reportant vers toi : il gémit sans cesse, femme craintive ; il se plonge mainte et mainte fois dans sa douleur profonde. 14.

» Il maudit continuellement et de toute manière sa race, sa naissance et sa vie : « Honte à mes armes célestes ! dit-il ; honte à ma force ! honte à mon courage ! 15.

» Honte à ma naissance dans la magnanime lignée des héros Ikshwâkides, puisque les Rakshasas, au mépris de ma famille, traitée comme une herbe vile, ont osé ravir mon épouse vertueuse et plus chère à mes yeux que ma vie ! »

» A cause de toi, noble dame, ce héros de Raghon n'écarterait pas même de son corps les taons, les cousins, les serpents, ni les autres *bêtes nuisibles* : tant il est toujours absorbé dans ta pensée ! tant il est toujours absorbé dans son chagrin ! 16—17—18.

» Son âme toujours avec toi n'a pas d'autre pensée : il rêve de toi dans le sommeil ; à son réveil, il pense encore à toi. 19.

« Sîtâ ! » dit le prince d'une voix douce à l'as-

pect, ou d'un fruit, ou d'une fleur, ou d'un autre objet, qui ravit le cœur des femmes ; et, *courant* saisir la *jolie* chose : « Ah ! mon épouse ! » fait-il, s'imaginant que c'est toi-même ; « ah ! Sitâ ! ah ! femme au corps séduisant ! ah ! toi, de qui la vue est la merveille de mes yeux ! où demeures-tu, Vidéhaine ? où es-tu ? » s'écrie-t-il en pleurant toujours. 20 — 21.

» Du moment qu'il a vu dans les nuits se lever le charme de la nature, cette lune, ravissante par l'immense réseau de ses rayons froids, les yeux de Râma ne cessent point d'accompagner jusqu'au mont Astâ la reine des étoiles, car l'amour, dont il est esclave, chasse le sommeil de ses paupières ! 22.

» Sa pensée continuellement occupée de toi : « Hélas ! hélas ! mon épouse ! » s'écrie ce magnanime fils de roi, ascète inébranlable dans ses vœux, ce Râma, qui s'efforce de contempler *sans cesse* ton image dans les tableaux de son esprit. » 23.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-quatrième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS D'HANOUMAT.

XXXV.

Quand elle eut écouté ce discours, Sîtâ au visage beau comme la lune dans sa pléoménie répondit au singe Hanoûmat ces paroles, où le juste se mariait à l'utile : 1.

« Ce langage, que tu m'as tenu, est de l'ambrosie mêlée à du poison ; car si d'un côté Râma n'a pas une pensée, dont je ne sois l'objet, son amour d'une autre part le rend malheureux. 2.

» Ou sur un trône bien élevé ou dans un malheur bien profond (1), c'est le Destin seul, qui entraîne l'homme attaché avec sa corde. 3.

» Sans doute, il est impossible aux êtres animés de surmonter le Destin : vois en effet, noble

(1) Littéralement : *ou dans une souveraineté bien étendue, ou dans un malheur bien épouvantable....*

singe, Râma, le Soumitride et moi, nous sommes abreuvés de malheurs jusqu'à l'ivresse. 4.

» Quand donc Râma touchera-t-il enfin au rivage ultérieur de cet amer chagrin, tel qu'un homme, traversant le bassin des eaux, atterrit à l'autre bord de la mer ? 5.

» Quand verrai-je venir mon époux, ayant consommé la ruine des Rakshasas, immolé Râvana, extirpé les racines de Lankâ ? 6.

» Tu lui diras : « Passe le détroit ! » car je n'ai plus à vivre que le temps nécessaire à cette année pour achever sa révolution. 7.

» Le dixième mois s'écoule, grand singe ; et l'impitoyable Râvana m'a fixé pour seul terme deux mois encore. 8.

» Le Rakshasa Vibhîshana, âme juste, frère puiné de Râvana, lui a conseillé de me rendre à la liberté. 9.

» Exhorté mainte et mainte fois par lui, il n'a jamais consenti ; et, sortant de sa présence, Vibhîshana toujours emporta les injures de son frère.

» En effet, il déplait à Râvana de me rendre à *mon époux* ; et, tombé sous le pouvoir de la mort, *c'est elle*, je pense, *qui le pousse à chercher son trépas sous la main du Raghouide.*

10—11.

» Vibhîshana, grand singe, a une fille aînée, que l'on appelle Nandâ : c'est par elle, que je

fus instruite de tout ; sa mère me l'avait elle-même envoyée. 12.

» Il est un vieux prince des Rakshasas, vertueux, savant, ferme, plein de splendeur : Avindhya, c'est ainsi qu'il se nomme, est très-estimé de Râvana. 13.

» Lui aussi, il vint annoncer à son roi qu'un grand malheur allait éclater sur la tête des Rakshasas ; mais le tyran à l'âme vicieuse n'écouta point davantage sa parole salutaire. 14.

» Je l'espère, ô le meilleur des singes, mon époux viendra bientôt ; car mon âme est pure et de nombreuses qualités sont en lui. 15.

» Persévérance, force, énergie, courage, activité, reconnaissance, majesté : voilà, singe, les qualités de mon noble Raghouide. 16.

» C'est lui, qui seul, dans le Djanasthâna, sans l'aide de son frère, immola quatorze milliers de Rakshasas : quel ennemi ne tremblerait pas devant lui ? 17.

» Ce taureau des hommes, rien ne pourrait l'ébranler de son devoir : je connais toute sa puissance comme Çatchî même connaît celle du grand Indra. 18.

» Quand donc Râma, ce héros, ou plutôt ce soleil, qui sème en guise de rayons un réseau de flèches, dissipera-t-il avec colère ces ténèbres, que Râvana fit naître sur notre ciel ? » 19.

A Sîtâ, qui parlait ainsi, consumée de chagrin par l'absence de Râma et le visage baigné de larmes, le noble singe répondit en ces termes :

« Je vais aujourd'hui même te porter sur le sein de Râma, Mithilienne aux beaux cheveux annelés, comme le feu porte aux Dieux l'offrande sacrifiée sur leurs autels. 20—21.

» Tu verras (1) aujourd'hui même Râma de pair avec Lakshmana, Vidéhaine, s'atteler à sa résolution par une œuvre, à laquelle s'unit le Destin ! 22.

» Viens ! monte sur mon dos, reine ; assure tes mains dans ma crinière ! Je te ferai voir ton Râma aujourd'hui même, regarde-moi bien ! oui ! ton Râma à la grande vigueur, assis, comme Pourandara, sur le front d'une montagne-reine, où il se tient dans un hermitage, les efforts de son âme tendus pour atteindre jusqu'à ta vue.

23—24.

» Monte sur mon dos, sans balancer, reine charmante : désire enfin te rejoindre à ton Râma avec la même ardeur que Robinî aspire à sa réunion avec Lunus. 25.

» Assise sur mon échine, traverse l'Océan par la voie des airs, comme la Déesse Pârvatî, montée sur le taureau. En effet, quand je fuirai, t'em-

(1) Littéralement : *vois*, à l'impératif.

portant avec moi, reine au charmant visage, tous les habitants de Lankâ ne sont point capables de suivre ma route. 26—27.

» Vois-tu, Vidéhaine ? Il n'est pas douteux que je ne puisse, chargé de toi dans les airs, m'en retourner là, comme je suis venu ici. 28.

» Ou bien, si tu crains de monter sur mon dos, reine, de quel volatile ou quadrupède vivant sur la terre me faut-il emprunter la forme ?

A ces paroles agréables du terrible singe Hanoûmat, à la vigueur épouvantable, la Mithienne en ces termes lui dit avec modestie :

29—30

« Comment pourrais-tu, noble singe, toi, de qui le corps est si petit, me porter de ces lieux jusqu'en présence de mon époux, le monarque des enfants de Manou ? » 31.

Hanoûmat répondit à ces mots de Sîtâ : « Eh bien ! Vidéhaine, vois seulement la forme, que je vais prendre maintenant ! » 32.

Alors, ce tigre des singes à la grande énergie, lui, auquel était donné de changer sa forme à volonté, il s'augmenta dans ses membres. 33.

Devenu semblable à un sombre nuage, le prince des quadrumanes se mit en face de Sîtâ et lui tint ce langage : 34.

« J'ai la force de porter Lankâ même avec ses chevaux et ses éléphants, ses arcades, ses palais

et ses remparts, ses parcs, ses bois et ses montagnes! 35.

» Arrête donc enfin, reine, ta résolution! c'est assez parler, Vidéhaine! Retire du chagrin ton Raghouide avec Lakshmana! » 36.

Quand la fille du roi Djanaka vit semblable à une montagne le propre fils du Vent, cette princesse aux yeux grands comme les pétales des nymphæas lui dit : 37.

« Ta force et ton courage me sont bien connus, grand singe : ta marche est celle du vent et ta splendeur éclatante est celle du feu. 38.

• En effet, qui est le singe, en le cherchant avec soin au fond de la pensée (1), qui est le singe, hormis toi, prince des simiens, capable de traverser la mer jusqu'à son rivage ultérieur ?

» Je sais que tu as la force, singe, de me porter dans cette course ; mais il est essentiel de voir si l'affaire peut arriver sans naufrage au succès. 39—40.

» Il est impossible que j'aille avec toi par les airs, ô le meilleur des singes : ton impétueuse

(1) Nous préférons le sens donné ici à cet autre, que l'arrangement des mots semble présenter d'abord, et même d'une manière plus syntaxique au premier coup-d'œil : « Quel est le singe, hormis toi, prince des simiens, capable de traverser la mer, ne fût-ce que dans sa pensée, jusqu'à son rivage ultérieur ? »

vitesse, égale à toute la fougue du vent, me ferait tomber ; et, précipitée dans la mer pleine de crocodiles et de cétacées (1), j'y deviendrais, au milieu des affres de la mort, un régal exquis pour les monstres aquatiques. 41—42.

» Ensuite, il ne sied pas que l'épouse de ce Râma, aux yeux de qui le devoir siège avant tout, monte sur le dos même d'un être, que l'on appelle d'un nom affecté au sexe mâle. 43.

» *Non !* il ne convient pas, singe pur de tout péché, que moi, vouée au culte de mon époux, je touche les membres de n'importe quel mâle autre que Râma. 44.

» Si autrefois, sans protecteur, esclave et n'étant pas la maîtresse de mes actes, il est arrivé que j'ai touché malgré moi le corps de Râvana, est-ce un motif pour que je fasse *librement* la même chose *à présent* ?

» J'en conviens, toi et même seul, immolateur des héros ennemis, tu es capable de conduire cette affaire à bonne fin.... Mais pourquoi te donné-je ici des leçons ? 45—46.

» Que Râma, victorieux de Râvana et de toutes les armées Rakshasis dans la guerre, me ramène dans sa ville, cette *grande* action étendra beaucoup plus sa renommée. 47.

(1) Littéralement : *de timis*, poisson fabuleux, dont nous avons parlé dans une note précédente.

» Amène promptement ici, ô le meilleur des singes, mon époux accompagné de Lakshmana et du monarque des troupeaux simiens ; fais qu'après un si long temps je me voie enfin réunie à Râma dans l'oubli de ma douleur. » 48.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-cinquième chapitre,
Intitulé :
**HANOUMAT FAIT VOIR A SITA QU'ELLE PEUT
METTRE SA CONFIANCE EN LUI.**

XXXVI.

A ce langage, où le juste se mariait à l'utile, le singe Maroutide, aux louables qualités, répondit à Sîtâ : 1.

« Ce que tu dis, reine à l'aspect charmant, est d'une forme convenable ; ce discours est assorti au caractère d'une femme, qui siège au rang des *plus vertueuses* ; il est digne enfin de tes vœux.

» Ton sexe te rend incapable de traverser, montée sur moi, *dis-tu*, la vaste expansion de cette mer, large de cent yodjanas ; et tu m'objectes ceci, belle Djanakide, pour seconde raison : « Je veux éviter le contact avec un autre que Râma. » 2—3—4.

» Ce langage de toi est digne assurément de l'épouse du sage Râma : où trouver, si ce n'est

sur tes lèvres seules, des paroles telles et *vraiment* divines ? 5.

» Tons ces détails, reine, et ce que tu as fait, et ce que tu as dit en face de moi, tout sera conté, sans que rien soit omis, au rejeton de Kakoutstha. 6.

• Il saura même ce que m'ont poussé à dire plusieurs motifs, l'envie de faire une chose, que je pensais agréable à Râma, et mon intelligence aveuglée par le zèle. 7.

» Je désirais (1) te conduire aujourd'hui même vers le prince né du sang de Raghôu : ce que j'ai dit, c'est mon amour et mon dévouement pour ce héros, à qui sont dus mes respects, non autre chose, qui me l'avait inspiré. 8.

» Si tu ne peux venir avec moi par la voie des airs, donne-moi un signe, que Râma sache reconnaître. »

A ces paroles d'Hanoûmat, la jeune Sîtâ, semblable à une fille des Dieux, lui répondit ces mots d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante :

« Dis au roi des hommes ; « Sîtâ la Djankide, vouée au soin de conserver ta faveur, est couchée, en proie à la douleur, au pied d'un

(1) Littéralement : *je désire*, hypallage du présent au lieu de l'imparfait.

açoka et dort sur la terre nue. 9—10—11.

» Son corps souillé par des cercles de taches, son visage noyé des larmes de la douleur, elle a cessé de briller : tel, au commencement du printemps, un lac, où la mort a séché les *fleurs des lotus*.

» Les membres pantelants de chagrin, aspirant de tout son cœur à ta vue, Sîtâ est plongée dans un océan de tristesse ; daigne l'en retirer.

» Maître de la terre, tu es plein de vigueur, tu as des flèches, tu as des armes ; et Râvana qui mérite le trépas vit encore ! Que ne te réveilles-tu ? 12—13—14.

» Où sont maintenant tes armes diverses ? Où sont tes flèches brillantes comme le feu ? Où est ta force ? Où sont tes dards, que tu me négliges à tel point ! 15.

» La chute de mon bonheur a-t-elle, je le crains, entraîné du même coup la perte de ton courage, puisque le criminel Râvana vit encore, toi vivant ! 16.

» Un héros, toi ! ceux qui le disent ne parlent pas avec justesse : en effet, quiconque a souillé l'épouse d'un héros ne peut garder la vie. 17.

» Le héros défend son épouse et l'épouse sert le héros ! Mais toi, héros, tu ne me défends pas : quel signe est-ce d'héroïsme ? 18.

» Jadis mon père, au temps de mon enfance, prenait soin de me protéger ; mais, délaissée par

toi, monarque issu de Raghou, je fus enlevée par ce Râvana, *Démon* à l'âme cruelle ! 19.

» Je suis née dans la famille des Djanakides, je fus mariée dans la famille des Raghouides, et cependant j'habite, comme une malheureuse abandonnée, dans la maison d'un Rakshasa ! 20.

» L'Océan tari, le soleil et la lune tombés du ciel, l'Himâlaya (1), qui se remue, le feu qui glace au toucher : autant ces choses-là sont incroyables, autant je ne puis croire, ô le plus grand des hommes, que tu aies l'âme assez vile pour oublier de châtier Râvana ! » 21—22.

» Tu lui diras ces choses et d'autres encore de manière à toucher son cœur de compassion pour moi, car le feu ne brûle pas une forêt, s'il n'est agité par le vent. 23.

» Un époux doit toujours, *lui diras-tu*, nourrir et défendre son épouse : pourquoi, homme juste et qui sais le devoir, mets-tu en oubli ces deux points ? » 24.

A ces mots touchants (2) de la Vidéhaine, Hanoûmat, pénétré d'une vive douleur, se mit à pleurer. 25.

Quand elle eût ainsi donné fin à ces candides et justes paroles, Sitâ, levant son visage pareil à

(1) Littéralement : le roi des montagnes.

(2) Mot à mot : cause de chagrin.

l'astre des nuits, regarda une seconde fois dans le çinçapâ fait d'or. 26.

Cette noble dame vit, assis au milieu des branches avec sa taille d'un empan, le singe au langage aimable, tenant les deux mains réunies en coupe à ses tempes (1). 27.

A sa vue, la chaste Sîtâ, le cœur affligé, poussant un long soupir, adressa une seconde fois la parole au singe, qui se tenait là *dans cette respectueuse attitude* : 28.

« J'aspire à voir la face de Râma, aux yeux de lotus bleu, ce visage pareil au disque pur et plein de la lune dans la nuit de sa pléoménie. 29.

« Car je me réjouirais, singe, à la vue de son visage, comme la terre, qui a reçu l'eau du ciel sur les grains à moitié venus. 30.

» Raconte à mon époux ces deux faits de notre vie intime, ce qui sera pour toi le meilleur des signes devant lui :

« Au pied du mont Tchitrakoûta, rempli confusément d'arbres et de lianes, dans les massifs des bocages, embaumés par les senteurs des fleurs variées, au temps que j'habitais avec toi un hermitage de pénitents, non loin du fleuve Mandâkinî et dans un lieu vanté des saints anachorètes, un jour, que j'avais recueilli au milieu

(1) *Prândjalin*, c'est-à-dire, *faisant l'andjali*.

des bois les racines et les fruits, je m'assis, humide du bain, sur ta cuisse, où tu m'avais attirée.

31—32—33.

» Alors, tu pris en jouant de l'arsenic rouge et tu me fis sur le front un tilaka, qui, *dans un embrassement*, fut imprimé sur ta poitrine. 34.

» Une autre fois, que j'avais étalé des viandes de cerf devant la porte de l'hermitage, une corneille voulut en dérober; mais je l'en empêchai, lui jetant des mottes de terre. 35.

» La corneille s'irritant vient alors me frapper de tous les côtés : en colère, *à mon tour*, je lève ma robe, *comme un bouclier*, contre les assauts du volatile. L'oiseau enlève de force, il mange la chair, que j'avais semée en l'honneur de tous les êtres; et toi, Râma, tu n'eus aucun souci que j'eusse perdu ma robe dans cette lutte.

36—37.

» Furieuse, moquée de toi, fuyant çà et là, j'étais vaincue de tous côtés par la vigueur de l'oiseau, avide de nourriture. 38.

» Enfin, épuisée de force, je courus à toi, *insoucieusement* assis, et je me réfugiai sur ton sein dans une colère, que tu pris soin de calmer, toi, que cette *petite guerre* avait amusé. 39.

» Là, fondant sur moi à tire d'aile, le volatile me frappa encore aux deux seins. Tu me vis alors désolée, irritée par la corneille, essuyant mes yeux

sur mon visage baigné de larmes, et ta main secourable, tirant une flèche *du carquois*, l'envoya contre l'oiseau. 40—41.

» C'était l'arme de Brahma, que tu avais encochée : le trait flamboya dans les airs ; et la corneille, visée par toi, s'enfuit, prenant des routes différentes. 42.

» Dans son vol, que précipite la crainte, elle suit le tour de ce globe : tantôt elle se joue au sein du nuage pluvieux, tantôt au milieu des gazelles ; mais le dard, que tu as lancé, la suit comme son ombre. Enfin, n'ayant pu trouver la paix dans les mondes, c'est auprès de toi-même, qu'elle vient chercher un asyle. 43—44.

» Triste et consternée, elle reçut de toi ces paroles : « La flèche, que j'ai décochée, ne l'est jamais en vain. Quel membre veux-tu qu'elle détruise en toi ? » 45.

» L'oiseau choisit de perdre un œil, que le trait fit périr à l'instant.

» Tu n'as pas craint de lancer à cause de moi la flèche de Brahma lui-même sur une chétive corneille ; et tu peux, maître du monde, épargner le *Démon*, qui m'a ravie de tes bras ! Courageux et fort, comme tu l'es, fils de Raghou, pourquoi ne décoches-tu point ta flèche au milieu des Rakshasas, toi, le plus adroit parmi tous ceux qui savent manier l'arc ? Chef des hommes, aies

donc, héros du grand arc, aies donc pitié de moi ! 46—47—48.

» Le premier devoir, t'ai-je oui dire, c'est l'humanité.

» Ni les Rakshasas, ni les Nâgas, ni les Gandharvas, ni les Asouras ne sont capables, Râma, de résister dans une bataille à la furie de tes flèches ! Qui pourrait tenir contre ta vaillance, s'il a mis le trouble dans mon âme ? 49—50.

» Pourquoi avec tes flèches aiguës ne jettes-tu point les Rakshasas au tombeau ? Ou pourquoi le fléau des ennemis, l'adroit archer à la grande énergie, Lakshmana, qui sait le devoir, lui, si docile aux commandements de son frère, Lakshmana ne vient-il pas m'arracher de cette prison ?

» Puisqu'ils ont une force égale à celle du vent et du feu, puisqu'ils sont invincibles aux Dieux mêmes, pourquoi dédaignent-ils, ces deux tigres des hommes, *le soin de me venger* ? Il faut, je pense, que j'aie commis sans doute une grande faute, pour que ces deux héros puissants ne tournent pas les yeux sur moi dans ma cruelle douleur !

» Commence par t'incliner avec respect devant *mon* noble Raghouide et redis mes paroles avec amour à ce héros, de qui le visage ressemble au disque plein de l'astre des nuits :

« Pourquoi n'as-tu, chef héroïque des hommes,

aucune pitié de moi ? (*Du 51^e au 56^e çloka.*)

Je sais que tu es capable d'un grand travail, que tu as un grand courage, une grande force, une grande science, un grand arc, une grande vitesse, que tu domptes les ennemis, que tu es inaltérable, invincible et semblable à l'Océan même en profondeur, toi, qu'a enfanté l'illustre Kaâuçalyâ pour devenir le maître du monde !

56—57.

» Interroge doucement Râma, concilie-toi sa faveur, la tête inclinée, et dis-lui, singe, en mon nom :

« Roi des hommes, aies donc enfin, héros du grand arc, aies donc pitié de moi ! 58.

» Si tu n'as perdu le souvenir de *tes* paroles et de *tes* actions, noble Raghouide, tu ne peux trouver de plaisir à cause de moi, ni dans la possession de tous les joyaux, ni dans l'amour des femmes les plus charmantes, ni dans l'empire de ce globe entier lui-même.

» Ce fils, le *juste* orgueil de Soumitrâ, qui, le consentement de son père et de sa mère obtenu à force de prière, suivit Râma dans l'exil ; cette âme vertueuse, qui, touchée des malheurs de son frère, abandonna ses plaisirs les plus doux pour accompagner le Kakoutsthide et veiller sur lui dans les forêts ; ce héros aux épaules de lion, aux longs bras, à la vue charmante ; ce fils

de roi, qui sait honorer les vieillards, sage, pudibond, sobre de paroles, aimable, égal au roi mon beau-père; ce Lakshmana, que Râma, je pense, aime toujours plus que moi; ce vaillant Lakshmana, de qui la conduite à l'égard de Râma fut celle d'un fils à l'égard de son père et qui se conduisait envers moi comme si j'étais sa mère, il ne sait pas que je fus enlevée après son départ (1); en effet, c'est lui-même, qui toujours porte le timon de l'affaire, à laquelle *Râma* est attelé. (*Du 59^e au 66^e çloka.*)

» Vivant ainsi *dans les bois* par amour de son frère et n'oubliant jamais sa noble conduite, doux, pur, tempéré, honnête, Lakshmana est aimé de Râma. 66.

» Souhaite-lui de ma part une bonne santé à ce héros plein de vigueur, et dis-lui : « Kakoutsthide, il te faut montrer de l'activité! » 67.

» Lève-toi avec empressement et parle au Soumitride en mon nom.

» Quand tu auras demandé à Lakshmana, quand tu auras demandé à Sougrîva, le puissant roi, comment vont leurs santés, répète à plusieurs fois ces paroles de moi au héros, mon époux :

« Fils du roi Daçaratha, je supporterai la vie

(1) Littéralement : *alors*.

un mois encore ; mais ce terme écoulé, il m'est impossible de vivre : je te le dis, et c'est la vérité !

» Râvana, dans sa méchanceté, a fondu sur moi, comme sur une esclave, (1) : je péris, daigne me sauver, tel que le Dieu des pluies (2) sauve la terre *altérée*. »

A ces paroles de Sîtâ, Hanoûmat répondit en ces termes : 68—69—70—71.

« Ton époux accomplira tout ce qui fut dit par toi, Mithilienne. Veuille me confier, noble dame, un signe, que Râma connaisse et qui mette la joie dans son cœur. »

A ces mots, Sîtâ, regardant tout le gracieux tissu de ses cheveux entrelacés dans une tresse, délia sa longue natte et donna au singe Hanoûmat le joyau, *qui retenait la chevelure attachée* : « Donne-le à Râma, » dit cette femme semblable à une fille des Immortels. 72—73—74.

Le noble singe reçut le bijou, s'inclina pour saluer, décrivit un pradakshina autour de Sîtâ et se tint à côté, les mains réunies aux tempes. 75.

« Adieu ! lui dit-il, femme aux grands yeux ; ne veuille plus t'abandonner au chagrin ! »

(1) Littéralement : *une femme vile*.

(2) Textuellement : *le fils de Vasou*, c'est-à-dire, Indra, le *néphélégérétès Zeus* d'Homère.

Pénétré d'une vive joie par la vue de l'auguste captive, il était encore là du corps ; mais son cœur s'en était allé déjà vers l'époux de Sitâ.

Aussitôt reçu le précieux joyau, que la Djana-kide portait sur le front, l'émotion fit trembler tous les membres d'Hanoûmat, comme un arbre, dont le corps est secoué par le vent. 76—77.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-sixième chapitre,
Intitulé :
SITA REMET SON AIGRETTE AU SINGE HANOUMAT.

XXXVII.

Après que Sitâ eut prononcé les quatre mots aimables et ravissants, elle dit encore au singe Hanoûmat, sur le point de partir, ces paroles utiles pour elle-même : 1.

« Ta vue, singe, porteur d'agréables nouvelles, ta vue m'a réjouie comme la terre, qui a reçu l'eau du ciel sur les grains à moitié venus. 2.

» Je ne toucherai pas de mon corps avec ma volonté un autre homme que Râma, ô le plus excellent de ceux à qui fut donnée l'intelligence ; car c'est l'époux de mon choix. 3.

» Donne à Râma, noble singe , en témoignage que tu m'as vue, cette histoire de l'oiseau, pour le châtement duquel fut décochée dans sa colère une flèche, qui ravit à la corneille un de ses yeux.

» *Dis-lui* : « Tu me fis un tilaka d'arsenic rouge, qu'un *baiser* imprima, veuille bien t'en souvenir, sur un côté de tes joues. 4—5.

» Pourquoi, fléau des ennemis, toi, l'égal de Varouna et du grand Indra, te soucies-tu peu que j'habite dans la maison de Râvana, dans le repaire d'un Rakshasa ? » 6.

» Tu diras même, ô le plus excellent des singes, tu diras au plus grand des Raghouides, mon bien-aimé :

« J'avais soigneusement conservé ce joyau céleste, mon aigrette. 7.

» Sa vue me consolait, héros sans péché, dans le malheur même, qui me sépare de toi ; je te rends cette perle fortunée, qui eut son berceau dans les ondes. 8.

» L'espérance de ton arrivée soutiendra ma vie un mois encore ; mais le chagrin, qui me déchire, ne me laissera point vivre *un jour* au-delà. 9.

» C'est à cause de toi, que je supporte mes douleurs intolérables et les paroles de ces épouvantables Rakshasis, qui me fendent le cœur.

» Ce roi des Rakshasas est terrible, la victoire est incertaine dans une lutte contre lui : si je te voyais succomber, je ne pourrais te survivre un seul instant ! » 10—11.

» Souhaite *de ma part* une bonne santé à

Râma et Lakshmana réunis, à Sougrîva, la grande âme, et à tous les chefs des singes. 12.

» Afin que mon glorieux époux se hâte de me sauver, tandis que je vis encore, il te faut, Hanoûmat, lui dire cette parole : « Accomplis ton devoir ! » 13.

» A ces mots de ta bouche, quadrumane sans péché, toujours attelé au timon du travail, le Daçarathide *sentira* sa valeur augmenter pour m'obtenir. » 14.

Ensuite le héros Hanoûmat, par le désir de faire une chose agréable à Râma, consola de nouveau Sîtâ et lui dit encore ces paroles : 15.

« Le Kakoutsthide viendra bientôt, environné des plus héroïques singes. Qui peut tenir devant sa face, quand son arc envoie ses flèches ? 16.

» A cause de toi, femme séduisante, il est capable d'affronter dans un combat le soleil même, Indra même, le fils même de Vivasvat, ce terrible Yama ! 17.

» Il est digne de tenir le sceptre de la terre, aux confins de laquelle sont répandues les mers : à cause de toi, fille du roi Djanaka, la victoire ici ne peut donc échapper à ton Râma ! 18.

» Blessé dans tous ses membres par une flèche de l'Amour, il ne saurait nulle part trouver maintenant aucune joie, comme un éléphant assailli par un lion. 19.

» Reine, cesse de t'affliger ! mets de côté ce chagrin, noble dame ! Tu as un protecteur dans l'Indra, ton époux, comme Lakshmi dans Vishnou. 20.

» Avant même qu'un long temps soit écoulé, cet éclatant seigneur t'emmènera d'ici, malgré les Rakshasas, que son bras, ton défenseur, auguste princesse, couchera morts dans la poussière ! » 21.

Ainsi parlait Hanoûmat avec douceur. La Djanakide plaintive, la face baignée de larmes, l'âme troublée du chagrin causé par le départ du singe, qui déjà se développait et travaillait à grossir le volume de son corps, la Djanakide alors dit ces mots d'une voix, que les sanglots rendaient bégayante : 22—23.

« Hanoûmat, tigre dans la famille des singes, veuille bien opérer ma délivrance de l'infortune, comme il est sûr que j'adresse à toi cet adieu !

» Une fois arrivé sous les yeux de Râma, dis-lui cette violente furie de ma douleur et ces torrents de menaces, que répandent sur moi ces tourbes de Rakshasis. Adieu ! et que ta route soit partout heureuse ! » 24—25.

A ces mots, le fils du Vent, ce noble singe Hanoûmat incline avec respect sa tête aux pieds de la Vidéhaine. 26.

Ayant reçu les instructions de la fille des rois

et voyant qu'il restait maintenant peu de chose à faire dans sa mission, l'éminent quadrumane, le cœur dans la joie, tourna sa pensée vers la région du nord. 27.

Salué, au moment de son départ, avec des paroles heureuses, quand le singe eut incliné sa tête devant Sîtâ et se fut éloigné d'elle, il fit ces réflexions : 28.

« Il reste peu de chose dans cette affaire ; j'ai vu la *princesse* aux yeux noirs : mettant de côté les trois moyens (1), qui sont dans l'ordre avant le quatrième, c'est à mes yeux celui-là, que je dois employer. 29.

» Râvana, en effet, ne donne pas lieu à la voie d'un arrangement pacifique ; on ne peut espérer d'en obtenir quelque chose au moyen de la flatterie, tenter la division est inutile avec un être orgueilleux de sa force *individuelle* : la vigueur est donc ce que je trouve ici de mieux ! 30.

» *Oui!* je ne vois que l'énergie maintenant pour dénouer ce nœud : après que j'aurai tué *quelque* héros éminent des Rakshasas, viendra ensuite, de manière ou d'autre, le tour des moyens amiables.

• *L'homme*, qui, chargé d'une seule affaire,

(1) *Oupâyas*, moyens de succès au nombre de quatre pour réduire l'ennemi : l'action de semer la division, la conciliation, les présents et les mesures de rigueur.

en exécute plusieurs, tandis qu'il s'occupe du travail pour accomplir sa première commission, est capable de mener une chose à bonne fin.

31—32.

» Car, il n'est pas qu'une seule cause utile dans une affaire ; c'est au contraire l'influence (1) de plusieurs choses réunies, qui fait arriver l'œuvre au succès ; et celui, à qui son affaire est connue en plus d'une manière, est aussi le plus capable de la bien exécuter. 33.

» Ensuite, mon dessein accompli, je m'en irai à l'hermitage du monarque des hommes ; j'aurai goûté dans la vérité deux sentiments divers : la joie et la haine ; enfin j'aurai fidèlement exécuté ici la parole de mon seigneur. 34.

» Comment ne serais-je pas bien accueilli du maître, quand j'aurai soutenu une guerre contre ces Rakshasas ! Ou comment le monstre aux dix têtes pourrait-il dans un combat triompher, en vérité ! et de moi, et de ma force même ? 35.

» Je détruirai, comme le feu dévore une forêt sèche, tout le magnifique bocage de ce roi féroce ; bocage, riche de lianes et d'arbres variés ;

(1) On peut traduire également de cette manière : « Il n'est qu'une seule cause utile au succès d'une affaire, où plusieurs choses marchent réunies. » Mais je préfère l'autre sens, quoique le texte porte *artha*, en construction avec *siddhayai*, et non *artha*: ou *arthas*.

bocage, le charme de l'âme et des yeux, semblable au Nandana lui-même ! Et ce parc dévasté allumera contre moi la colère du monarque.

36—37.

» Le souverain des Rakshasas fera marcher aussitôt une armée nombreuse, munie de patikas et de tridents *aigus* tout en fer, au bruit confus des chevaux, des éléphants et des chars : alors, s'engagera un terrible combat. 38.

» Puis, en étant venu aux mains avec ces Rakshasas à la marche effrayante, à la force épouvantable, je tuerai l'armée envoyée par le puissant Râvana et je m'en irai victorieux à la ville du roi des singes ! » 39.

A ces mots, le vaillant Hanoûmat de saccager ce bosquet royal, peuplé de maintes gazelles et rempli d'éléphants ivres d'amour. 40.

Bientôt ce bocage n'offrit plus aux regards que des formes hideuses par ses arbres cassés, ses bassins d'eau rompus et ses montagnes réduites en poussière. 41.

Ses berceaux de lianes brisés, ses maisons peintes dévastées, ses jeunes et ravissantes gazelles effarouchées, ses grottes de rochers en ruines et ses arbres fracassés donnaient à ce vaste bocage un aspect, qu'on ne lui avait pas encore vu.

Quand le grand singe, *émis*saire de l'auguste et sage monarque des hommes eut achevé cet

immense dégât, il s'avança vers la porte en arcade, ambitieux de combattre seul contre les nombreuses et puissantes armées des Rakshasas.

42—43.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-septième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT BRISE LE BOSQUET D'AÇOKAS.

XXXVIII.

Cependant, le cri du singe et le brisement de la forêt avaient jeté le trouble et l'épouvante chez tous les habitants de Lankâ. 1.

Les quadrupèdes et les volatiles, poussant des cris, fuyaient à tous les points du ciel: et plusieurs fois apparurent des prodiges sinistres pour les Rakshasas. 2.

Aussitôt que le sommeil eut abandonné leurs paupières, les Rakshasîs aux hideuses figures virent ce bocage dévasté et le géant héros des quadrumanes. 3.

A leur vue, ce grand singe aux longs bras, au vaste courage, se fit un corps immense, qui inspirait la terreur aux femmes Rakshasîs. 4.

Elles, à l'aspect du vigoureux simien, le corps

démesuré, tel enfin qu'un nuage, de s'enquérir à la fille du roi Djanaka : 5.

« Qui est-il ? De qui est-il né ? D'où vient-il ? Quel sujet l'a conduit ici ? Et comment, fille de roi, se fait-il qu'il tienne ici conversation avec toi ? 6.

» Conte-nous cela ! N'aies pas de crainte ! Dis, femme séduisante par les angles noirs de tes grands yeux ! Pourquoi donc a-t-il fait la conversation avec toi ? » 7.

Alors, cette fille des rois, belle en toute sa personne : « Je ne crois pas le connaître, dit Sîtâ, parce qu'il est donné aux Rakshasas de prendre toutes les formes, qu'ils veulent. 8.

» Mais vous connaissez, vous ! ce qu'il est et ce qu'il fait, car le serpent doit connaître les pas du serpent : il n'y a pas de doute ! 9.

» Effrayée même par celui-ci, je ne songe point à quitter ce lieu ; je suis trompée continuellement par ces Rakshasas, qui changent de forme à volonté. » 10.

A ces paroles de Sîtâ, les Rakshasis furent saisies d'étonnement : les unes de rester là, les autres de s'en aller raconter cet événement à Râvana. 11.

Les mains réunies en coupe à leurs tempes, courbant leurs têtes jusqu'à terre, pleines d'effroi et les yeux égarés : « Roi, lui dirent-elles, un

singe au corps épouvantable et d'une vigueur outre mesure se tient au milieu du bocage d'açokas, où il s'est entretenu avec Sîtâ. 12—13.

» Nous avons interrogé la Djanakide plusieurs fois, *mais en vain*; cette femme aux yeux de gazelle ne veut pas nous révéler ce qu'il est. 14.

» Ce doit être, soit un messenger d'Indra, soit un émissaire de Kouvéra; ou Râma peut-être l'envoie à la recherche de Sîtâ. 15.

» En peu de temps, sire, il a brisé tout le bocage; mais il n'a point saccagé la partie du bois, où Sîtâ la Djanakide est assise. 16.

» Est-ce par ménagement pour Sîtâ ou par fatigue? On ne sait; mais comment cette violence a-t-elle pu le fatiguer? Et d'ailleurs il *semble* garder la Djanakide.

» Il défend l'abord d'un çinçapâ aux branches semées de charmants boutons, arbre majestueux, dont Sîtâ s'est approchée. 18.

» Veuille bien ordonner, sire, le châtiment de cet audacieux aux actes criminels, qui osa converser avec Sîtâ et dévaster le bocage. 19.

» Est-il un *téméraire* qui parle à Sîtâ? ce furent tes paroles, quand nous l'avons reçue de toi, monarque des peuples Rakshasas. Qu'il soit mis à mort! » 20.

A ces mots des furics, le souverain des Rakshasas, les yeux rouges de colère, flamboya comme

le feu, qui dévore une oblation ; et, s'adressant à des Rakshasas, nommés les Kinkaras, ou les *serviteurs*, continuellement avec sa pensée, le monarque à la grande splendeur commande aussitôt de saisir Hanoûmat. 21—22.

Une puissante armée de quatre-vingt mille Démons sortit à l'instant de son palais, tenant à leurs mains des maillets de guerre et des lances.

Orgueilleux, de formes épouvantables, d'une immense vigueur, zélés pour le bien du maître et l'âme tournée aux combats, ils fondirent tous à la fois sur Hanoûmat. 23—24.

Mais, s'armant de son courage, le vaillant singe se s'avancer vers un arbre aux mille pieds(1), tchaitya consacré, et d'y monter lestement : ce nyagrodha fit au rapide singe l'office d'une grande échelle pour grimper sur un palais, qui dressait là son faite plus élevé. 25—26.

Quand l'invincible Hanoûmat fut monté sur le palais sourcilleux du tchaitya, il parut tout flamboyant de splendeur, comme la cime du mont Pâripâtra. 27.

Là, par sa grande puissance, le fils du Vent se fit un corps immense, et, de ses mains battant

(1) Le *ficus indica*, dont les branches inclinées prennent elles-mêmes pied, c'est-à-dire, racine, aussitôt qu'elles ont touché la terre.

ses bras avec audace, le son remplit tout Lankâ. A ce vaste bruit de tonnerre, qui assourdit les oreilles, tous les oiseaux s'envolent et les gardiens du tchaïtya ont l'esprit égaré d'épouvante.

28—29.

« Victoire au tout-puissant Râma ! Victoire au puissant Lakshmana ! Victoire, s'écria-t-il, au roi Sougrîva, que protège le héros né de Raghou !

» Je suis l'envoyé de Râma, le roi de Koçala aux travaux infatigables ; je suis Hanoûmat, le fils du Vent et l'exterminateur des armées ennemies ! 30—31.

» Mille Râvana ne seraient pas de force avec moi dans la guerre, où je lance pour javelots des rochers et des arbres par milliers ! 32.

» Quand j'aurai anéanti la ville de Lankâ et touché de ma tête les pieds de l'*auguste* Mithienne, alors, ma mission accomplie, je m'en irai, quoi que fassent tous les Rakshasas ! » 33.

Après qu'il eut proféré ces mots sur la cîme du palais, voisin du tchaïtya, le noble singe à la voix épouvantable jeta un cri, au son duquel tout Lankâ fut ébranlé. 34.

L'édifice royal, dont Hanoûmat avait escaladé le sommet, vacilla ; et la cîme du mont se rompit, comme fendue par un coup de tonnerre. 35.

Cependant les Démon s'approchent du singe, qui se tient *alors* dans le tchaïtya, et tous ils

s'élancent avec une grande fougue, comme des sauterelles au milieu du feu. 36.

Environné par eux de tous côtés, le prince fortuné des singes fait vibrer sa queue et pousse un cri d'une force immense. 37.

A cette puissante clameur, l'épouvante fit défailir tous les cœurs, et les Démons virent devant eux se dresser Hanoumat, comme un nuage, qui s'élève. 38.

Sans hésiter néanmoins sur les ordres du maître, les Rakshasas de fondre par milliers sur le singe avec différentes armes épouvantables.

Assiégé de tous les côtés par ces horribles Démons, le héros singe, ce fortuné fils du Vent, s'irrite et se met en garde contre la mort (1).

Il arrache du palais une colonne ornée d'or, la fait pirouetter cent fois et proclame cent fois son nom. 39—40—41.

Le simien robuste assomma une formidable centaine de Rakshasas ; et, quand il eut tué ces terribles Démons, serviteurs du monarque, Hanoumat, non fatigué de ce grand effort (2), eut soif encore de combat. Enflammé d'une épouvantable colère et doué d'une force épouvantable, le singe, levant sa massue, extermina l'armée

(1) Les mots sont obscurs et leur élasticité peut se prêter ici à plus d'un sens.

(2) Littéralement : *non recedente nisu magno*.

entière des Rakshasas disposée en cercle de bataille. Puis, il s'élançe au milieu des airs et profère une seconde fois ces mots : 42—43—44.

« Victoire au tout-puissant Râma ! Victoire au puissant Lakshmana ! Victoire, s'écria-t-il, au roi Sougrîva, que protège le héros né de Raghou !

» Je suis l'envoyé de Râma, le roi de Koçala aux travaux infatigables ; je suis Hanoûmat, le fils du Vent et l'exterminateur des armées ennemies ! 45—46.

» Accourez ici par milliers, Rakshasas, tels qu'étaient ceux-ci, et vous, les plus distingués de l'espèce ! Sougrîva bientôt viendra, impatient de vous donner la mort à tous ; et vous le verrez, environné des rois simiens, héros vigoureux, dociles à ses commandements et par myriades de milliers ! 47—48.

» Mort à cette ville de Lankâ (1) ! Mort à vous tous ! Mort à Râvana lui-même, qui alluma cette guerre avec le magnanime héros du monde ! 49.

Alors, voyant un si grand nombre de leurs compagnons tués, les Rakshasas, échappés avec peine à cet affreux péril, s'affaissèrent, l'âme perdue, au milieu du chagrin. 50.

(1) Littéralement : *non est hæc urbs Lankâ, nec vos, neque Râvana !*

Le reste des Rakshasas immolés courut au palais de Râvana lui annoncer le massacre de tous les serviteurs : à cette douloureuse et bien terrible nouvelle, le monarque s'enflamma de colère. 51.

Ici, dans le Soundarakânda ;
Cinquième volume du saint Râmâyana ,
Finit le trente-huitième chapitre,
Intitulé :
**HANOUMAT DÉTRUIT UNE PUISSANTE ARMÉE
DEVANT LE TCHAÏTYA (1).**

(1) Au lieu de ce titre, le texte donne celui-ci : *Destruction du tchaitya* ; nous l'avons changé, parce que le chapitre ci-dessus ne dit pas qu'Hanoûmat ait détruit ce monument.

XXXIX.

(1) Apprenant la mort de tous ses familiers, Râvana, qui fit tant pleurer le monde, jeta cet

(4) Les douze premiers çlokas du xxxix^e chapitre sont, il nous semble, une interpolation gratuite. C'est l'intrusion d'une variante apocryphe dans la texture de l'original : celui-ci attribue aux Rakshasis, celle-là aux surveillants du hocage la nouvelle du sacragement, qui fut portée aux oreilles du roi des mauvais Génies. C'est une superfétation malheureuse : loin d'ajouter la moindre chose à l'intérêt, cette redite allanguit la marche du récit. Nous avons pensé qu'il valait mieux la retrancher ; mais nous en avons donné la traduction dans cette note, afin que nos lecteurs, s'ils n'en jugeaient pas comme nous, pussent restituer au commencement du chapitre ces douze çlokas parasites :

DÉBUT TEXTUEL DU CHAPITRE XXXIX.

Après qu'il eut tué les nombreux serviteurs, le noble

ordre au valeureux Djamboumâli, fils de Prahasta : 13.

« Ne reviens pas, que tu n'aies tué le héros singe ! »

A cette injonction du monarque des Rakshasas, le robuste fils de Prahasta, Djamboumâli aux dents longues et saillantes sortit, la main armée

singe Hanoûmat se mit à ravager le jardin royal planté d'arbres et couvert de lianes. 4.

Il en brisa les tchampakas, les nâgécars, les tilakas, les dalbergies, les cocotiers, les açokas, les autres arbres divers, et, dans sa colère extrême, il massacra les surveillants du bocage.

Ceux-ci, à la vue du bosquet saccagé, s'enfuient rapidement de tous les côtés et tremblants ils arrivent où se tenait le Démon aux dix têtes. Les mains réunies en coupe à leurs tempes, la tête inclinée jusqu'à terre et les yeux noyés dans la tristesse, ils parlent en ces termes au monarque irrité :

« Roi, un chétif singe a détruit le grand tchaltya, massacré les plus vaillants des Rakshasas et brisé ton bocage ! Monarque aux longs bras, ô toi, qui donnes l'honneur, daigne répandre sur nous tes bonnes grâces ! (*Du 2^e au 7^e çloka.*)

» Fais donc un geste (1) pour la mort du coupable. »

A ces mots des gardiens, le Démon à la grande force, tout flamboyant de colère, fit marcher là de nouvelles troupes.

Au commandement du roi, ces Rakshasas terribles, or-

(1) Littéralement : un effort.

de son arc, nommé Çakradhanou (1). Roulant ses grands yeux avec colère, habillé d'un vêtement couleur de sang, paré de guirlandes rouges, avec des bouquets de fleurs et des boucles d'oreilles étincelantes, ce héros, difficile à vaincre dans les combats, fit vibrer une grande flèche reluisante et, frappant avec rapidité son arc, il en tira un son égal au bruit de la foudre. Aussitôt, le vaste bruit de cette arme tonnante remplit et le ciel, et l'espace intermédiaire, et tous les points cardinaux.

Le rapide Hanoûmat, qui le vit s'avancer sur un char attelé de bouillants coursiers, se félicita et se réjouit. Djamboumâli aux longs bras de viser avec ses flèches acérées le grand singe, campé sur le colombier de la porte en arcade. Il

gueilleux de leur ample vigueur, poussent le cri de guerre et s'approchent du lieu où était le singe. Arrivés là, ils fondent sur Hanoûmat, le héros plein de vigueur, avec des lances étincelantes, des massues, des haches, des flèches et d'autres armes différentes. 7—8—9—10.

Alors, empoignant un grand arbre, le robuste singe en fureur assomma ces épouvantables Démons ligués contre lui. 11.

Tous ces cruels suppôts couraient à la mort, comme des sauterelles se précipitent dans le feu au terme, où le Destin a limité leur vie. 12.

(1) C'est-à-dire, l'arc-de-Çakra, le même, avons-nous dit, qu'Indra.

frappa son ennemi dans le visage avec un dard en demi-lune, dans la tête avec un trait barbelé, au milieu des bras et des seins avec dix flèches de fer. Sous le coup des armes décochées, la face rougie du singe brilla, telle qu'en automne un lotus épanoui frappé des rayons du soleil.

Le géant quadrumane s'irrite aux blessures, qu'il reçoit du Rakshasa. (*Du 14^e au 23^e çloka.*)

Alors, voyant à son côté un grand çinçâpâ, le vigoureux singe d'arracher lestement et de jeter cet arbre à son ennemi. 23.

Mais vite le noctivague Démon le brise de colère avec dix flèches. A la vue de son coup rendu vain, Hanoûmat, de qui la fureur excite le courage, déracine un sâla énorme, qu'il fait pirouetter avec rapidité. Aussitôt, voyant le singe à la grande force, qui brandit l'arbre pesant, Djamboumâli à la grande vigueur lance traits sur traits, casse le sâla avec quatre flèches et frappe son rival au bras avec cinq dards; au pied avec un seul, au milieu des seins avec dix.

Le corps tout rempli de flèches, Hanoûmat, saisi d'une bouillante colère, fait pirouetter sa massue (1) avec impétuosité; et, quand il eut im-

(1) Sans doute, cette colonne, qu'il avait arrachée du palais dans le précédent chapitre.

prisné à sa rotation une vitesse égale à celle dont il était doué, le héros furieux jusqu'à la folie envoya la massue tomber sur le cœur du Rakshasa.

Djamboumâli disparut soudain : on n'en vit plus rien, ni la tête, ni les os (1), ni les genoux, ni les deux bras, ni l'arc, ni le char, ni les chevaux, ni même le cocher. Car, foudroyé par ce rapide coup du singe impétueux, son corps, sa tête, ses os, sa chair, tout enfin de lui n'était plus que poussière !

« Djamboumâli est tué comme *tes* serviteurs ! » s'écria le singe irrité. A ces mots, envoyés jusqu'à ses oreilles par le fils du Vent, la colère du puissant monarque s'enflamma d'une nouvelle fureur. (Du 24° au 32° çloka.)

Quand il voit mort le terrible fils de Prahasta, le Démon aux dix têtes, dardant ses vingt yeux, que le courroux fait trembler, commande aussitôt de marcher aux fils de ses ministres, héros d'une vaillance irrésistible. 32.

Après la nouvelle que son charmant, que son plus délicieux bocage était ravagé ; après la nouvelle qu'une grande armée de ses Rakshasas fut

(1) L'édition porte *asti* simplement ; c'est *asthi*, qu'il faut écrire : autrement, une des négations répétées devient sans objet.

taillée en pièces, ce cri d'Hanoumat avait porté aux oreilles mêmes du roi la mesure de sa force; aussi, Râvana envoyait-il au combat les fils de ses ministres. 33.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le trente-neuvième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT TUE DJAMBOUMALI.

XI.

A l'ordre du monarque, les fils des ministres sortirent du palais, tous brillants d'une splendeur égale à celle de sept feux *allumés*. 1.

Archers à la grande force, versés dans la pratique des armes, habiles à manier les plus grands arcs, luttant à qui surpasserait l'autre, ils formaient son puissant cortège. 2.

Montés sur des chars bien décorés, aux aïx incrustés d'or, pavoisés d'étendards, attelés de généreux coursiers et roulant avec un bruit égal à celui des nuées *tonnantes*, ces héros, d'une vaillance infinie, arrogants (1) comme les nuages,

(1) *Jactantes*, dirait-on avec plus de justesse en latin.

qui portent la foudre, brandissaient à leurs mains des arcs ornés d'or. 3—4.

A la nouvelle toute récente que le singe avait tué les serviteurs du roi, ils étaient consumés de regrets, eux, leurs parents et leurs amis. 5.

Parés de colliers en or bruni, ils fondirent à l'envi les uns des autres, avec le bruit des coursiers, avec le fracas des chars, et firent pleuvoir sur Hanoûmat, qui se tenait résolument au-dessus de la porte, une grêle épaisse de flèches, comme des nuages pluvieux, qui ont couvert la voûte céleste. 6—7.

Hanoûmat, inondé par ces orages de projectiles, comme le roi des montagnes (1) est baigné par les pluies, en avait ses membres tout hérissés. 8.

Ensuite, le singe esquiva les flèches par la vitesse de ses mouvements, et trompa l'impétuosité des chars en se promenant au milieu du ciel pur. Tandis que le vaillant Hanoûmat dans les airs se jouait ainsi de ces héros l'arc en main, on eût dit Mârouté lui-même badinant au milieu des nuages, qui portent l'arc de l'Immortel aux mille yeux. 9—10.

Après qu'il eut fait trembler toute l'armée des ennemis en poussant un cri épouvantable, Ha-

(1) C'est-à-dire, l'*Himâlaya*.

noûmat fondit sur les Rakshasas avec une rapidité, qui les glaça de stupeur. 11.

Ce fléau des ennemis, il frappa ceux-ci avec la paume *de ses mains* et ceux-là avec ses pieds ; il assomma les uns avec son poing et déchira les autres avec ses ongles. 12.

Il renversait ici avec sa poitrine et là avec ses cuisses.

A la vue des guerriers expirants et tombés sur la terre, toute cette armée fut saisie de tous les côtés par le trouble et par l'épouvante. De toutes parts, le sol était jonché de chevaux tués, de chars versés, de roues cassées, d'ombrelles déchirées, d'étendards en lambeaux et de sièges brisés. 13—14.

Après que son courage enflammé par la colère eut taillé en pièces ces Rakshasas à la haute taille, à la grande force, l'héroïque singe, altéré de nouveaux combats avec les autres Démons, revint s'asseoir dessus la porte en arcade. 15.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quarantième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT TUE LES FILS DES MINISTRES.

XLI.

Apprenant que le magnanime singe avait tué les fils de ses ministres, Râvana, toutes les formes de sa personne agitées, arrêta cette pensée dans son âme pleine de prudence. 1.

Le Démon aux dix têtes, ému d'une bouillante colère, donna l'ordre à cinq héros d'arrêter Hanoûmat : c'étaient Yoûpâkhya et Viroupâksha, Dourdhârsha à la grande force, Praghâsa et Bhâsakarna, tous marchant à la tête des armées et versés dans la science du gouvernement. 2—3.

« Que ces généraux, distingués par le courage et la force, dit-il, marchent d'un pied rapide, avec des chevaux, des chars, des éléphants ; et que le singe soit tué ! 4.

» Arrivés en face de ce quadrumane à la grande vigueur, il vous faut, certes ! combattre

avec ardeur; il vous faut exécuter même une œuvre, telle, qu'elle est exigée par la connaissance des temps et des lieux. 5.

» En effet, si je tourne ma pensée autour des choses, qu'il a faites, il me semble que ce n'est point un singe : c'est quelque être bien grand, doué excellemment de force et de courage. 6.

» On me dit : « C'est un singe ! » mais ce mot n'éclaircit pas mon esprit. Ce n'est point un singe, à mon avis : je tire cette conséquence du récit même, qui me fut rapporté. 7.

» Indra sans doute l'a créé pour nous susciter un obstacle ; car les Nâgas, les Yakshas, les Gandharvas, les grands Rishis et les Dieux, sortis en guerre, ont vu toutes leurs armées vaincues par moi dans les combats : oui ! j'ai affronté les Dieux et je les ai vaincus dans une grande bataille !

» Nécessairement leur *vengeance* doit souffler quelque calamité sur nous-mêmes : c'est un espion, je n'en fais aucun doute ; qu'on le prenne donc à toute force ! 8—9—10.

» Ne le méprisez pas, en vous disant : « C'est un singe ! » car ce singe est d'une vigueur épouvantable, et j'ai vu des singes *aux pieds rapides, au cœur* doué d'un vaste courage : Bâli, Sougrîva et le grand singe Hanoûmat, Nîla, général des armées, et d'autres encore, les plus distingués par la force. 11—12.

» Mais ils n'avaient ni cette marche terrible, ni cette splendeur, ni ce courage, ni cette intelligence, ni cette force, ni cette constance, ni ce don même d'opérer en soi de telles formes ! 13.

» Il vous faut donc, sans négligence et vous armant du plus grand courage, dompter cet être quelqu'il soit, caché sous la forme d'un singe.

» A cause de lui, vous devez, il n'est ici nul doute, vous devez tous être capables, attentifs, ne quittant pas vos armes, *les nerfs tendus* pour un vaste effort ! 14—15.

» Je le sais : les trois mondes avec les Dânavas, les Asouras, les Dieux et même Indra ne sont point capables de tenir pied sur un champ de bataille en face de vos courages. 16.

» Mais le général, qui sait commander et qui veille sur la victoire, doit assurer le triomphe par tous ses efforts, car le succès dans un combat vacille *ou flotte souvent çà et là*. » 17.

Ces héros à la force terrible, ayant reçu la parole du maître sur le front, de s'élaner tous à la fois avec une grande vitesse, rayonnants d'une splendeur égale à celle du feu, quand il dévore l'oblation. 18.

Ils s'avancent alors sur des chars d'une forte puissance, attelés de chevaux et d'éléphants enivrés, les mains chargées de flèches travaillées sous des formes différentes. 19.

Bientôt ils virent le grand, et terrible singe, tout flamboyant, que sa propre splendeur ceignait, comme le soleil radieux, avec une guirlande de rayons. 20.

Eux de se disperser aussitôt dans tous les points de l'espace, quand ils voient sur la porte en arcade le singe à la grande vitesse, à la grande âme, à la grande force, à la grande intelligence, au grand corps, au grand courage, à la grande persévérance, et de fondre sur lui par milliers avec des traits épouvantables, divers, acérés.

21—22.

Dourdharsa, *le premier*, de loger dans sa tête cinq flèches de fer aiguës, tranchantes, à cinq faces et pareilles au pétale du nénumbo.

Puis, ce héros de s'avancer avec son char, son arc et sa corde, remplissant tout le corps du grand singe par des centaines de flèches acérées.

23—24.

Il enveloppa de nouveau Hanoûmat de tous les côtés dans un réseau de projectiles, comme un nuage couvre de pluies une montagne à la fin de l'été. 25.

Blessé par ce Rakshasa, le singe fils du Vent pousse un cri épouvantable et grossit la masse de son corps. 26.

« Soudain, il sauta de loin et se précipita dans le char du héros avec sa vitesse prodigieuse,

comme l'éclair tombe rapide au milieu d'une montagne. 27.

Alors, jeté hors du char, les roues et le timon brisés, les chevaux renversés, le Démon sans vie tomba sur la terre. 28.

A la vue de leur compagnon, gisant inanimé sur la poussière, Yoûpâkhya et Viroupâksha de s'élançer bouillants de colère, tenant à leurs mains des marteaux de guerre et des maillets d'armes.

Frappé violemment par deux maillets dans la poitrine, le grand singe à la grande splendeur sauta précipitamment de l'arcade, où il se tenait ; et, surpassant la vitesse de ces Démons rapides, il tomba de nouveau sur la terre avec une vigueur égale à celle de Souparua. 29—30—31.

L'énorme singe arracha de force un palmier et, stimulé par sa colère, il assomma les deux Rakshasas terribles. 32.

A la vue de ses deux compagnons tués par le vigoureux Hanoûmat, Praghasa, le Démon à la grande splendeur, s'avance intrépidement vers le singe. 33.

Bhâsakarna en fureur, saisissant à la hâte une pique, marche avec lui, et tous deux ils fondent à la fois sur le singe-tigre seul. 34.

Les deux Rakshasas blessèrent le vaillant quadrumane, Bhâsakarna avec sa lance, Praghasa avec un pattiça à la pointe acérée. 35.

Le poil mouillé du sang, qui ruisselait de ses membres déchirés, le plus excellent des singes brillait alors comme le soleil enfant à l'heure de son lever. 36.

Soudain, arrachant la cîme d'une montagne, couverte d'arbres, pleine de reptiles et de quadrupèdes, le plus grand des simiens, le héros Hanoûmat en écrasa les deux Rakshasas. 37.

Une fois les cinq généraux tués, le singe extermina ce qui restait de cette armée : il fracassa les chars sur les chars, il massacra les chevaux sur les chevaux, les éléphants sur les éléphants et les guerriers sur les guerriers, comme l'Immortel aux mille yeux détruit les Asouras. 38—39.

Les corps des chevaux et des éléphants tués, les débris des chars et les cadavres des Rakshasas obstruaient de tous côtés les routes de la terre.

Quand il eut immolé dans ce combat les cinq vaillants généraux des armées, eux et leurs parents, l'héroïque et vigoureux singe alla s'asseoir de nouveau sur la porte en arcade, comme la Mort, quand elle prend ses vacances après la fin de tous les êtres. 40—41.

Ici finit le quarante-et-unième chapitre,

Intitulé :

HANOUMAT TUE LES CINQ GÉNÉRAUX D'ARMÉES.

XLII.

A la nouvelle qu'Hanoûmat dans cette bataille avait tué les cinq chefs d'armées, avec leurs compagnons et leurs parents, le roi fixa les yeux sur Aksha, le prince héréditaire, impatient d'affronter les combats. 1.

Impérieusement stimulé par ses regards, l'auguste se lève soudain, son arc varié d'or à la main, dans la cour de son père, comme le feu du sacrifice, que les principaux des brahmes excitent sur l'autel. 2.

Son carquois sur les épaules, Aksha, monté dans son char, conquis par les mérites accumulés de nombreuses pénitences ; ce char, incrusté d'or bruni dans une telle abondance, qu'on eût dit la reine des étoiles, couvert par huit chevaux de

front aux pieds d'une grande vitesse, pavoisé d'étendards, qui resplendissaient ornés de pierreries; ce char, bien dressé, lumineux comme le soleil, inexpugnable aux Démons et aux Dieux, qui roulait dans les airs, qui marchait seul, où se trouvaient rassemblés à souhait piques et leviers de fer, avec un arsenal de lasso*s* ou de liens, d'épées bien trempées (1) et de carquois; Aksha, *dis-je*, étant monté sur le char, muni d'un réseau d'or et brillant comme l'astre des nuits dans une pléoménie, ou *plutôt* éclatant des splendeurs unies de la lune et du soleil, ce jeune prince sortit, plein d'un courage égal à celui des Immortels. 3—4—5.

Il vit le singe fier de sa victoire et déjà remis de la fatigue, qu'il avait éprouvée dans le carnage des ennemis; alors, cette vue surexcitant son courage, il saisit promptement son arc, au service duquel son carquois avait des flèches variées.

Aussitôt, le valeureux fils du nocturne Démon implanta dans le front du singe excellent ses dards, empennés d'or, visés d'un œil attentif et pareils à des serpents gonflés de poisons. 6—7.

Blessé dans ce combat par le Rakshasa, de qui la main avait si bien dirigé les flèches au milieu du front, le grand singe poussa un cri semblable

(1) Littéralement : *désirées, comme on peut les désirer.*

au fracas des nuages et défailloit un instant, les yeux noyés dans le sang de ses blessures. 8.

Le géant quadrumane s'élança rapide au sein des airs, et, semblable au soleil nouveau-né, il semblait, marchant au milieu du ciel menacer par les mouvements impétueux de ses bras et de ses cuisses, qu'il jetait d'une manière épouvantable aux yeux *dans cette natation aérienne*. 9.

L'auguste et vigoureux fils du monarque des Rakshasas courut avec son char sur l'excellent singe, qui nageait dans l'atmosphère, et couvrit Hanoûmat de ses flèches, comme un nuage a bientôt couvert une montagne de ses pluies.

Le singe, évitant les dards, s'esquivaient par les chemins fréquentés du vent et, rapide comme la pensée ou tel que Mârouté lui-même dans ce combat, il s'agitait d'un pas irrité au milieu des flèches. 10—11.

A la vue d'Aksha, qui, ardent au combat et son arc en main, s'acharnait sur lui de son âme, de ses yeux et de ses traits aigus, il vint cette pensée au fils du Vent : 12.

« Ce héros à la grande force, et qui ressemble au soleil, n'est encore qu'un enfant, et néanmoins, comme un adulte, il accomplit un grand exploit : aussi n'est-ce pas sans peine maintenant que mon cœur se décide à tuer un guerrier si beau par ses prouesses dans la guerre ! 13.

» Sans aucun doute, ce qu'il fait est grand et serait difficile à de nombreux Yakshas et Nâgas ! Son âme, exaltée par cette lutte et par sa vaillance, me regarde comme acculé déjà au terme du combat. 14.

» Non, certes ! ce jeune héros n'est point à dédaigner, car le combat ne fait qu'ajouter à son courage : il faut donc le tuer, j'en suis d'avis maintenant : un incendie, qui augmente, n'est point à négliger ! » 15.

Aussitôt, le plus sage ministre du monarque des singes frappa le char avec la paume de sa main, et le cocher tomba mort sur la terre avec les chevaux tués, l'extrémité du joug, le siège et le timon brisés. 16.

Soudain le héros, une épée et son arc à la main, de s'élançer dans les airs, abandonnant son char *versé* : tel, grâce à la vertu de sa méditation, un saint, voué à d'épouvantables austerités, se dérobe à son corps, habitation des vents. 17.

Mais, tandis qu'il se promène dans le ciel et qu'il parcourt les chemins du vent et de Garouda (1), le singe, fils de Mârouté, s'élançe après lui dans le combat et d'une main le saisit fortement par les deux pieds. 18.

Tel que le roi des volatiles fait tourner dans sa

(1) Littéralement : *du roi des volatiles.*

colère un grand serpent, tel le singe à la grande vigueur, à la marche rapide, fit pirouetter mille fois le prince héréditaire et broya le corps d'Aksha, tous ses ornements dispersés. 19.

Le fils du Vent jeta mort sur la terre ce jeune Démon, les bras étendus, le cou, la poitrine, les hanches et les cuisses rompues, les *nerfs*, liens des os, brisés, les vêtements et la peau enlevés, tout le corps noyé en des ruisseaux de sang. 20.

Réunis aux Bhoûtas, aux Yakshas, aux Nâgas, les grands Rishis aux grands vœux, leurs chapelets à la main, Indra même et les Dieux avec eux, tous d'applaudir, émus d'une vive admiration, au singe victorieux du prince héréditaire.

Quand il eut immolé Aksha, le roi de la jeunesse ; Aksha, de qui les yeux ressemblaient au sang ; Aksha, de qui la main broya les héros des Immortels ; ce valeureux singe alla s'asseoir de nouveau sur la porte en arcade, comme la Mort, quand elle prend ses vacances, après la fin de tous les êtres. 21—22.

Ici, dans le Soundarukânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quarante-deuxième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT TUE AKSHA, LE ROI DE LA JEUNESSE.

XLIII.

Étouffant le chagrin, que lui avait causé la mort du prince héréditaire, immolé par Hanoûmat, quand le magnanime souverain des Rakshasas eut ramené son attention sur la circonstance, il commanda Indradjit pour le combat : 1.

• Guerrier, le plus distingué entre ceux qui manient les armes ; toi, qui portes dans les batailles un esprit net et un bras fort ; toi, de qui les Démons et les Dieux ont vu les prouesses ; toi enfin, qui as reçu de Brahma tes armes, récompense de ta dévotion ; 2.

• Arrivés à la portée de ta force et de tes armes, ni les Dieux, ni les troupes des vents, ni même les trois mondes ne sont capables de tenir pied devant toi dans une bataille. C'est toi, héros

sans péché, c'est ta valeur et ton bras, qui défendent le peuple des Rakshasas ; tu sais quelle politique demandent et les temps et les lieux, tu es plein d'intelligence, tu es *parmi tous* le plus excellent 3—4.

» Il n'est rien qu'il te soit impossible d'accomplir dans les combats : il n'est personne, qui te soit égal dans les *conseils*, où l'on fait montre de sagesse ; il n'est même personne, qui surpasse et la force de tes armes et la force de ton bras, s'il faut dompter les ennemis ! 5.

» Ta vigueur bien grande, ta cour, tes richesses, ta vaillance, tout chez toi est conforme aux dons, qui sont les miens : on trouve dans toutes les affaires ton intelligence attentive et capable ; tu possèdes même une grande dignité.

» Quand, d'une âme résolue, tu viens semer le carnage dans un combat, ta force ne s'engourdit pas dans la fatigue. J'ai perdu tous nos serviteurs, et le Rakshasa Djamboumâli, et les héros fils des ministres, et mes cinq généraux d'armées ; Aksha, le roi de la jeunesse, et Dour-dharsha à la grande vigueur ne sont plus : enfin je n'ai personne, exterminateur des ennemis, qui soit égal à toi dans la guerre. 6—7—8.

» Je ne vois pas dans ceux qui me restent un génie tel que je le trouve en toi, prince à la vive

splendeur. Va donc promptement, va, mon fils, pour le combat et pour la victoire ! 9.

» Certes ! on n'a pas encore vu dans le monde cette excellence de force et de bravoure, qui étonne dans ce quadrumane ; mais tu es mon fils et tu es *doué* à l'égal *de moi* ; déploie une valeur conforme aux dons, que tu as reçus en partage !

» En toi réside la destruction même de *toute* force *ennemie* : marche au combat ! exécute un fait d'armes tel, que, témoins de ta vigueur éminente, les âmes généreuses n'aient rien à blâmer en toi ! 10—11.

» Si je t'envoie au combat, ce n'est, certes ! pas que j'aime uniquement à suivre mon opinion ; mais c'est que la guerre est la route aimée du kshatriya et des hommes jaloux d'acquitter les devoirs, qui incombent aux rois. 12.

» Combats, dompteur de tes ennemis, combats dans ce duel avec les différentes armes : cette lutte même est écrite dans la destinée, et le prix envié du combat, c'est la victoire ! » 13.

A ces paroles de son père, le héros au cœur généreux, de qui l'âme avait déjà précédé le corps au combat ; ce héros, égal en puissance au fils de Daksha même, décrivit un pradakshina autour de son père ; et, cet hommage rendu, l'invincible Indradjit monta dans son char, auquel

un *art merveilleux* avait adapté une irrésistible impétuosité. Quatre lions aux dents aiguës et tranchantes le traînaient d'une vitesse épouvantable et pareille au vol de *Garouda*, le monarque des oiseaux. 14—15.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quarante-troisième chapitre,
Intitulé :
**LA SORTIE D'INDRADJIT POUR COMBATTRE
HANOUMAT.**

XLIV.

Le héros, maître du char, le plus adroit des archers, le plus habile entre ceux qui savent manier les armes, courut sur le singe avec son charriot couleur du soleil. 1.

Le noble quadrumane se réjouit, dès qu'il entendit retentir son char, résonner son arc et vibrer sa corde. 2.

A la vue du héros Indradjit, qui s'avavançait dans son véhicule, le singe poussa un effroyable cri, et rapide il grossit la masse de son corps. 3.

Indradjit, monté sur le céleste char, tenant son arc admirable dans sa main, le brandit avec un son égal au fracas du tonnerre. 4.

Alors ces deux héros à la grande force, à l'ardente fougue dans l'action, *au cœur dur au mi-*

lieu des combats, le singe et le fils du monarque des Rakshasas en virent aux mains comme deux rois des Dieux et des Démons, entre lesquels s'est allumée la guerre. 5.

Ensuite, le singe démesuré, ne songeant pas combien étaient rapides les flèches du guerrier au grand char, excellent archer et le plus habile de ceux qui manient les armes, s'élança *tout à coup* dans les routes de son père. 6.

Là, Hanoûmat, cet éléphant des singes, qui avait la vitesse et la force du vent, se tint devant les flèches du héros et s'en moqua. 7.

Doués également de rapidité, experts l'un et l'autre dans les choses de la guerre, alors ces deux athlètes d'engager un combat terrible, qui retint enchaînées les âmes de tous les êtres. 8.

Le Rakshasa ne connaît pas le côté faible d'Hanoûmat et le Mâroutide ne connaît pas celui du Rakshasa : objets mutuels de leurs pensées, ils se tenaient donc l'un en face de l'autre, semblables à deux serpents, qui ne sont point armés de poisons. 9.

Ensuite, il vint cette pensée au fils du roi des Rakshasas touchant le plus grand héros des singes : « J'ai vu, *par l'expérience des autres*, que cet animal est immortel ; ainsi, de quels moyens n'userai-je pas, *comme inutiles*, pour me saisir de lui ? » 10.

Indradjit, qui savait manier les armes, Indradjit à ces mots de lier son rival avec la flèche de Brahma. Le singe devint au même instant incapable de tout mouvement et tomba sur la face de la terre. 11.

(1) Maltraité par les Rakshasas, accablé par une nuée de projectiles, Hanoûmat ne savait comment se dégager du lien, dont ce trait puissant le tenait garrotté. 12.

Quand le singe eut reconnu la puissance du trait *enchanté*, il songea que la grâce de Brahma lui avait donné un charme pour s'en délivrer : il récita donc la formule, que lui avait enseignée le père des créatures. 13.

(1) Le goût nous a paru demander ici une inversion dans la suite des çlokas : une simple comparaison de l'ordre établi, ou, si l'on veut, rétabli, dans la traduction avec l'ordre même donné par le texte suffira, ce nous semble, pour rendre sensible aux yeux le dérangement et la confusion dans cette partie des manuscrits, qui ont servi à l'édition imprimée :

ORDRE DU TEXTE DANS L'ÉDITION-GORRESIO.

Quand ils virent le Mâroutide enchaîné par ce trait *merveilleux*, aussitôt les Rakshasas de l'attacher avec des cordes multipliées de chavre et des liens faits du liber enroulé des grands végétaux. 12.

A l'aspect de ce héros, le plus vaillant des quadrumanes, lié fortement avec l'écorce des arbres, Indradjit lui ôta son dard, lien formidable, dont la délivrance n'était pas connue au noble singe. 13.

« Hélas ! s'écria celui-ci, j'ai fait inutilement un grand exploit ! Il n'est pas de remède contre ce dard lancé par

Mais, tout doué qu'il fût de vigueur, le Mâroutide ne put même s'affranchir de cette flèche avec les chants mystiques, dont il devait la science à la faveur de Brahma. 14.

« Hélas, s'écria-t-il, j'ai fait inutilement un grand exploit ! Il n'est pas de remède contre ce dard lancé par les Rakshasas ! Où vint frapper la flèche de Brahma, nulle autre n'en peut détruire l'effet : nous voilà tombés dans un grand péril ! »

Quand ils virent le Mâroutide enchaîné par ce trait merveilleux, aussitôt les Rakshasas de l'attacher avec des cordes multipliées de chanvre et des liens faits du liber enroulé des grands végétaux. 15—16.

les Rakshasas ! Où vint frapper la flèche de Brahma, nulle autre n'en peut détruire l'effet : nous voilà tombés dans un grand péril ! » 14.

Maltraité par les Rakshasas, accablé par une nuée de projectiles, Hanoûmat ne savait comment se dégager du lien, dont ce trait *puissant* le tenait garrotté. 15.

Tout doué qu'il fût de vigueur, le Mâroutide ne put même s'affranchir de cette flèche avec les chants mystiques, dont il devait la science à la faveur de Brahma.

Quand le singe eut reconnu la puissance du trait *enchanté*, il songea que la grâce de Brahma lui avait donné un charme pour s'en délivrer ; il récita donc la formule, que lui avait enseignée le père des créatures. 16—17.

Il se résigna malgré lui à ses liens et au mépris des Rakshasas, ses ennemis : « Si du moins la curiosité, pensa-t-il, inspirait l'envie de me voir au monarque des Rakshasas ! » 18.

A l'aspect de ce héros, le plus vaillant des quadrumanes, lié fortement avec l'écorce des arbres, Indradjit lui ôta son dard, lien formidable, dont la délivrance n'était pas connue au noble singe.

Hanoumat se résigna donc malgré lui à ses liens et au mépris des Rakshasas, ses ennemis : « Si du moins la curiosité, pensa-t-il, inspirait l'envie de me voir au monarque des Rakshasas ! » 17-18.

Battu à coups de poings et de bâtons par ces cruels Démons, le Mâroutide fut, *ce qu'il désirait*, introduit en la présence du monarque des nocturnes Génies. 19.

Le fils du Vent aperçut le monstre aux dix visages, les yeux rouges et tout pleins de colère, assis dans un siège moëlleux et dictant ses ordres aux principaux de ses ministres, distingués par l'âge, les bonnes mœurs et la famille. 20.

Alors ce magnanime prince des singes, fils de Mârouté, abordant le souverain à la grande vigueur, de s'annoncer à lui dans ces termes : « Je viens ici en qualité de messager, envoyé de sa présence par le monarque des singes. » 21.

Ici finit le quarante-quatrième chapitre,

Intitulé :

HANOUMAT, LIÉ PAR LA FLÈCHE DE BRAHMA,
TOMBE ENTRE LES MAINS DES RAKSHASAS.

XLV.

Frappé de stupéfaction par ces hauts faits du guerrier aux exploits formidables, Hanoûmat tourna ses yeux rouges de colère sur l'Indra même des Rakshasas. 1.

Il vit ce despote à la grande splendeur tout éblouissant d'une tiare d'or, étincelante, précieuse, aux bords couverts d'une multitude de perles. 2.

Orné de parures faites d'or, variées, idéales, aux châtons des plus riches pierres fines mêlées aux diamants sertis, il était vêtu d'une opulente robe de lin ; et le santal le plus exquis était semé sur ses membres, oints de parfums différents et merveilleux. 3—4.

Son corps à l'immense vigueur éclatait par ses dix épouvantables têtes à l'expression terrible, aux lèvres enflammées, aux dents longues et reluisantes, aux yeux rouges, grands, admirables : tel éclate par ses hauts sommets le Mandara plein de quadrupèdes et de reptiles divers.

5—6.

Tout resplendissant de ses bras potelés, ornés du plus riche santal, ceints de maints bracelets et tels que des serpents à cinq têtes, il était assis dans un trône élevé de cristal, couvert de précieux tapis et rehaussé par des incrustations d'or ou d'argent travaillé (1). 7—8.

Il était éventé de tous les côtés par des femmes dans la parure la plus soignée, tenant l'éventail ou le chasse-mouche à leur main. 9.

Aux pieds du trône se tenaient quatre Rakshasas, orgueilleux de leur éminente force, Mahastudara et Prahasta, le Démon Mahâpârçwa et Nikoumbha, héroïque dans les batailles : tel on voit le globe entier environné de ses quatre mers. 10—14.

Sous lui siégeaient, admirables à voir, comme les Dieux sont assis aux pieds de Çiva, les con-

(1) *Roûpyan*, or ou argent travaillé. *Amara-kosha*.

seillers, les ministres et les grands-officiers, versés dans toute la vérité des conseils. 12.

Au milieu de ces personnages, le monarque Rakshasa d'une vigueur infinie paraissait aux yeux d'Hanoûmat tel qu'une nuée grosse de pluies, entourée par les cîmes du Mérou. 13.

Accablé de ses liens, maltraité par les Démons à la force épouvantable, le singe, tombé dans la stupéfaction la plus profonde, leva les yeux sur le souverain des Rakshasas. 14.

Ébloui d'une telle splendeur, Hanoûmat de rouler cette pensée dans son esprit, à la vue de cet éclat répandu autour du monarque : 15.

« Oh ! quelles grandes formes ! quelle grande vigueur ! quelle grande âme ! quelle lumière ! quelle réunion de tous les signes royaux dans ce monarque des Rakshasas ! 16.

« Ce roi, sans contredit, s'il n'était esclave de l'injustice, il serait le dominateur de ce bas-monde entier et même du monde céleste. 17.

« Aussi, répand-il au milieu des hommes l'épouvante et fait-il trembler jusqu'aux Démons et aux Dieux ; car il peut, *arrachant leurs bornes* dans sa colère, ne faire qu'une seule mer des quatre mers du globe ! » 18.

Il dit ; et c'est ainsi qu'en voyant la puissance

du monarque Rakshasa à la force sans mesure,
le singe Hanoûmat roulait dans son esprit mainte
espèce de pensées. 19.

Ici, dans le Soundurakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quarante-cinquième chapitre,
Intitulé :
TABLEAU DE RAVANA DANS SA COUR.

XLVI.

Saisi d'un grand courroux à la vue du singe aux longs bras, aux yeux jaunes nuancés de noir, qui se tenait en face de lui, Râvana, le fléau de ses ennemis, Râvana au vaste courage, les yeux rouges de sa colère allumée, dit à Prahasta, le plus éminent des Rakshasas, ces mots dictés par la circonstance : 1—2.

« Interroge ce méchant ! Qui est-il ? Quelle raison nous l'amène ? Pour quel motif a-t-il brisé mon bocage ? Pourquoi ses menaces contre les Rakshasas ? » 3.

A ces paroles du monarque : « Rassure-toi ! dit Prahasta ; salut à toi, singe ! Tu n'as rien à craindre ici ? 4.

» Est-ce Indra, qui t'envoie maintenant chez

les Rakshasas ? Dis la vérité ; n'aies pas d'inquiétude, singe, tu seras mis en liberté. 5.

« Es-tu l'envoyé de Kouvéra ? ou d'Yama ? ou de Varouna ? N'as-tu pris cette forme épouvantable *que* pour entrer dans cette ville ? 6.

« Viens-tu même, envoyé par Vishnou, ambitieux de conquérir Lankâ ? car ta vigueur n'est pas d'un quadrumane et tu n'as d'un singe que la forme ! 7.

« Conte-nous la vérité maintenant, singe, et tu seras mis en liberté ; mais si tu nous dis un mensonge, il te sera difficile de sauver ici ta vie !

« Quelle raison te fit donc entrer dans la ville des Rakshasas ? Hâte-toi de nous conter cela, et tu seras bientôt mis en liberté : *allons !* que ne parles-tu ? » 8—9.

A ces mots, le singe doué de la parole, le quadrumane à la grande vitesse, Hanoûmat, fils du Vent, tourna les yeux vers le monarque des Rakshasas et, lui parlant d'une âme ferme, il se fit connaître au Démon :

« Je ne suis pas l'envoyé de Çakra, ni celui d'Yama, ni le messenger de Varouna. 10—11.

« Aucune alliance (1) ne m'unit, soit au Dieu, qui donne les richesses, soit à Vishnou : aucun d'eux ne m'a donc envoyé. Cette forme est la

(1) Littéralement : *amitié*.

mienne, et c'est comme singe, que je viens ici.

» Il ne m'était pas facile d'obtenir cette vue du monarque des Rakshasas ; et, si j'ai détruit son bocage, c'est afin d'être amené en sa présence.

» C'est pour défendre ma vie, que j'ai tué sur le champ de bataille ces Rakshasas vigoureux, que la soif des combats avait lancés contre moi.

» Il est impossible qu'une arme *fée* m'enchaîne avec ses liens, quelques longs même qu'ils soient ; car jadis le père des créatures m'accorda cette faveur éminente. 12—13—14—15.

» Mais, comme j'avais envie de voir ici le roi, j'ai permis à cette arme de m'attacher :

« *Qu'importe ?* ce fut là ma pensée ; puisque j'ai le pouvoir de m'en délivrer ! » Et j'ai subi même ces liens vils, non assurément par faiblesse, roi, mais, sache-le, pour atteindre au but de mon désir. 16—17.

» Je suis venu dans ces lieux comme le messager du *plus grand des Raghouides* à la force sans mesure : écoute donc, sire, les paroles convenables, que je vais t'adresser ici *en cette qualité*. » 18.

Ici finit le quarante-sixième chapitre,

Intitulé :

LES QUESTIONS DE PRAHASTA ET LA RÉPONSE
D'HANOUMAT.

XLVII.

Le prince courageux des singes, *Hanoûmat*, le fils du Vent, regarda le Démon à la grande âme et lui tint sans trouble ce langage plein de sens : 1.

« Je suis venu dans ton palais suivant les ordres de Sougrîva. L'Indra des singes, ton frère, Indra des Rakshasas, te souhaite une bonne santé. 2.

» Écoute les instructions, que m'a données le magnanime Sougrîva, ton frère ; paroles, où le juste se marie à l'utile, paroles sçantes, convenables ici et partout ailleurs. 3.

» Il fut un potentat, nommé Daçaratha, le roi des coursiers, des éléphants et des hommes : il était comme le père du monde entier ; il égalait

en splendeur le monarque des Immortels. 4.

» Son fils aîné, prince charmant, aux longs bras et *de qui la vue* inspirait la joie, sortit de la ville aux ordres de son père et s'exila dans la forêt Dandaka. 5.

» Accompagné de Lakshmana, son frère, et de Sîtâ, son épouse, il entra dans le sentier du devoir, que suivent les grands saints. 6.

» Il perdit au milieu de la forêt sa femme, la chaste Sîtâ, fille du magnanime Djanaka, roi du Vidéha (1). 7.

» Tandis qu'il cherchait la reine, ce fils du roi *Daçaratha* vint avec son frère puîné au mont *Rishyamoûka* et là il eut une conférence avec *Sougrîva*. 8.

» Celui-ci promit à celui-là de chercher Sîtâ, et l'autre s'engageait à rétablir *Sougrîva* dans le royaume des singes. 9.

» *Sougrîva* fut ainsi réinstallé sur le trône, comme roi de tous les peuples singes, par la main de *Râma*, qui tua *Bâli*, ton ami, dans un combat. 10.

» Enchaîné à la vérité et pressé d'acquitter sa promesse, le nouveau roi des quadrumanes a donc envoyé des singes par tous les points de l'espace à la recherche de Sîtâ. 11.

(1) L'ancien *Mithila*, ou le *Tirhout* moderne.

» Des milliers de simiens, des myriades mêmes et des centaines de millions la cherchent aujourd'hui en toutes les régions, sur la terre et dans le ciel. 12.

• Tous, héros des singes, rapides, pleins de force, allant par des routes inimaginables, ceux-ci ressemblent au fils de Vinatâ, ceux-là sont pareils au vent lui-même. 13.

• Moi, j'ai pour nom Hanoûmat, je suis le propre fils du Vent, et j'ai franchi légèrement à cause de Sitâ *votre mer de cent yodjanas*. 14.

• Écoute entièrement le message, que je t'apporte ici, grand roi : utile dans ce monde-ci, il peut même te procurer le bonheur dans l'autre monde. 15.

• Ta majesté connaît la dévotion, le juste et l'utile ; elle a ses propres femmes : il ne te sied donc pas, monarque à la grande sagesse, de faire violence aux épouses d'autrui. 16.

• En effet, ces êtres intelligents, qui sont dans ta condition, ils ne s'attachent pas à des choses, que défend le devoir, qui sont tout à fait criminelles, qui détruisent la racine même *des mérites acquis*. 17.

Et qui, parmi les Démons et les Dieux, est capable de tenir pied devant les flèches lancées par la main de Lakshmana, ces dards, qui obéissent à la colère de Râma ? 18.

» Il serait impossible même de trouver dans les trois mondes entiers un seul être, à qui pût encore advenir un sentiment de joie, après qu'il aurait causé la peine de Râma ! 19.

» Si tu estimes cet avis utile pour toi, si tu le crois digne de tes amis et de toi-même, rends, héros, la Djanakide au roi des hommes. 20.

» Sache donc goûter ce langage, où l'utile se marie au devoir, ces paroles salutaires dans la circonstance, et rends la Djanakide au roi des hommes. 21.

» J'ai vu cette reine ; je suis parvenu à la chose, où il était si difficile de parvenir chez toi : pour ce qui reste à faire en dernier lieu, c'est à Râma de l'exécuter ici ! 22.

» Je l'ai vue plongée dans le chagrin, cette reine aux grands yeux. Quand tu enlevas cette femme pour ta concubine royale, comment n'as-tu pas senti que tu prenais une lionne *pour te dévorer* ?

« Les Asouras, ligüés avec les Dieux mêmes, ne pourraient jouir (1) de cette *dangereuse* conquête, comme on ne peut digérer à toute force le mets, que l'on mange, imprégné avec un excès de poison. 23—24.

» Le Dieu, qui brisa les villes, *Indra même*, s'il commettait une offense à la face de Râma, ne

(1) Littéralement : DJARAYITOU, *digérer*.

goûterait plus désormais de bonheur : combien davantage un être de ta condition ! 25.

» Cette femme, qui se tient ici charmante et de laquelle tu dis : « *Voilà donc Sitâ !* » Sache que c'est Kâlarâtrî (1) elle-même pour tous les habitants de Lankâ ! 26.

» Cette mer de félicités, où tu nages, et que tu as conquise par l'ampleur de tes macérations, Râma, embrassé de sa cuirasse (2), a toute la force, qu'il faut pour la détruire ! 27.

» Tu aspiras à l'immortalité *de ta nature* par la vigueur de ta pénitence ; c'est là sans doute une distinction bien grande, à laquelle tu participerais avec les Asouras et les Dieux. 28.

» Mais Sougrîva n'est pas dans la classe des Rakshasas, ni dans la famille des Asouras, encore moins est-il parmi les Dieux ; et cependant tu n'es point à l'abri de la crainte, qu'il inspire, ce roi vigoureux des singes ! 29.

» Comment, sire, comment feras-tu pour défendre ta vie ? En effet, la justice elle-même n'est pas invincible, quand elle est associée au fruit de l'injustice. 30.

» L'homme, qui anéantit le fruit de ses vertus,

(1) Une forme de *Kâlî* ou *Dourgâ*, femme de Çiva et déesse de la destruction.

(2) *SATMATRANAPARIGRAHAS*, c'est-à-dire, *cum summet ipsius amplexu loriceæ*.

moissonne le fruit de cet acte même : aussi longtemps *que tu l'as cultivé*, le fruit du devoir fut recueilli par ta majesté ; il n'y a ici nul doute. 31.

» Mais tu goûteras bientôt le fruit même de cette injustice.

» Tu connais, et le carnage, dont fut ensanglanté le Djanasthâna, et la mort de Bâli, et l'alliance de Râma avec Sougrîva, pense donc à ce qui est bon pour toi-même.

» Certes ! mon bras fût-il seul, peut facilement détruire Lankâ, ses éléphants, ses chars et ses coursiers ; mais ce n'est pas là que gîte le point de la question. Râma, il en a fait la promesse en face du roi des singes ; tranchera la vie du rival odieux, par qui sa Mithilienne lui fut ravie. Rejette donc ce lacet de la mort, que tu as lié toi-même à ton cou ; rejette ce lacet dissimulé sous les formes charmantes de Sîtâ, et pense au moyen, qui peut seul te sauver ! »

Enflammé de colère à ces mots du singe, le monarque des Rakshasas, petit-fils de Poulastya, ordonne qu'il soit conduit à la mort. (*Du 32° au 36° et dernier çloka.*)

Ici, finit le quarante-septième chapitre,

Intitulé :

DISCOURS D'HANOUMAT EN QUALITÉ DE MES-
SAGER.

XLVIII.

Quand Râvana eut commandé le supplice d'Hanoûmat, Vibhîshana lui tint ce langage, afin de l'en détourner. 1.

Informé que le roi était en colère et de quelle affaire il s'agissait, le *vertueux* Rakshasa d'examiner la chose d'après ses règles mêmes. 2.

Ensuite, il honora le monarque avec politesse et, versé dans l'art de manier un discours, il adressa au Poulastide assis dans sa résolution ce langage d'une extrême justesse : 3.

« Il n'est pas digne de toi, héros, d'envoyer ce singe à la mort : en effet, le devoir s'y oppose ; c'est un acte blâmé dans cette vie et dans l'autre monde. 4.

» Ce quadrumane est un grand ennemi, nul doute en cela ; son crime est odieux, il est infini ;

mais, disent les sages, on doit respecter la vie des ambassadeurs. Il est plusieurs autres peines, desquelles on peut user envers eux. 5.

• Il est permis de les mutiler dans les membres, de faire tomber le fouet *sur leurs épaules*, de raser leurs cheveux, d'arracher même leurs insignes : le hérault, de qui les paroles sont blessantes, mérite de telles punitions; mais on ne voit pas que la mort de l'envoyé soit portée au nombre de ces châtimens. 6.

• Comment donc un être dans la condition de ta majesté, un être, de qui l'intelligence reste soumise au devoir et qui règle toutes ses décisions suivant la science du meilleur et du pire se laisserait-il dominer par la colère? Non! la colère n'est pas le fait d'une grande âme! 7.

• Ni dans les entretiens sur le devoir, ni dans la *philosophie* sur la vérité du monde, ni dans l'intelligence des Çâstras, ni pour le jugement personnel, ni même quant à la force, il n'est personne qui soit égal à toi : tu es le très-grand parmi les Démons et les Dieux! 8.

» Qu'on fasse tomber le châtiment sur la tête de ceux-là mêmes, qui ont envoyé le singe; mais je ne vois pas (1) quels biens peuvent résulter de sa mort! 9.

(1) Textuellement : *na paçyámahai*, nous ne voyons pas.

» Le messager, qui répète au nom d'un autre la parole, soit bonne, soit mauvaise, qui est envoyée par l'ennemi, ne mérite pas, ô toi, qui sais le devoir, *non ! il ne mérite pas qu'on le punisse de mort !* 10.

» D'ailleurs, celui-ci mis à mort, je ne vois pas un autre messager, qui revienne ici au bord ultérieur de la grande mer. 11.

Ainsi, tu ne dois pas, immolateur des ennemis, abaisser tes coups jusqu'à la mort de ce quadrumane : réserve pour Indra à la tête de ses Dieux les coups de ta majesté. 12.

» Celui-ci mort, je ne vois pas un autre messager, qui ose aller, taureau des combats, provoquer à la guerre ces deux orgueilleux fils du roi des hommes, auxquels ton bras doit faire obstacle (1). 13.

» O toi, qui réjouis l'âme des Naïrritas, le héros né de Raghon ne peut lutter sur un champ de bataille avec toi, si plein de génie, de persévérance, de courage, si difficile à vaincre aux Asouras et, qui plus est, aux Dieux. 14.

» Il est même à toi des guerriers nombreux, attentifs, intelligents, bons soldats, héros mêmes, les meilleurs de ceux qui manient les armes et

(1) *Virouddhāu* pour *virouddhyāu*, hypallage du participe présent au lieu du participe futur.

nés dans les familles les mieux douées en grandes qualités. 15.

» Tu combattras, sire, accompagné de leurs bataillons rassemblés contre ces deux fils de roi : que le singe aille donc libre vers eux, et fais promptement défier au combat ces deux hommes, qui me semblent déjà morts ! » 16.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quarante-huitième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE VIBHÎSHANA.

XLIX.

Quand il eut ouï ce discours, le monarque puissant répondit à son frère en ces mots conformes aux circonstances du temps et du lieu :

« Ta grandeur vient de parler avec justesse : on est blâmé pour donner la mort à des ambassadeurs ; nécessairement, il faut infliger à celui-ci une peine autre que la mort. 1—2.

» Les singes tiennent leur queue en grande estime ; ils disent qu'elle est une parure : eh bien ! qu'on mette, sans tarder, le feu à la queue de celui-ci, et qu'il s'en retourne avec sa queue brûlée ! 3.

» Que ses conjoints, ses parents, ses alliés, ses amis et le monarque des singes le voient tous vexé par la difformité de ce membre ! » 4.

A ces mots, les Rakshasas, de qui la colère avait accru la méchanceté, enveloppent sa queue avec de vieilles étoffes en coton. 5.

A mesure que l'on entourait sa queue de ces matières combustibles, le grand singe d'augmenter ses proportions, comme un incendie, allumé dans les forêts, quand la flamme s'attache au bois sec.

• Le prudent singe de rouler en lui-même beaucoup de pensées assorties aux circonstances du moment et du lieu :

« Il est sûr que ces rôdeurs impurs des nuits sont trop faibles contre moi, tout lié que je suis; combien moins ne pourraient-ils m'arrêter, si je voulais rompre ces liens et fuir, m'élançant *au milieu des airs*. Mais il faut nécessairement que je voie Lankâ éclairée par le jour. 6—7—8.

« Je n'ai pas bien observé de tous les côtés pendant la nuit ces rues, où l'on circule difficilement. Que ces Rakshasas me tourmentent, soit en ajoutant de nouveaux liens à leurs chaînes, soit en brûlant ma queue; ce n'est pas là ce dont s'inquiète beaucoup mon esprit. »

Quand Hanoûmat, zélé pour le bien de Râma, eut ainsi arrêté sa résolution, le noble singe endura ces avanies, tout fort qu'il fût *pour les empêcher*.

Ensuite, pleins de fureur et l'ayant arrosée d'huile, ces Démons à l'âme féroce attachent

solidement la flamme à sa queue. Ils empoignent Hanoûmat, l'entraînent hors du palais et se font un jeu cruel (1) de promener le grand singe, sa queue enflammée, dans toute la ville, qu'ils remplissent çà et là de bruit avec le son des conques et des tambourins.

Le singe vit alors dans Lankâ les ouvrages fortifiés, les sentinelles vigilantes, les palais opulents des magnanimes Rakshasas, les avenues royales, les cours bien distribuées, les grandes rues encombrées de maisons, les viviers et les temples des Immortels. Tandis qu'ils montrent Hanoûmat dans la ville avec la flamme au bout de sa queue, les Rakshasîs de s'en aller vite porter cette nouvelle à Sîtâ : « Ce singe à la face rouge, qui eut un entretien avec toi, Sîtâ, lui disent-elles, voici que nos Rakshasas ont mis le feu à sa queue et le traînent ainsi partout ! » A ces paroles cruelles et qui, pour ainsi dire, lui donnaient la mort, Sîtâ la Djanakide tourna son visage vers le grand singe et conjura le feu par ses incantations puissantes. (*Du 9^e au 20^e çloka.*)

Cette femme aux grands yeux adora le feu d'une âme recueillie :

« Si j'ai signalé mon obéissance à l'égard de

(1) *Kroûrakarmânas.*

mon vénérable, dit-elle ; si j'ai cultivé la pénitence, ou si même je n'ai violé jamais la fidélité à mon époux ; feu, sois bon pour Hanoumat !

» S'il est dans ce quadrumane intelligent quelque sensibilité pour moi, ou s'il me reste quelque bonheur ; feu, sois bon pour Hânoûmat !

» S'il a vu, ce *quadrumane* à l'âme juste, que ma conduite est sage et que mon cœur suit le chemin de la vertu ; feu, sois bon pour Hanoumat ! »

A ces mots, un feu pur de toute fumée et d'une lumière suave flamboya dans un pradakshina autour de cette femme aux yeux doux comme ceux du faon de la gazelle, et sa flamme semblait ainsi lui dire : « Je suis bon pour Hanoumat ! »

Ces pensées vinrent à l'esprit du singe dans cet embrâsement de sa queue : (*Du 20^e au 25^e çloka.*)

« Voici le feu allumé ; pourquoi son ardeur ne me brûle-t-elle pas ? Je vois une grande flamme ; pourquoi n'en éprouvé-je aucune douleur ? 25.

» Un ruisseau (1) de fraîcheur circule même dans ma queue ! C'est là, je pense, une chose merveilleuse, comme celle que j'ai déjà sentie, grâces

(1) *Sanghâta*, congeries, multitudo.

à Râma, dans ma traversée, quand la mer, voulant honorer ce rejeton de Sagara dans son messager, demanda le concours de la montagne.

• Si l'Océan et le Manaka avaient hier un vif empressement à le servir, pourquoi le feu n'aurait-il pas le même zèle aujourd'hui ?

» Si le feu ne me brûle pas, c'est une faveur, que je dois sans doute à la bonté de Sîtâ, à la splendeur de Râma, à l'amitié, qui unit le feu au vent, mon père ! »

Le grand singe, marchant vers la porte de la ville, s'approche alors de cette *magnifique* entrée, qui s'élevait comme l'Himâlaya (1) et d'où tombaient les faisceaux divisés de ses rayons éblouissants.

Là, toujours maître de lui-même, le simien se rend aussi grand qu'une montagne ; puis, il se ramasse tout-à-coup dans une extrême petitesse, fait tomber ses liens et, sitôt qu'il en est sorti, le fortuné singe redevient au même instant pareil à une montagne. (*Du 26° au 32° çloka.*)

Ses yeux, observant tout, virent une massue arborée dessus l'arcade : aussitôt le singe au long bras saisit l'arme solide toute en fer, et broya de ses coups les gardes mêmes de la porte.

Les Rakshasas, échappés au carnage, de courir

(1) Littéralement : *comme la reine des montagnes.*

sans jeter un seul regard derrière eux, comme des gazelles épouvantées, qu'un tigre 'chasse devant lui. 32—33.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le quarante-neuvième chapitre,
Intitulé :
LES RAKSHASAS METTENT LE FEU A LA QUEUE
D'HANOUMAT.

L.

Ensuite le singe triomphant, et de qui *le succès* augmentait l'ardeur, jeta les yeux sur Lankâ, songeant au reste de son affaire : 1.

• Quelle plus grande chose, pensait-il, ai-je maintenant à faire ici, qui puisse causer de nouvelles douleurs à ces Rakshasas? 2.

» J'ai taillé en pièces une armée nombreuse, j'ai tué les plus vaillants des Rakshasas, j'ai sac-cagé le parc du roi : il me reste à détruire cette ville fortifiée. 3.

• En effet, ses défenses anéanties, la chose devient aisée : il ne faut plus qu'un léger effort (1) pour moissonner le fruit de mes *travaux*. 4.

(1) L'édition porte ici *alpa-prayantaina*, instrumental d'un mot inconnu ; l'éditeur a cru lire sans doute ALPA-PRAYATNAINA, *parvo nisu*.

» Il est donc essentiel de livrer ces palais magnifiques en pâture à ce feu, que les Rakshasas ont allumé autour de ma queue. » 5.

Cela dit, le grand singe avec sa queue toute en flammes se promena dans Lankâ sur les toits des palais, tel qu'un nuage, d'où jaillissent les éclairs. 6.

Hanoûmat semait le feu, qui semblait, comme un fils, prêter au singe le concours zélé de sa flamme ; et le vent, qui aimait son fils, de souffler *en même temps* l'incendie allumé sur tous les palais. Aussi voyait-on le feu d'une fureur, augmentée par son alliance avec le vent, dévorer les habitations comme le feu de la mort.

Les palais superbes, incrustés de gemmes, périsaient avec leurs treillis d'or, avec leurs pavés de perles et de pierreries ; et les œils-de-bœuf en éclats tombaient sur le sol de la terre, comme les chars des saints tombent du ciel, quand ils ont *un jour* épuisé la récompense due à leurs bonnes œuvres.

Hanoûmat vit en flammes tous les quartiers des palais admirables aux ornements d'argent, de corail, de perles, de lapis-lazuli et de diamants.

Le feu est insatiable de bois, le noble singe est insatiable de feu, et la terre ne peut se rassasier des Rakshasas morts, que lui jette Hanoûmat. Le fils du Vent semait çà et là ses brûlantes guir-

landes de flammes, et le feu *toujours* plus intense dévorait Lankâ avec ses Rakshasas.

Effrayés par le bruit et vaincus par le feu, ces grands, ces terribles Démons à la force épouvantable, armés de traits divers, se précipitent sur le singe. (*Du 7^e au 16^e çloka.*)

Ils fondent sur lui avec des flèches pareilles en éclat aux rayons du soleil, et l'on voit cette multitude de Rakshasas envelopper le plus vaillant des quadrumanes comme un vaste et profond tourbillon dans les eaux du Gange. Les Démons nocturnes jettent à l'envi contre Hanoûmat des lances étincelantes, des traits barbelés, une grêle de haches ; mais soudain le fils irrité du Vent se donne une forme épouvantable, arrache d'un palais une colonne incrustée d'or, la fait pirouetter cent fois, proclame autant de fois son nom, et, tel qu'Indra, sous les coups de sa foudre, abat les Asouras, il assomme les horribles Rakshasas. 16—17—18—19.

Vaincue par la force de sa colère, Lankâ, toute flamboyante de feux, enveloppée de flammes, les plus vaillants héros tués, les guerriers taillés en pièces, Lankâ semblait en ce moment frappée d'une malédiction. 20.

Après qu'il eut immolé un bien grand nombre de Rakshasas, brisé le bocage, détruit le tchaïtya

et semé le feu sur les palais de Lankâ.; Hanoûmat se reporta de pensée vers la fille du roi Djanaka. 21.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquantième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT INCENDIE LANKA.

LI.

Quand il vit la cité, que dévoraient les flammes et qui tombait en ruines avec ses foules tremblantes de Rakshasas, Hanoumat troublé de rouler ces réflexions en lui-même : 1.

« La grande affaire, à cause de laquelle j'ai tenté ce coup, manque ici le but, parce que je n'ai pas eu soin de mettre Sîtâ en sûreté avant de semer le feu dans Lankâ ! 2.

» Cette œuvre, où restait à faire si peu de chose, était *comme* faite, sans doute ; mais la voici qui périt avec sa racine même par suite de la colère, où je me suis laissé emporter. 3.

» Heureux les hommes vertueux, qui, au moment où sa flamme s'élève, éteignent la colère

avec la raison, comme on éteint avec l'eau un incendie, à l'instant qu'il s'allume. 4.

» Évidemment, la Djanakide a péri, car on ne la voit nulle part échappée au feu : tous les quartiers de Lankâ et la ville entière ne sont plus que cendres. 5.

» Cette affaire échoue donc par un faux-pas de mon jugement : aussi désiré-je quitter ici la vie ! 6.

» Faut-il que mon corps se jette ici ou sur un bûcher ou dans le feu souterrain ? Ou bien le donnerai-je, ce corps, en pâture aux animaux, qui vivent dans la mer ? 7.

» En effet, comment oserais-je vivant revoir le monarque des singes et ces deux tigres-hommes, dont j'ai détruit l'affaire dans son essence ? 8.

» Certes ! il apparaît manifestement aux yeux des trois mondes que l'entreprise échoue par la faute même de ma colère. 9.

» Honte soit donc à cette nature des rois, non maîtresse d'elle-même et vacillante dans son assiette, puisque moi, tout roi que je fusse, je n'ai pu défendre Sîtâ contre la *rage du feu* ! 10.

» Car, Sîtâ morte, ces deux héros quitteront la vie, et leur chute doit entraîner la perte de Sougrîva et de sa famille. 11.

» Ces tristes nouvelles reçues, Bharata, qui

aime son frère, et le vertueux Çatroughna cesseront de vivre, nécessairement ! 12.

» Qui, la famille d'Ikshwâkou éteinte, qui sera le défenseur du juste ? Les créatures gémiront, accablées sous le poids du chagrin ! 13.

» Moi donc, malheureux, qui ai brisé le nœud du juste et de l'utile, je suis évidemment le destructeur du monde, parce que j'ai souffert que la folie de la colère enveloppât mon âme ! » 14.

Tandis qu'il songeait ainsi, troublé par son chagrin, des prodiges apparurent à ses yeux ; et, quand Hanoûmat les eut compris, ces nouvelles pensées lui vinrent à l'esprit : 15.

« Cependant, cette noble dame, belle en toute sa personne, elle n'a pas dû périr sous l'abri de sa propre splendeur ; car le feu n'a point d'action sur le feu. 16.

» Il ne siérait pas au feu de toucher à cette femme, que défendent ses vertus, épouse d'un héros à la splendeur infinie, le Devoir même incarné. 17.

» Si le feu ne m'a point brûlé de sa flamme destructive, je l'ai dû sans doute à la puissance de Râma, jointe aux bonnes œuvres de Sitâ ! 18.

» Et comment pourrait-il arriver qu'elle périt, cette femme, semblable à une Déesse, enchantement de l'âme pour son époux, Bharata et ses deux autres frères ? 19.

» Comment le feu brûlerait-il cette épouse, toujours si dévouée à Râma, cette pénitente d'une extrême énergie, qui s'est élevée si haut dans ses observances et dans ses jeûnes? 20.

» Elle est enchaînée à la vérité, elle ne fait qu'un avec son mari : c'est elle, Sîtâ, qui brûlerait le feu même, et non pas le feu qui brûlerait Sîtâ! » 21.

Tandis qu'Hanoûmat dans sa tristesse pensait ainsi aux vertus, qui formaient la cour de cette reine *infortunée*, il entendit la voix des Tchâranas, *ces Génies*, habitants du ciel.

« Oh ! qu'Hanoûmat a donc fait là une prouesse, qu'il n'est pas facile d'égaliser, *s'écriaient-ils*, quand il a semé un incendie épouvantable dans l'épouvantable maison du Rakshasa ! 23.

» Voici la ville de Lankâ brûlée, avec ses arcades, ses palais, ses remparts ; mais l'incendie a respecté la Djanakide ! »

Hanoûmat, qui avait déjà vu cette nouvelle annoncée par des prodiges et des signes d'une grande certitude (1), Hanoûmat revint à la joie, dès qu'il eut ouï ces mots des Rishis, qui parlaient ainsi, émus d'admiration. 24 — 25.

Ensuite, le singe, ayant touché au but de son désir et sachant que la fille des rois avait échappé

(1) Littéralement : *vertu*.

à la mort, tourna ses idées vers le retour, lui, de qui l'intelligence était assise dans la pensée de son affaire. 26.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-et-unième chapitre,
Intitulé :
**LES CRAINTES D'HANOUMAT SUR LE SORT DE
SITA DANS L'INCENDIE, QUI RAVAGE LANKA.**

LII.

Ensuite une *Rakshast*, nommée Saramâ, s'étant approchée de Sîtâ, flamboyante, de sa propre splendeur, comme un crépuscule de sinistre augure, lui adressa les paroles suivantes :

« N'aie aucune inquiétude, chère Vidéhaine, à l'égard d'Hanoûmat : ce prince des singes, qui vint t'apporter d'agréables nouvelles, a rompu ses liens, tel qu'un éléphant, mis en fuite des milliers de Rakshasas et pris son vol au milieu du ciel, après qu'il eut abattu les plus nobles guerriers. 1—2—3.

» Puis, soudain le voilà, qui s'avance bravement de maison en maison et qui sème la flamme dans Lankâ. Avec le feu vomé autour de sa queue,

comme par la bouche de la mort, le quadrumane, auguste fils du Vent, a parcouru la ville entièrement, tel qu'une planète, volant au sein des cieux. 4—5.

» Partout, les Rakshasas voient l'intrépide singe, qui se tient sur les portes en arcade, sur les fenêtres et sur les combles des palais. 6.

» Orné avec ses guirlandes de flamme, Hanoûmat brille seul de tous les côtés au milieu des airs comme le feu. 7.

» Le grand singe, accompagné du feu, est tombé chez Râvana dans les palais de son gynécée, comme l'incendie en personne. 8.

» Semblable au feu lui-même ou tel que l'embrâsement d'une forêt, il a brûlé comme la mort exterminatrice, il a brûlé dans sa colère toute la cité de Lankâ. 9.

» Par le feu allumé, qu'il a semé dans sa fureur, la ville entière a brûlé, comme un bois ou comme les nymphæas d'un lac aux *premières gelées de la saison froide*. 10.

» Les blancs et resplendissants palais, enveloppés de flammes, se montrent aux yeux tels que des montagnes, pleines de métaux, d'antimoine et d'or. 11.

» On voit par milliers dans les rues du roi, et les chevaux, et les éléphants, qui ont cassé leurs

poteaux et *qui fuient*, les membres dévorés par les flammes du feu. 12.

» A la vue des paons çà et là épars, la flamme au bout de la queue, chacun s'imagine qu'il voit marcher des gerbes de uélumbos fleuris. 13.

» Ceux-là sont pareils en couleur aux fleurs du butéa feuillu, ceux-ci aux fleurs du coton soyeux ; les uns paraissent comme des lotus rouges, les autres ont l'éclat du feu. 14.

» S'accrochant *aux murs* avec ses doigts de flamme, le vénérable feu tout flamboyant est monté à cheval sur le palais comme sur un coursier blanc. 15.

» Le gynécée de Râvana fut consumé de tous les côtés par le feu ; et ce lieu, où tu es, dame fidèle à ton époux, il ne brûle pas ! 16.

» De toute part le singe intelligent, tel que l'incendie au milieu d'une forêt et resplendissant à l'égal d'un brasier agité par le vent, offre, quoi qu'elle fasse, Lankâ au feu comme une sainte oblation. 17.

» Encore cette parole : les sages disent que cette ruine est le triomphe de tes affaires ; et l'on a fait une sottise, est-il ouï dire en tout lieu, quand on n'a point songé à ce que pouvait être la force de ce héros, le plus grand des singes. »

A cette nouvelle, douce pour ses oreilles, qu'elle

avait enfin péri, cette ville défendue par le bras de Râvana, la Mithilienne de s'en applaudir et de s'en réjouir beaucoup. 18—19.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-deuxième chapitre,
Intitulé :
DISCOURS DE SARAMA.

LIII.

Quand il eut tué les plus nobles des Rakshasas, proclamé son nom et brûlé cette ville de Lankâ, le singe alla voir Sitâ. 1.

Ici, il prit congé d'elle pour s'en retourner vers *la rive ultérieure de la grande mer*, et, le voyant au moment de partir, elle de regarder Hanoumat deux ou trois fois et de lui dire affectueusement ces mots dictés par l'amour, qu'elle portait à son époux :

« Vainqueur des ennemis, demeure ici une seule nuit, s'il te plaît, mon ami. 2—3.

» Quand tu auras pu te délasser quelque part dans un lieu caché, tu partiras demain. Singe, que ta présence dissipe quelques minutes seulement ce chagrin sans bornes, qui me dévore,

moi, femme peu visitée par le bonheur ! En effet, à peine auras-tu pris ton vol dans l'espace éthéré, tigre des singes, que ma respiration aura cessé de goûter l'air du ciel. Dès qu'il aura senti, héros, ton absence, plus triste que la tristesse même, mon cœur désolé, que le chagrin déchire, va de nouveau se consumer dans l'affliction.

» Mais voici un doute, qui se dresse maintenant ici en face de moi. 4—5—6—7.

» Comment la plupart des singes tes compagnons, quadrumane à l'éminente vigueur, comment les armées simiennes ou les deux fils du plus noble des hommes pourront-ils franchir cette grande mer infranchissable ? En effet, la force de traverser l'Océan fut donnée à trois êtres seulement : au Vent, à Garouda et à toi-même. Ainsi, quand il existe dans la chose elle-même un obstacle si épouvantable, quel moyen vois-tu pour le surmonter, ô toi, qui as la science des choses ?

» Je te l'accorde (1), toi et non un autre, fusses-tu seul, immolateur des héros ennemis, tu es capable de mener l'entreprise à bonne fin : c'est ainsi que je pense. Mais si Râma, victorieux de ces Démons noctivagues et de toutes les armées des Rakshasas, me remmenait dans sa ville, cette

(1) *Kâmam.*

grande action élèverait sa gloire au plus haut degré.

• Un criminel Génie m'a ravie *de ses bras* et je suis maintenant ici versant des pleurs dans ma séparation d'avec ce héros : une telle situation n'est-elle pas indigne pour un enfant de Raghou ? Si le Kakoutsthide, vainqueur des cités ennemies, ayant bouleversé Lankâ et ses bataillons, me remmenait d'ici, voilà, certes ! un exploit, qui serait digne de lui !

• De même que cette conduite héroïque est *la seule, qui soit convenable* à ce magnanime ; de même *ton devoir est de rapporter* (1) dans leur étendue à ce héros des batailles ces paroles de moi, jointes à l'utile et mariées avec la raison. •

(Du 8° au 17° çloka.)

Quand il eut ouï ces mots, le vaillant Hanoumat lui fit cette réponse :

• Reine, le monarque des armées simiennes, le fléau de ses ennemis, Sougrîva, doué pleinement d'énergie, embrassera *vîte* la résolution, que lui commandera ton intérêt. Environné de singes par kotis (2) de milliers, Sougrîva, l'empereur des simiens, ne tardera point à venir, Mithilienne.

(1) Littéralement : *oupapâdaya*, à l'impératif, *da*, *affer* ou *trade*.

(2) Un koti, avons-nous dit, égale dix millions.

» Des singes à la grande force, pleins de vigueur et d'héroïsme, de sens et d'intelligence, se tiennent *devant lui*, attentifs à ses commandements. Soit en haut, soit en bas, soit obliquement, il n'est aucun chemin, qu'ils ne puissent tenir. D'un courage sans bornes, ils ne succombent jamais dans leurs grandes entreprises. Plusieurs de ces quadrumanes éminents, renommés, accoutumés à suivre les routes du vent, ont décrit un pradakshina¹ autour de la terre, compris ses mers et ses montagnes. Là, sont des singes distingués, tous égaux à moi-même. (Du 17^e au 23^e çloka.)

» En la présence de Sougrîva, il n'est personne, qui soit inférieur à moi : aujourd'hui, j'ai pu venir jusqu'ici ; à plus forte raison y viendront-ils, ces hommes des bois à la grande vigueur ! 23.

» En effet, ceux qu'on enverra ne seront pas les derniers des derniers, mais les plus haut placés des serviteurs : ainsi, reine, loin de toi ce souci ! mets de côté cette inquiétude ! 24.

» Les chefs des singes passeront à Lankâ d'un seul bond ; et, portés sur mon dos, les deux éminents princes *nés d'Ikshwâkou* viendront s'offrir devant tes regards, comme le soleil et la lune, qui se lèvent sur l'horizon. Quand il aura tué Râvana et son peuple, le Raghouide, te prenant avec lui, noble dame, retournera dans sa ville.

Ainsi, rassure-toi, femme à la taille charmante !
la félicité descende sur toi (1) ! attends l'avenir !

25—26—27.

• Tu verras bientôt Râvana tomber dans un combat sous les coups de Râma. Une fois le monarque des Rakshasas tué avec ses parents, ses ministres et ses fils, tu seras enfin réunie à ton époux, comme Rohinî à Lunus. »

Quand il eut ainsi rassuré la Vidéhaine, le singe, fils du Vent, Hanoûmat, jugeant à propos de s'en aller, inclina sa tête devant la fille du roi Djanaka. 28—29.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-troisième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT RASSURE DE NOUVEAU SITA.

(1) Ou plutôt, suivant notre explication des mots *bhadran tai* dans une note des volumes précédents :
« *Ainsi, rassure-toi, s'il te plaît, femme à la taille gracieuse ! attends l'avenir !* »

LIV.

Après qu'il eut ruiné la ville, porté le trouble au cœur de Râvana, signalé sa force épouvantable et salué Sîtâ, ce vaillant meurtrier des ennemis, ce tigre des singes, brûlant de revoir enfin son maître, escalada le grand mont Arishta ; montagne à la surface boisée, ténébreuse, couverte d'arbres en grand nombre et plantée de padmakas élevés, d'açwakarnas, de palmiers et de vigoureux sâlas ; 1—2—3.

Montagne embellie par différents pavillons de lianes en fleurs, enrichie par une multitude de métaux, remplie de troupeaux en divers quadrupèdes, rafraîchie par de nombreux ruisseaux, encombrée par des amas de roches, habitée par

des Nâgas, des Kinnaras, des Gandharvas, des Yakshas et les plus grands saints. 4—5.

Stimulé par le désir impatient de voir bientôt Râma, le plus éminent des singes monta donc sur cette vaste montagne. 6.

Foulés dans sa marche sous les talons de ses pieds et broyés en poussière, les blocs de pierre se fendaient avec fracas sur les plateaux ravissants de la montagne. 7.

Dès qu'il eut escaladé le sommet de ce mont sourcilleux, le grand singe, sur le point de s'en retourner du midi à la rive septentrionale de l'onde salée, accrut ses dimensions. 8.

De la cîme, où il était monté, le héros, fils du Vent, contempla cette mer épouvantable, séjour des reptiles et des poissons. 9.

Tel que Mârouté au milieu des airs, le tigre des simiens, ce propre fils du Vent, s'élança dans la route la plus haute de son père. 10.

Accablée sous le poids du singe, la grande montagne alors poussa un gémissement et rentra avec les animaux, *ses hôtes*, dans le sein de la terre. 11.

Secoué par lui, ce mont semble danser avec ses hautes cîmes, les unes ébranlées, les autres mêmes s'écroulant. 12.

Remués violemment par la fougue de ses cuisses, les arbres cassés, comme si le tonnerre

de Çakra les eût frappés, tombent, parés de fleurs, sur la face de la terre. 13.

On entendit un bruit épouvantable, pareil au fracas des nuées orageuses : c'était le rugissement des lions à la grande force écrasés au milieu des cavernes, leurs tanières. 14.

Les Apsaras de s'envoler soudain, les parures mises en désordre, les vêtements arrachés ou tombés, et de fuir le sol de la terre ! 15.

Les Kinnaras, les Nâgas, les Gandharvas, les Yakshas et les Vidyâdharas s'élancent dans les airs, abandonnant la haute montagne, qui les oppresse avec le poids de son affaissement. 16.

De nombreux serpents aux venins subtils, aux langues enflammées, à l'immense longueur, se débattent et se tordent, le cou et la tête écrasés.

La belle montagne, foulée par le grand singe, fit jaillir, ici, un torrent d'eau ; là, un ruisseau de sang ; ailleurs, différents métaux ; et, sous les pieds du quadrumane vigoureux, elle entra dans le sein de la terre avec ses arbres et ses hautes cîmes. 17—18—19.

—
Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-quatrième chapitre,
Intitulé :
HANOUMAT GRIMPE SUR LE MONT ARISHTA.

LV.

Hanoûmat non fatigué, de qui la voix était pareille au bruit des nuages tonnants, poussa un long cri et se plongea dans le lac sans rivage du ciel ; *ce lac* pur, dont les nuées sont le jeune gazon et la vallisnérie, dont les étoiles de l'arc-ture sont les cygnes, qui en sillonnent la surface ; *ce bassin* délicieux, où nagent en guise de canards les astres de la constellation Poushya (1) ; *ce lac*, qui a pour lotus la lune, pour kârandava (2) le soleil, pour grand poisson l'astérisme Pounarvasou (3), pour crocodile vorace la pla-

(1) Le 8^e astérisme lunaire.

(2) Espèce de canard.

(3) Le 7^e des astérismes lunaires.

nète Lohitānga (1) et pour île vaste *l'éléphant céleste* Airāvata; ce lac, dont les troupes des vents sont les vagues furieuses et dont les rayons de la lune sont les ondes fraîches, où les Nāgas, les Gandharvas et les Yakshas brillent comme de grands nénobos et de larges nymphæas.

1—2—3—4.

Dès qu'ils eurent ouï ce cri épouvantable d'Hanoûmat, la joie remplit aussitôt l'âme des singes impatientes de revoir ce noble ami. 5.

Djâmbavat, le plus vertueux des quadrumanes, adressant la parole à tous les simiens, ainsi qu'à leur chef Angada, prononce alors ces mots, le cœur ému de plaisir : 6.

« C'est Hanoûmat, qui a complètement réussi dans sa mission; il n'y a là nul doute; car, s'il avait échoué dans son entreprise, il n'aurait pas un tel empressement ! » 7.

A peine entendu ce cri du magnanime avec le battement fougueux de ses bras et de ses cuisses, les singes contents de s'élaner à l'envi de tous les côtés. 8.

Et brûlants de voir Hanoûmat, ils escaladent joyeux la montagne de faite en faite et de cîme en cîme. 9.

Ils agitent dans leur joie, *celui-ci* le sommet

(1) Celle de Mars.

d'un arbre, *ceux-là* des branches parsemées de fleurs, les autres des vêtements de couleur éclatante. 10.

Déployant sa plus grande légèreté et d'une vigueur, que doublait sa joie, Hanoûmat à la vive splendeur traversa de nouveau l'Océan par le milieu. 11.

Quand il eut touché de sa main la montagnereine Hiranyanâbha, le singe alla une grande vitesse, comme la flèche au moment qu'elle part de la corde. 12.

Le grand et fortuné quadrumane, voyageur aérien, s'avancait ainsi dans le ciel même, séjour accoutumé du vent, et sa *fougue* arrachait, pour ainsi dire, les *bornes aux dix points* de l'espace.

Hanoûmat semblait ouvrir dans sa marche les fenêtres des nuages, et la blanche croisée de la nue s'ouvrait, attachée dans l'intervalle de ses deux bras. 13—14.

Labourées par le singe, les grandes nuées paraissent, les unes rouges, les autres blanches, celles-ci noires et celles-là violettes. 15.

Remuant les masses de nuages et les traversant mainte et mainte fois, on le voit comme la lune, tantôt il apparaît à découvert, et tantôt il disparaît caché. 16.

Quand il se fut approché davantage, il tourna les yeux vers la haute montagne et poussa un

cri, dont le bruit fut égal à celui du tonnerre (1).

A la vue du grand singe, qui semblable à une masse de feu précipitait sa course vers eux, tous les simiens alors se tinrent, les mains réunies en coupe à leurs tempes. 17—18.

Descendu sur la haute montagne avec une rapidité extrême, le Maroutide prit enfin pied sur la cîme, hérissée de grands arbres. 19.

Alors, tous les chefs des singes environnent le magnanime Hanoûmat et se tiennent auprès de lui, tous d'une âme joyeuse. 20.

Ils honorent le singe très-distingué, fils naturel du Vent, et lui offrent des présents, du miel et des fruits. 21.

Les uns d'éclater en joyeux applaudissements ; les autres poussent des cris de plaisir, ceux-là se balancent de contentement sur les branches des arbres. 22.

Hanoûmat à la puissante vigueur salua, inclinant son corps, le grand singe Djâmbavat à la vieillesse reculée et le prince de la jeunesse Angada. 23.

Quand il eut reçu d'eux les révérences et les honneurs, qu'il méritait justement, le vaillant

(1) Si ce n'était pousser le scrupule jusqu'à l'excès, nous dirions que tel est ici le sens littéral : « dont le son était semblable au son des nuages.

quadrumane leur annonça brièvement sa nouvelle : « J'ai vu la reine ! » 24.

A ces mots du fils de Mârouté : « J'ai vu la reine ; » ces mots si heureux et semblables en douceur à l'ambrosie même, le *cœur des singes* fut tout rempli de joie. 25.

Les uns se balancent, ceux-ci acclament, ceux-là rugissent, les autres gesticulent : tel pousse des cris de joie, tel savoure sa joie *en silence*. 26.

Parmi les princes des singes, ceux-là se promènent, la queue droite, le poil hérissé de plaisir ; celui-ci fait onduler sa grande et longue queue. 27.

D'autres, les plus nobles simiens, s'approchent joyeux du singe Hanoûmat, en bondissant vers lui des cimes différentes de la montagne. 28.

D'autres encore louent, vénèrent, embrassent Hanoûmat, qu'ils voient près d'eux, l'âme dans la joie. 29.

Le fils de Bâli, Angâda le serre dans ses bras avec étreinte ; il prend sa main dans la sienne ; puis, il s'assoit. 30.

Tous les singes font cercle autour de lui dans ces bois charmants du grand mont de Mahendra et se livrent à la joie la plus vive. 31.

Ils entourent Djâmbavat, Hanoûmat, Angada, le seigneur des simiens, et s'en vont de compagnie vers de larges rochers. 32.

Accroupis aux pieds du Maroutide sur les grands blocs de la montagne, les principaux des singes, impatients de l'entendre conter de quelle manière il avait traversé la mer, comment il avait pu voir, et Lankâ, et Sitâ, et Râvana, se tiennent de toutes parts autour de lui, et tous, les mains réunies en coupe à leurs tempes. 33—34.

Les yeux brillants de joie, ils demeurent tous en silence, attentifs, recueillis, et le visage dressé vers les paroles, qu'allait dire Hanoûmat. 35.

Là, environné par les singes nombreux, Angada le fortuné apparaissait tel que Pourandara, servi par les différents Dieux. 36.

Ici, dans le Soundarakânda,

Cinquième volume du saint Râmâyana,

Finis le cinquante-cinquième chapitre,

Intitulé :

RETOUR D'HANOUMAT EN TRAVERSANT DE NOU-
VEAU LA MER.

LVI.

Alors, interrogeant le fils du Vent sur les circonstances de son voyage, le plus vénérable des singes, Djâmbavat lui tint ce langage : 1.

• Comment es-tu parvenu à voir Sitâ, l'épouse bien-aimée de Râma ? Et comment le cruel Démon aux dix têtes se conduit-il à son égard ? 2.

• Dis, grand singe, dis-nous comme il faut tout cela : quand nous connaîtrons la chose, nous discuterons de nouveau la résolution, que demandent les circonstances. 3.

• Je vois briller à ta main une perle de l'espèce la plus pure ; c'est une preuve que tu as vu Sitâ : réponds donc à nos questions. 4.

• Que ta grandeur, toujours maîtresse de son

âme, nous fasse connaître les réponses, qu'elle vient apporter ici aux demandes, que nous sommes venus ici nous-mêmes pour lui adresser. » 5.

Il dit ; et le plus excellent des quadrumanes, Hanoûmat, le fils du Vent, interrogé en ces mots, approuvés des singes, raconta son voyage suivant la vérité : 6.

« Vous savez comment je m'élançai de la cime du Mahéndra sous vos yeux, au milieu du magnanime Océan, dont le rivage ultérieur était le but, où j'aspirais. 7.

« Bientôt les Tchâranas, les Vidyâdharas, les Gandharvas et les Dieux, montés sur des chars, qui dérobaient le ciel, se mirent de concert à vanter mon *courage*. 8.

« Dans ces entrefaites, une Rakshasi hideuse, à la taille démesurée et qui s'était donné une bouche difforme, s'éleva d'en-bas et fondit sur moi. 9.

« Elle couvrit tout le ciel de son corps et me dit : « Je vais te manger ! » A la vue de cette Rakshasi, qui se tenait devant moi semblable à un nuage, je lui répondis avec une légère émotion de frayeur : « Il fut un roi, nommé Daçaratha, l'auguste souverain d'Ayodhya (1). 10-11.

(1) Aujourd'hui le royaume et la ville d'Oude.

» Son fils aîné Râma s'est exilé dans la forêt Dandaka avec Sitâ et Lakshmana pour obéir à la volonté de son père. 12.

» S'affublant du costume d'un anachorète *mendiant*, Râvana à l'âme féroce enleva dans le Djanasthâna son épouse, qu'il tient renfermée dans Lankâ. 13.

» Je vais, messenger de Râma, vers sa femme captive. Quand j'aurai vu Sitâ et rempli ma commission, je reviendrai *te satisfaire*, épouvantable Rakshasi. 14.

» Alors, je te servirai de pâture ; crois-en mes paroles, qui sont tout-à-fait une vérité. » Mais la furie, à qui je tenais ce langage, ne voulut pas y donner foi. 15.

« Ni pour aller , ni pour revenir , dit-elle, je ne souffre pas un moment de retard ; je vais te manger, je vais t'avalier à l'instant : *allons !* entre vite dans mon ventre ! » 16.

« Eh bien ! repris-je avec colère ; fais-toi une bouche assez vaste pour que j'y entre ! »

» A la vue de mon développement, elle poussa un cri épouvantable et se tint devant moi avec une bouche élargie jusqu'à dix yodjanas. Quand je lui vis ces dix yodjanas de largeur, je m'en donnai vingt aussitôt. 17—18.

» A l'aspect de mes vingt yodjanas, elle agrandit sa gueule jusqu'à trente ; et moi, à peine vu

sa bouche large de trente yodjanas, j'en pris quarante à l'instant même. 19.

» Quand elle me vit arrivé à quarante yodjanas, elle se distendit jusqu'à cinquante ; et vîte, à cette largeur de cinquante, moi de répondre avec une autre de soixante yodjanas. 20.

» Me voyant large de soixante, elle se fit large de soixante-dix : aussitôt vu la Rakshasi capable d'engloutir soixante-dix yodjanas, je débordai sa gueule de cinq, à droite et à gauche, avec quatre-vingts. 21.

» A la vue de mes quatre-vingts, elle agrandit son rictus jusqu'à nonante yodjanas ; et, lui voyant ces quatre-vingt-dix, moi de m'élargir soudain jusqu'à cent. 22.

» Dès qu'elle vit cette largeur nouvelle de cent yodjanas, la Rakshasi alors se fit une bouche large de cent yodjanas seulement. 23.

» Voyant que je l'emportais sur elle par la faculté de me distendre et n'ayant pu donner à sa bouche que cent yodjanas en largeur, elle me tint ce langage : 24.

« Entre dans mon ventre, et que ta grandeur ne se fatigue pas davantage ! »

» A l'aspect de cette gueule ouverte et large de cent yodjanas (1), moi, de qui l'âme était

(1) Voyez tome V, page 57, note première, et tome VI, page 98.

bien sur ses gardes, je me fis soudain pas plus grand que le pouce, et, rapide comme la saute-
relle, je m'élançai dans son vaste abdomen.

25—26.

• Alors, elle ferma sa bouche avec les portes de ses lèvres et les barrières de ses dents (1) : aussi moi, trouvant sa bouche close, j'entrai dans son oreille droite. 27.

• Sorti par là et me tenant au milieu des airs : « Je suis entré dans ta bouche, lui dis-je en riant ; adieu, fille de Daksha ! je te fais ma révérence. 28.

• Je continue ma route vers ces lieux, où l'on retient la Vidéhaine : courage ! ta parole fut une vérité. »

• A ces mots, la Déesse me répond satisfaite : 29.

« Héros, je m'appelle Sourasâ ; je suis venue ici, parce que les Dieux m'en ont donné l'ordre, afin d'éprouver ce qu'était vraiment ton courage. 30.

• Je suis contente de toi, aimable fils du Vent, ô le meilleur des singes : va, héros à la grande force, va dans la réussite de ta mission et reviens avec la victoire. 31.

(1) Littéralement : *dentium labiorumque operculo colligatum os suum illa tunc fecit.*

» Triomphe, vaincu et invincible, d'un ennemi à l'immense vigueur ; je suis venue pour sonder ta puissance et je sais maintenant, héros, de quel poids elle pèse. 32.

» Tu es d'un incomparable courage, plein de vigueur et le plus grand des singes. Que le bonheur t'accompagne ! Je m'en vais au palais de Mahéndra. » 33.

» La Déesse, ayant dit ces mots, retourne aussitôt dans son palais. Ensuite les Rishis du plus haut rang, les Siddhas, les Gandharvas et les Dieux mêmes de verser une pluie de fleurs sur moi et de s'écrier : « Bien ! bien ! Héros, ton courage, qui semble un prodige, et l'exploit admirable, dont tu l'as signalé dans cette rencontre avec Sourasâ, eut Indra pour témoin. Nous sommes contents de toi : que le bonheur t'accompagne, héros ! que la victoire aille avec toi ! 34—35—36.

• Réunis la Vidéhaine à son époux ; sers les intérêts de ton maître. »

• Ces paroles dites, les Dieux s'en vont alors chacun dans son palais. 37.

• Après le départ des Immortels, je promenai d'une âme joyeuse et d'un cœur invincible mes yeux sur la grande mer. 38.

• Entré *dans les airs* comme le vent et d'un vol hâté comme la flèche, je continuai ma route

d'une course pleine de vitesse, *nageant* au sein de l'atmosphère, qui ressemble si bien aux ondes. 39.

» Tandis que je poursuivais mon voyage, un difficile, un épouvantable obstacle vint se jeter devant moi : je vis une très-haute et céleste montagne au sommet d'or s'élever au milieu de la mer, comme si elle eût voulu me couper le chemin. Je m'approchai de ce grand mont aérien d'or massif et je conçus dans mon esprit cette pensée : « Il faut que je tranche cette montagne ardue ! »

» Je frappai de ma queue cette alpe sourcil-leuse, et le sommet, éblouissant comme le soleil, fut brisé en mille morceaux. Voyant alors quelle était ma résolution, la haute montagne me dit :

40—41—42—43.

« Mon fils ! » parole douce, que précédait une caresse ; « sache que je suis l'ami de Mâroute et *comme* appareillée d'âme avec ton père.

» On m'appelle Sounâbha et j'habite dans la grande mer. Jadis les plus grandes montagnes allaient, mon fils, avec des ailes. 44—45.

» Elles parcouraient la terre comme elles voulaient, et troublaient *dans leurs méditations* les *anachorètes*, qui thésaurisent la pénitence. Le grand Indra, ce Dieu vainqueur du *mauvais Génie* Pâka, apprit enfin comment se conduisaient ici les montagnes. 46.

» Le bienheureux Immortel aussitôt de leur couper les ailes avec sa foudre pesante ; mais ton magnanime père m'a dérobé, mon ami, au coup de sa colère. 47.

» Ce fut alors, mon fils, que Mârouté m'a placé dans le fond de l'Océan à l'abri de son tonnerre. Ce m'est donc un devoir, ô toi, qui domptes les ennemis, de te prêter mon assistance dans cette affaire, où t'engage votre alliance avec Râma. 48.

» Repose-toi donc ici, mange de mes fruits, et tu continueras ton voyage. »

» A ces paroles, moi d'expliquer avec brièveté, mais complètement, au grand mont Sounâbha toute l'importance de mon affaire ; et, quand j'eus pris congé de ce magnanime, je poursuivis le reste de ma route, en déployant une extrême vitesse.

» Après que j'eus nagé dans mon chemin très-long-temps avec une effrayante rapidité, voilà que je me sens arrêté fortement, et je ne vois rien ! Enchaîné dans ma vitesse, je regarde çà et là aux dix points de l'espace. 49—50—51—52.

» Mais je ne vois rien nulle part, qui fasse obstacle à ma route. Alors, il me naquit cette pensée : « Quelle est donc cette chose, qui survient ici dans mon voyage ? 53.

» Où se produit un obstacle tel, on doit trou-

ver nécessairement une forme et un corps ! »
Cela dit, je baissai mon visage tout en marchant,
et je portai mes regards au-dessous de moi. 54.

• Alors, je vois dans le séjour des eaux une
Rakshasi épouvantable, qui, riant à grand bruit,
me jette sans émotion, résolument, ces mots
horribles avec une voix effrayante : « Où vas-tu,
singe au grand corps, que désirait ma faim ?
55—56.

• Quel bonheur ! le magnanime Brahma, après
un long jeûne, me donne en toi-même un fes-
tin ! » — « C'est bon ! » lui répondis-je, recevant
avec aussi peu d'effroi les paroles de la Rakshasi.

• Je développai mon vaste corps de manière à
ce qu'il pût remplir tout le sien : elle distendit
alors son épouvantable gueule assez large pour
avaler cent yodjanas. 57—58.

• Mais, dans un clin d'œil, moi *prompt*, de
rétrécir les amples dimensions de mon corps, et
la Rakshasi, qui était sans crainte, ne s'aperçut
pas que j'avais converti ma forme (1). 59.

• *Plongeant au fond de ses entrailles*, je lui
déchirai le cœur et soudain je repartis dans la

(1) Nous avons transposé d'une place à l'autre les
deux vers du 59^e çloka : l'ordre logique exigeant, ce
nous semble, que le premier devint le second et que le
second fût le premier.

plaine éthérée. La furie poussa un long cri, et, telle qu'une haute montagne, elle tomba, le cœur et la bouche ravagés, au milieu des ondes salées. J'entendis alors dans les airs ces paroles des maguanimes hôtes du ciel : 60—61.

« Hanoûmat n'a pas été long-temps pour tuer cette vile Sinhikâ ! »

» La Rakshasî morte, je me rappelai ma dangereuse mission et je m'avançai dans le ciel pur, en déployant une vitesse égale à celle du vent. Après un long chemin parcouru, j'abordai à la rive méridionale de la mer, parage décoré de montagnes, où s'élève la grande cité de Lankâ. L'astre du jour avait disparu au couchant, lorsque je pénétrai, inaperçu des Rakshasas, dans la ville, où habitent ces Démons à la force épouvantable. Là, je passai toute la nuit à chercher la fille du roi Djanaka. 62—63—64—65.

» Entré dans le gynécée du Rakshasa, je ne vis pas cette femme à la taille jolie : ensuite, comme je n'avais pu découvrir Sîtâ au milieu des palais de Râvana, je tombai dans un océan de chagrins, où je n'apercevais aucun rivage. C'est alors que je vis un grand parc, annexe de sa ville particulière, bocage soigneusement décoré et bien protégé d'un rempart superbe tout d'or. Arrivé sur le mur, je pus admirer là un céleste bosquet d'açokas, riche de nombreux

arbres et semblable au Nandana même de l'auguste Indra. Au milieu du bocage des açokas, s'élevait un grand arbre de l'espèce des çinçapâs.

66—67—68—69.

» Monté dans ses branches, je vois un bois de bananiers tout d'or et j'aperçois non loin du çinçapâ une dame de noble condition. 70.

» Elle était vêtue d'une robe jaune, ses yeux étaient comme les pétales du lotus, elle était amaigrie par le jeûne, et des Rakshasîs difformes aux faits épouvantables, furies, souillées de chair et de sang, étaient répandues autour d'elle, comme des tigresses, qui entourent une génisse.

» Voyant une femme telle, consumée par le feu du chagrin, je m'avançai là comme un oiseau dans les branches du çinçapâ.

» Ensuite, j'entendis venir du palais de Râvana une acclamation de « Hala ! hala ! » mêlé au cliquetis des ornements et des ceintures. Alors, moi, dans une extrême inquiétude, je raccourcis de nouveau mes proportions.

71—72—73—74.

» Assis dans les branches du çinçapâ, je m'y tins, désirant voir *ce qui allait se passer*. Bientôt, je vis arriver les épouses du monarque et Râvana lui-même avec sa grande force dans ce lieu bien gardé par les Rakshasîs. A peine eût-elle aperçu le Rakshasa vigoureux, Sitâ à la

taille charmante rassembla sur elle son vêtement, qu'elle y tint serré de ses deux bras. Le Démon aux dix têtes, inclinant ses dix fronts, tomba aux pieds de Sîtâ, plongée dans le plus profond chagrin, et lui dit : « Accorde-moi ton amour !... Mais si ton orgueil se refuse encore à mon bonheur, femme ignorante, sache qu'après deux mois écoulés, je boirai ton sang ! »

• A ces mots du cruel Démon, Sîtâ, dans la plus vive colère, Sîtâ, légitime épouse du magnanime chef de la race d'ikshwâkou, lui répondit avec ce langage digne d'elle-même : (*Du 75° au 81° çloka.*)

« Comment ta langue ne tombe-t-elle pas, quand elle articule des paroles si mal sonnantes (1) ? Quelle vigueur as-tu donc, vil Démon, toi, qui n'as pu m'entraîner ici qu'en l'absence de mon époux ? Tu as fait, n'étant pas vu de ce magnanime, une chose ignominieuse ; et tu ne rougis pas, scélérat, du crime, que tu as commis ! 81—82.

• Mon noble Raghouide est renommé dans les combats, il est dévoué à la vérité, il offre souvent des sacrifices : tu ne serais pas même pour lui un serviteur assez digne : que te sert de tant parler ? 83.

(1) Littéralement : *verba non dicenda.*

» Traîné en sa présence, il te fera marcher sur la route du châtiment (1). »

» A ces mordantes paroles de la Djanakide, le Démon aux dix têtes s'enflamma tout-à-coup de colère, comme le feu, qui s'allume : il ouvrit ses yeux cruels et leva haut le poing de sa main droite. 84—85.

» Il commençait à frapper la Vidéhaine, mais ses femmes l'arrêtèrent dans sa violence. Du milieu d'elles s'élança alors Mandaudarî, charmante épouse du monarque à l'âme méchante ; elle retient son bras et lui adresse quelques paroles douces, accompagnées de révérence.

86—87.

» Qu'as-tu à faire de Sitâ, ô toi, de qui la valeur est égale à celle du grand Indra ? Tu as des jeunes filles Gandharvis ; tu as des épouses nées des Yakshas et des Rakshasas ! 88.

» Goûte le plaisir avec elles ! Qu'as-tu besoin de cette Sitâ ? »

» Ensuite, ces femmes réunies aident le vigoureux monarque à se relever et le remmènent à la hâte par le même chemin, d'où il était venu. Quand le roi décacéphale se fut retiré, les Rakshasis, aux visages difformes, se mirent à

(1) Mot à mot : *cujus in conspectu tractus, repressionis tu viam obtineas.*

menacer la Djanakide avec des paroles féroces et des plus épouvantables; mais elle de priser leurs menaces aussi peu qu'un brin d'herbe.

89—90—91.

» La captive, qui entend leurs vaines menaces, ne s'en afflige pas, et la tourbe des Rakshasîs aux hideuses figures, voyant qu'elle menace inutilement, *se tait et se tient en repos.* 92.

» Elles vont annoncer à leur maître la résolution de la Vidéhaine. Alors, très-peinées, leur espérance évanouie, leur zèle abattu, elles entourent la reine *infortunée* et s'abandonnent toutes au pouvoir du sommeil. Dès qu'elle vit les unes et les autres bien endormies, la triste Sîtâ, qui fait son bonheur du bien de son époux, se mit à gémir d'une manière lamentable et se désola dans la plus amère douleur. Témoin de l'état si horrible, où elle était plongée, je m'absorbai dans cette pensée : « Comment lui parlerai-je ? »

» Le moyen, auquel je me fixai pour lier un entretien avec la Djanakide, fut celui-ci : je mis en avant le nom de Râma et je vantai la race des rois nés d'Ikshwâkou. Sîtâ, lorsqu'elle eut ouï le brillant éloge, que j'avais prononcé et qui avait pour sujet ces rois saints, m'adressa la parole avec des yeux noyés de larmes : « Qui es-tu, noble singe ? De qui es-tu fils et com-

ment es-tu venu ici? » (*Du 93^e au 99^e çloka.*)

» Comment y a-t-il amitié entre mon époux et toi? Veuille bien me conter cela? »

» A ces mots, je formai l'andjali de mes deux mains, et lui fis connaître avec ampleur dans un langage orné l'entrevue de Râma et de Sougrîva :

« Reine, ce monarque des singes, qui a nom Sougrîva, d'une immense vigueur et d'un courage épouvantable, est l'ami de Râma, ton époux. Sache que moi, Hanoûmat, je suis l'un de ses ministres et que je suis venu ici, chargé d'une mission par ton époux Râma, aux travaux infatigables. Ce tigre des hommes, *juste* orgueil de la race d'ikshwâkou, m'a donné pour toi cet anneau. Je désirerais avoir tes instructions sur ce point, reine : que dois-je faire? (*Du 99^e au 104^e çloka.*)

» Je vais te porter, si tu le souhaites, sous les pieds de Râma. »

» Quand elle eut écouté mes paroles et vu l'anneau : « Que le vaillant Raghouide immole Râvana, me dit Sîtâ la Djanakide, et qu'il me ramène *dans sa demeure!* » Courbant ma tête devant l'illustre et noble reine, je lui demandai un gage, qui mit la joie au cœur de son Raghouide. A peine eus-je parlé que cette femme à la taille ravissante me remit, avec la plus vive émotion, une magnifique perle de plus haut prix et me donna ses commandements de sa voix même.

• Ensuite, quand j'eus courbé d'une âme recueillie ma tête devant la Vidéhaine et décrit autour d'elle un pradakshina, je sentis alors tout mon cœur s'exalter ; et, d'une voix, que ses larmes rendaient balbutiante, cette noble dame m'adressa enfin ses dernières paroles : (*Du 104° au 109° çloka.*)

• Hanoûmat, puisque tu as ouï parler, il n'y a pas long-temps, ces deux héros eux-mêmes, Râma et Lakshmana, veuille bien me dire en quel état ils sont l'un et l'autre. Fais qu'ils viennent bientôt, accompagnés de Sougrîva ; car je n'ai plus que deux mois à vivre, et, s'il faut qu'il en soit autrement, le Kakoutsthide ne me verra plus ; je serai morte ici dans la peine ! »

• A ces lamentables paroles, mon cœur fut rempli de chagrin. 109—110—111.

• Mais je vis qu'il me restait à faire une dernière chose immédiatement : alors j'amplifiai mon corps et je le rendis tel qu'une grande montagne. 112.

• Désireux de combats, je me hâtai de sacca-ger ce délicieux bocage ; je rompis tout cet assemblage de bosquets, je mis en fuite les volatiles et les quadrupèdes effarouchés. 113.

• Réveillées à ce bruit, les Rakshasis aux hideuses figures contemplèrent ce dégât ; elles

allèrent de compagnie çà et là, elles me virent partout dans ma victoire (1). 114.

» Quelques-unes d'elles courent vite annoncer le méfait à Râvana : « Sire, un méchant, lui dirent-elles, a brisé entièrement ton céleste bocage. 115.

» Un singe a renversé le tchaitya et ton plus auguste palais. Ordonne, puissant roi, la mort de cet insensé, qui ose te déplaire avec de tels attentats ; et que son corps *inanimé* s'en aille dans la dissolution. »

» A ces mots, l'Indra de ces mauvais Génies envoya contre moi des Rakshasas difficiles à vaincre et nommés les Kinnaras (2) du puissant Râvana ; ils étaient quatre-vingts mille, tenant au poing des lances et des pattiças. 116-117-118.

» Je les assommai tous à coups de massue dans ces lieux de bocage : ceux qui avaient échappé au massacre s'en furent annoncer au roi décacéphale que toute son armée avait péri dans un grand combat. A cette nouvelle, le monarque aussitôt d'expédier à l'encontre de moi les fils de ses ministres, héros, qu'il fait soutenir par une

(1) Sens, que je préfère de beaucoup à celui-ci : *Elles me virent dans ma victoire, elles se rassemblèrent çà et là.*

(2) C'est-à-dire : les serviteurs.

armée d'infanterie : et moi, empoignant de nouveau ma bien terrible massue de fer, j'en écrasai tous les chefs Rakshasas avec leurs compagnons.

» Apprenant que ces guerriers n'étaient plus, l'auguste aux dix têtes commanda pour un autre combat le héros Djamboumâli, fils de Prahasta. Mais, armé de cette massue vraiment colossale, j'exterminai encore avec son armée ce Rakshasa, doué d'une grande force et versé dans l'art des combats.

» Sur l'annonce que ce jeune Démon, au courage incomparable dans la guerre, était mort sous mes coups, Râvana d'envoyer contre moi cinq héros, qui marchaient à la tête de ses armées ; et moi, d'anéantir ces vaillants guerriers avec leurs bataillons. (*Du 119° au 126° çloka.*)

» Altéré de combats et fier de mes victoires, je ne quittai pas le champ de bataille. Alors, saisi de crainte, le roi décacéphale envoya pour me combattre son fils même, le héros Aksha, environné de nouveaux Démons. J'immolai ce prince des Rakshasas lui-même avec toute son armée, et, joyeux de mon triomphe, j'avais encore soif de combats.

» Ensuite, le monarque aux dix têtes ordonna de marcher à son autre fils, Indradjit, héros d'une immense vigueur, accompagné de nombreux Démons ; et moi, dès que je vis ce nou-

veau combattant arrivé *bientôt* non loin de moi, j'en éprouvai la joie la plus vive.

» Le souverain aux longs bras envoyait avec une grande confiance ce guerrier plein de force, suivi par de nombreux héros, les plus robustes des Rakshasas. 126—127—128—129—130.

» Agité par la colère, je défiais à haute voix son armée au combat ; mais voici que le jeune prince à l'âme intraitable m'enchaîne avec la flèche de Brahma. 131.

» Ayant reconnu qu'il ne pouvait me tuer, il me lia de nouveau avec des cordes, me saisit et m'entraîna de force en la présence de Râvana.

» A la vue, aux questions de ce cruel monarque : « Je suis l'envoyé de Râma ! » lui annoncé-je. 132—133.

« Qu'on le fasse mourir ! » commanda ce roi méchant. Son frère, nommé Vibhîshana, prince d'une grande sagesse, apprenant qu'il venait de prononcer mon arrêt de mort, supplia en ma faveur ce cruel monarque des Rakshasas. 134-135.

« Roi, lui dit-il, on ne doit pas livrer des ambassadeurs à la mort : *l'usage permet seulement*, noctivague Génie, d'infliger à celui-ci la mutilation des membres ou la peine du fouet. »

« *Eh bien !* dit le monarque irrité aux Rakshasas vigoureux, qu'on lui attache promptement des flammes à la queue ! » 136—137.

• A ces mots du roi, les Démons aux esprits méchants enveloppent ma queue partout avec du chanvre, des écorces, des tissus de coton ; et, l'ayant arrosée d'huile (1), ils y mettent le feu. Puis, ils m'entraînent à grand bruit et nous arrivons à la porte de la ville. 138—139.

» Là, soudain, je raccourcis mes formes géantes, je glisse alors de mes liens, et, tout-à-fait libre, je reviens du même temps à ma taille naturelle. 140.

• J'empoigne une massue, attachée (2) à la porte de la ville, et, fondant sur eux, j'assomme de tous côtés les Rakshasas. 141.

» Ensuite, à l'aide de ma queue enflammée, j'incendie sans pitié Lankâ avec ses arcades et ses belvédères, comme le feu, qui dévore les créatures à la fin d'un youga. 142.

• Mais, quand j'eus brûlé cette ville, l'inquiétude revint m'assiéger : « Sitâ, pensai-je, est

(1) Littéralement : *caudam adipe unctam* ; mais l'auteur a dit, 41° çloka, chapitre XLIX : *oleo conspersam*. Au reste, les deux significations de *graisse* et d'*huile* sont liées au mot *snaiha*, employé ici et là : c'est le participe juxtaposé, qui détermine la différence.

(2) *Avasthitas*, dit le texte à la fin du vers. Il nous semble que ce nominatif est une mauvaise leçon, et nous préférons lire : *avasthitam*, à l'accusatif, conformément au 32° çloka du chapitre XLIX.

brûlée sans doute ; et j'ai commis, il est sûr, une mauvaise action ! » 143.

» Alors, j'entendis la voix des Tchâranas, ces Génies, qui marchent dans les routes du ciel :
« L'incendie a consumé la ville entière, disaient-ils ; mais Sitâ est sauvée, grâce à la puissance de Râma, grâce à la force des pénitences de sa Vidéhaine ! »

» Voilà tout ce que j'ai fait dans le but de complaire à Sougrîva. 144—145.

» Maintenant que je vous ai tout raconté avec exactitude et suivant la vérité, mettons-nous à faire immédiatement ce qui doit l'être ici ! »

Il dit, et se tut. 146.

Ici, dans le Soundarakânda,
Cinquième volume du saint Râmâyana,
Finit le cinquante-sixième chapitre,
Intitulé :
LE RÉCIT D'HANOUMAT.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAPITRES :	PAGES :
Étude sommaire sur le sixième volume,	I.
Délibération pour connaître quel singe est capable de traverser la mer,	1.
Djâmbavat et les singes excitent Hanoûmat à franchir l'Océan,	16.
Hanoûmat accepte la proposition de traverser la mer,	24.
Hanoûmat traverse la mer,	37.
Hanoûmat entre dans la bouche de Sourasâ,	45.
Le mont Hiranyanâbha s'élève du fond de l'Océan au milieu des airs,	50.
Hanoûmat achève de traverser la mer,	62.

Entrée du singe Hanoûmat dans la ville de Lankâ,	67.
Recherches dans Lankâ,	78.
Description d'une soirée dans Lankâ,	83.
Hanoûmat admire le palais de Râvana,	90.
Hanoûmat voit le gynécée de Râvana,	98.
Vue d'une salle à manger après un souper dans le gynécée de Râvana,	110.
Les pensées d'Hanoûmat accroupi sur le rempart,	120.
Entrée d'Hanoûmat dans le bocage d'açokas,	129.
Hanoûmat voit les Rakshasis qui gardent Sîtâ,	137.
Hanoûmat voit enfin Sîtâ,	144.
Les plaintes d'Hanoûmat,	151.
Hanoûmat voit aussi Râvana,	157.
Description de l'état, où se trouve la captive Sîtâ, en présence du roi des Rakshasas,	162.
Râvana tente de séduire Sîtâ,	167.
Discours de Sîtâ,	173.
Les menaces de Râvana,	179.
Menaces des Rakshasis contre Sîtâ,	186.
Sîtâ renaît à la confiance,	195.
Le songe de Tridjatâ conté aux Rakshasis,	202.
Les Dieux et les Siddhas mêmes découvrent les traces de Sîtâ,	208.
Délibération du singe Hanoûmat avec lui-même,	213.

L'évanouissement de Sîtâ,	219.
Entretien d'Hanoûmat avec Sîtâ,	223.
Hanoûmat remet à Sîtâ l'anneau de son époux,	233.
Discours de Sîtâ,	241.
Discours d'Hanoûmat,	249.
Hanoûmat fait voir à Sîtâ qu'elle peut mettre sa confiance en lui,	253.
Sîtâ remet son aigrette au singe Hanoûmat,	261.
Hanoûmat brise le bosquet d'açokas,	273.
Hanoûmat détruit une puissante armée devant le tchaitya,	281.
Hanoûmat tue Djamboumâli,	289.
Hanoûmat tue les fils des ministres,	295.
Hanoûmat tue les cinq généraux d'armées,	298.
Hanoûmat tue Aksha, le roi de la jeunesse,	305.
La sortie d'Indradjit pour combattre Ha- noûmat,	310.
Hanoûmat, lié par la flèche de Brahma, tombe entre les mains des Rakshasas,	313.
Tableau de Râvana dans sa cour,	318.
Les questions de Prahasta et la réponse d'Hanoûmat,	322.
Discours d'Hanoûmat en qualité de mes- sager,	325.
Discours de Vibhishana,	331.
Les Rakshasas mettent le feu à la queue d'Hanoûmat,	335.

Hanoûmat incendie Lankâ,	341.
Les craintes d'Hanoûmat sur le sort de Sitâ dans l'incendie, qui ravage Lankâ,	345.
Discours de Saramâ,	350.
Hanoûmat rassure de nouveau Sitâ,	354.
Hanoûmat grimpe sur le mont Arishta,	359.
Retour d'Hanoûmat en traversant de nou- veau la mer,	362.
Le récit d'Hanoûmat,	368.

ERRATUM.

TOME PREMIER.

Page 28, ligne troisième, *au lieu de* : « franchit d'un saut ; » *lisez* : « franchit, nageant *au sein des airs.* »

Même page, ligne vingt-quatrième, *au lieu de* : « franchit encore d'un saut ; » *lisez* : « franchit encore, nageant *au sein des airs.* »

TOME QUATRIÈME.

Page 154, dernière ligne et premier mot, le T est tombé ; *au lieu de* : « erreur, » *lisez donc* : « terreur. »

Page 409, ligne vingt-sixième, *au lieu de* : « au main, » *faute d'impression* ; *lisez* : « aux mains. »

TOME CINQUIÈME.

Page 84, ligne première, *au lieu de* : « sa force victorieuse de Kâçi, » *effacez ou rayez ces deux mots* « de Kâçi. »

Page 194, ligne première de la note, *au lieu de* : « le texte potee ; *lisez* : « le texte porte. »

Page 294, ligne vingt-quatrième : « et repassent

les hommes parfaits, qui traversent, etc. ; » *supposez le renvoi à une note, et lisez dans cette note, qui manque : « Ne vaudrait-il pas mieux traduire ainsi : et repassent les Siddhas, qui traversent, etc. ? »*

TOME SIXIÈME.

Page 49, ligne première de la note, *au lieu de : « GRAUNI ; » lisez : « ÇRAUNL. »*

Page 92, ligne treizième, *au lieu de : « couleur de soleil ; » lisez : « couleur du soleil. »*

Page 138, ligne première de la note, *au lieu de : « sarvatou... ; » lisez : « sarvartou... »*

—
FIN

DE LA PREMIÈRE LIVRAISON

DU

SOUNDARAKANDA.

